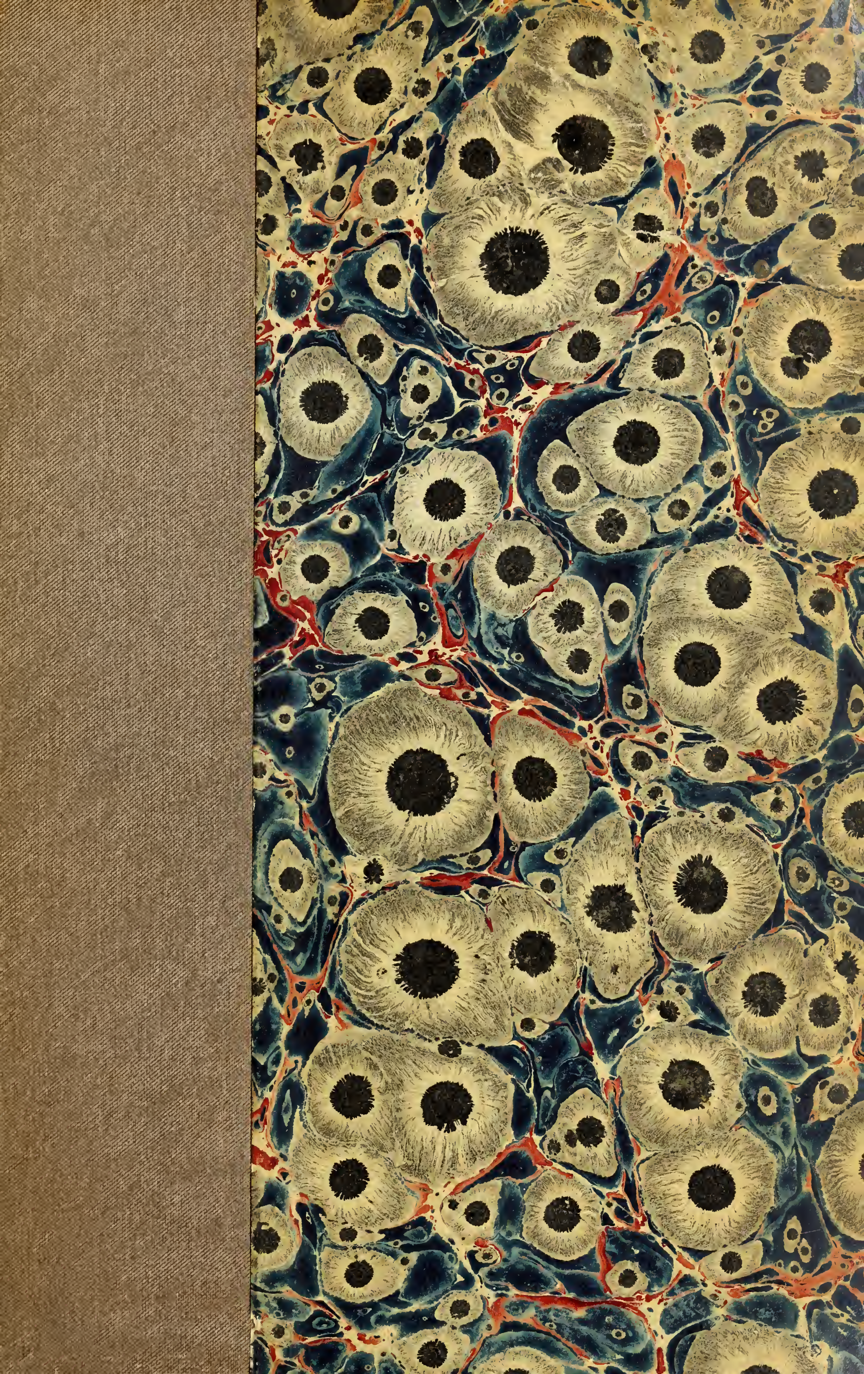


LES EX-SUNAMITES

AU

PALAIS ROYAL



La Colonnade

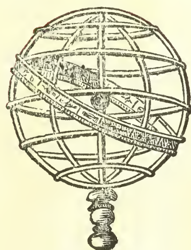
LE

PALAIS ROYAL

TROISIÈME PARTIE

LES CONVERSEUSES

O tempora! ô mores!... Cicero et Martialis



A PARIS
AU PALAIS-ROYAL D'ABORD ET PUIS PARTOUT
MÊME CHEZ GUILLOT,
LIBRAIRE, RUE DES BERNARDINS

1790

SUJET DE LA TROISIÈME ESTAMPE

La Colonnade.

On a vu les quarante-huit SUNAMITES, dans l'estampe précédente ; ici, nous avons les Héroïnes des GENTILSHOMMES POPULAIRES, du CURÉ PATRIOTE, et du DIVORCE NÉCESSAIRE, réunies sous la Colonade en bois. Leurs noms sont à la table suivante. Chacune est indiquée par le même chiffre qui l'y désigne.

TABLE DES MATIÈRES

—

LES EX-SUNAMITES

(Les Converseuses nommées dans la deuxième partie)

—

HÉROÏNES DU DIVORCE NÉCESSAIRE.



AVIS

Nous errions un soir, sans dessein, au Palais-royal. Après avoir vu les *Filles,* les *Houris,* les *Ressembleuses,* le *Cirque,* les *Sunamites,* les *ex-Sunamites,* les *Berceuses,* les *Chanteuses,* les *Converseuses,* nous ne croyions pas qu'il nous restât rien de nouveau à découvrir. Nous sortions des allées du *Club*, enveloppé dans notre manteau national, et nous nous avancions vers la première des *Colonnades*, lorsque nous fûmes tiré de nos méditations sur une pièce de théâtre que nous composions, par une exclamation : — Parbleu! disait un homme à un autre, voilà une singulière réunion! Ces quatre officiers sont des gentilshommes populaires, qui sont ici avec toutes leurs femmes! Mais je ne conçois pas comment cela se fait! S'épie-t-on?

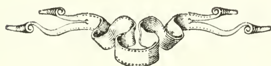
Le mystère est-il découvert, et consent-on à laisser les choses telles qu'elles sont ? Car je suis parfaitement instruit, et c'est par hasard que je le suis... Voyons...

Nous examinâmes ce qui se passait. Nous vîmes un des gentilshommes avec sa femme, une charmante personne, et deux belles-sœurs. Un second avait treize femmes, qui toutes paraissaient bien avec lui et bien ensemble. Le troisième n'avait que son épouse, mollement appuyée sur son bras. Le quatrième avait cinq dames avec lui ; une charmante blonde, qui nous parut son épouse ; une femme assez bien encore, qui sans doute était la belle-mère, et trois jolies brunes, qui semblaient éprises de leur beau-frère...

Un bel homme en habit violet, et qui nous parut ecclésiastique, accompagnait six dames et douze petites filles presque du même âge. Celle qui lui donnait la main paraissait l'épouse. Une dame de trente ans conduisait deux enfants ; une grosse bijoutière de quarante-cinq ans, et la fille de vingt-trois, en conduisaient quatre. Une cuisinière appétissante en avait deux ; et quatre marchaient devant.

L'homme qui avait parlé, offrit d'expliquer tout cela.

Au même instant, nous vîmes huit autres femmes passer sous la première des deux colonnades... L'homme courut. Nous le suivîmes. Il savait tout. Nous l'écoutâmes.



LE
PALAIS ROYAL

PAR UN INDAGATEUR

TROISIÈME PARTIE

LES EX-SUNAMITES CONVERSEUSES

TROISIÈME ORDRE

—

LES CONVERSEUSES

Les Sunamites assez spirituelles pour amuser par la conversation, seront ordinairement celles qui nous ont raconté leur histoire et l'origine de leurs compagnes. Elles sont ici au nombre de dix-neuf : *Narcisse*, *Aurore,* et *Rose ; Amante* et *Amarante; Pyramidale* et *Basilique ; Capucine* et *Lavande;Muguette* et *Belle-de-Jour; Belle-de-Nuit* et *Printanière; Bleuette* et *Pivoine ; Orange* et *Fraisée;Framboisine* et la XLVI[e] Sunamite *Rose-marine.*

DEUXIÈME ET TROISÈME CONVERSEUSE

—

ROSE ET AURORE.

Nous avons fait l'histoire de Narcisse. En continuant de rendre visite à Madame Janus, nous parvînmes à savoir le complément de l'histoire de toutes ses autres élèves.

On connaît la singulière origine de la belle Rose : jamais, peut-être, il ne fut de fille aussi jolie, aussi spirituelle. Son père, en la faisant, songeait à la belle baronne, qu'il croyait posséder, et qu'il possédait avec une volupté inexprimable, pour la première fois. Surpris de la perfection de ses charmes, il ne pouvait se lasser de les admirer. En effet, c'étaient réellement ceux d'une vierge de quinze à seize ans, sur les appas de laquelle ancune

main amoureuse ne s'était encore appesantie. Le vicomte était dans l'enchantement! Or on sait combien le charme de la conception influe sur le caractère de l'enfant, qui provient d'un embrassement complet! Ce qu'il y a de particulier, c'est que Rose ressemblait à la baronne, plus qu'Œillette elle-même, sa sœur de père, qui était véritablement fille de cette dame.

Quoiqu'il en soit, il résulte de tout ce que nous venons de dire, que Rose avait infiniment d'esprit et de beauté. Après avoir été Sunamite, sans trop affaiblir sa santé, par les précautions de Madame Janus, qui n'était pas une avide matrulle, mais une mère tendre pour toutes ses filles; Rose fut choisie, avec Aurore, aussi belle et presque aussi spirituelle, pour amuser une grande dame, par leur conversation. Cette grande dame, après des malheurs égaux à sa haute naissance, était tombée dans une mélancolie profonde, dont rien ne pouvait la distraire. Rose particulièrement en vint à bout, non seulement par la conversation, mais par son talent pour la peinture, dans lequel elle réussit admirablement. Aurore la secondait.

Rose, un jour, dit à cette aimable compagne : — Nous avons épuisé tous les contes des villes et des provinces; nous avons récité à la princesse toutes

les *contemporaines* de *N.-E. Restif,* ses *Françaises*, ses *Parisiennes,* qui par leur naturel, lui paraissaient des faits réellement arrivés: au lieu que les contes de *Marmontel,* ne sont que de jolis contes. J'ai répété les *Nuits de Paris,* comme des faits nouveaux : j'étais *au bout de mes sciences*, lorsque j'ai découvert un trésor! Nous en avons pour un an. C'est quatre-cent trente-quatre *histoires provinciales*, recueillies par *Restif,* sur des canevas envoyés de toutes les parties du royaume. Elles sont encore en manuscrit. Nous en apprendrons chacune, toi et moi, une par jour, et nous les réciterons, comme à l'envi, à la princesse! Aurore fut enchantée de la découverte. Elle reçut de la main de Rose, son histoire à réciter, et elle l'apprit. C'était la *Seconde Provinciale* (1).

La princesse, chaque jour, écoutait une de ces histoires à sa toilette, et l'autre, après son dîner. On les lui donnait pour des faits récents, qui venaient d'arriver, et elle était distraite, par là, d'une manière efficace.

Le succès de la recette de Rose l'encouragea. Les *Provinciales* étaient toutes composées; elle voulut s'essayer à devenir auteur elle-même,

(1) Cet ouvrage doit paraître, après celui-ci.

et c'est à ses efforts, pour désennuyer la princesse, que nous devrons les *Mille et une métamorphoses*. Mais Rose sentit qu'un ouvrage aussi vaste fatiguerait son imagination. Non-seulement elle s'associa sa belle compagne, mais, de concert, elles mirent de l'entreprise les seize autres converseuses.

Il fut convenu, qu'après la composition de chaque *Métamorphose,* on la communiquerait aux dis-sept coopératrices ; que chacune d'elles ferait un essai de la *Métamorphose* suivante, et qu'on préférerait la meilleure, ou qu'en les fondant, on en ferait une, deux, trois bonnes et même davantage. Ce plan fut agréé par toutes. Ainsi, nous n'y reviendrons plus. On voit qu'au moyen de cette association, les dix-neuf converseuses devaient être très-amusantes, parce qu'une d'elles n'avait pas son esprit seul, mais l'imagination de toutes les autres : ce qui devait la faire paraître admirable, aux personnes qu'elle devait amuser par la conversation. Aussi ont-elles le plus grand succès ! Elles sont devenues bien nécessaires pour les ennuyés qu'elles doivent dissiper, et ces êtres auparavant blasés, les regardent comme le sel de leur vie... Puissions-nous étendre leur réputation, et rendre plus connue cette ressource

admirable ! Puissions-nous faire connaître à l'univers entier, combien Madame Janus est une femme de génie !... Peut-être n'a-t-elle pas le mérite de l'invention. Peut-être tout le plan est-il dû au médecin célèbre auquel cette femme avait bien voulu donner le moule d'un fils. Mais qu'importe ! Madame Janus n'en a pas moins le mérite de l'exécution. Mérite si rare, dans tous les temps, que souvent les meilleures lois restent sans effet, parce qu'on ne sait pas les bien exécuter... Mais revenons à Rose et Aurore.

Tandis qu'elles méritaient bien de la princesse, et qu'elles jouissaient de sa faveur, leur bonheur se préparait. Rose protégeait déjà son père, le mari de sa mère (car Adélaïde s'était mariée), et ses frères légitimes lui devaient leur avancement. Un jeune seigneur a jeté les yeux sur elle.

Pour Aurore, elle avait les mêmes avantages ; mais, en outre, son père le batelier arriva des Iles, avec une fortune considérable. Dans un temps où les grands ne peuvent plus faire que du bien, il s'est avoué hardiment le père de Jasmine et d'Aurore, en annonçant qu'il prétendait en faire ses héritières. Il a épousé la mère d'Aurore, demeurée fille jusqu'à ce moment, et a légitimé cette belle personne, qui vient d'épouser un abbé *décolleté*, en-

richi prodigieusement par l'agiotage. Nous sommes sûrs qu'Aurore, qui a l'âme belle, lui fera faire bon usage de richesses mal acquises.



QUATRIÈME ET CINQUIÈME CONVERSEUSE

—

AMANTE ET AMARANTE

On se rappelle qu'Amante est fille du petit abbé maître de musique, et qu'Amarante se croit fille d'orfèvre ou d'horloger. Elle était effectivement la fille naturelle de cet infortuné bijoutier, qui se brûla la cervelle, par anglomanie, après avoir écrit à *M. De Sartine*, lieutenant de police, qu'on n'inquiétât personne. Ce bijoutier, avait pour maîtresse une voisine, qui l'adorait. Elle avait eu la complaisance de lui donner une fille, et pour cela, pendant une neuvaine de mois, elle s'était absolument refusée aux approches de son mari, auquel cette singulière femme ne cachait rien. Le bijoutier était joli homme ; elle avait avoué qu'elle l'aimait, qu'elle

en était aimée : elle avait demandé la permission de le rendre heureux, et celle de lui faire un enfant. Elle disait à son amant : — Je vous aime plus que ma vie; mais je suis à mon mari; je ne puis vous rien accorder, qu'il n'y consente. Tout fut arrangé entre ces trois personnes. Amarante vint au monde; elle fut reconnue pour être à l'amant. La femme ne trompait point son mari, qui était ami du bijoutier. Tout cela était sans libertinage : l'épouse était honnête. Elle n'aurait pas souffert la moindre indécence. Son mari l'aimait, l'estimait : il avait deux autres enfants bien à lui. Le bijoutier n'eut pas de jalousie. Il fut au comble du bonheur, en se trouvant père, par la seule femme qu'il aimât. En voyant Amarante jolie, son bonheur augmenta. Ce fut l'excès de bonheur, qui mit l'atonie dans son cœur; il ne sentit plus; et au lieu d'attendre du temps ou de quelque malheur, la guérison de cet état, son anglomanie lui fit chercher la mort. Il se tua, le jour même qu'il avait donné tout ce qu'il possédait à la mère de sa fille.

Ce ne fut pas l'époux, encore moins sa femme, qui fit perdre ou voler Amarante avec sa compagne Violette; mais une tante du mari, qui avait pénétré leur secret par surprise. Elle avait fait voler la fille du notaire, avec la petite Amarante, pour écarter

les soupçons. Comme tout se découvre ! On a su les détails du crime, par la complice, au moment suprême !... Mais la dame tante avait payé le tribut à la nature.

L'orfèvre et sa femme ont reconnu Amarante, avec le plus grand plaisir. Mais cette jeune personne n'avait plus besoin de leur secours.

Amante et Amarante furent aussi placées auprès d'une princesse, moins grande que celle de Rose et d'Aurore, mais très-illustre. Cette femme respectable, universellement adorée, supportait de grands malheurs ! Elle avait un mari volage, et une précieuse ridicule s'était emparée de l'éducation de ses enfants, qu'elle rendait mesquins, tracassiers, comme elle. C'est le comble de la petitesse et de la folie, que de faire élever des hommes par une femmelette...

Les deux jeunes Sunamites amusèrent la princesse, par leurs récits intéressants; elles firent plus : indignées de voir l'éducation qu'une pédante donnait à des hommes, ces jeunes personnes employèrent les mille et une métamorphoses, à donner des avis à la princesse, et même à son auguste époux. Oui, tôt ou tard ces moralités adroites auront leur effet, et l'on fera former des hommes par des hommes.

Aujourd'hui qu'Amarante connaît parfaitement son origine, qui n'a rien de honteux pour elle, cette jeune personne chérit également sa mère et son père putatif, auquel elle doit indirectement l'existence. Elle protége son frère, sa sœur, et elle vient de trouver pour elle-même un parti. C'est un homme d'affaires ou dans les affaires. Elle a refusé un gentilhomme. Amante, qui avait également à choisir, en a fait autant; et cette sage modération assure à ces deux jeunes personnes, un bonheur à l'abri des orages.

Nota. Nous déclarons ici. qu'on ne fera pas de fausses allusions : nous avons changé, à l'original. pour les écarter. Cependant nous avons connu le mari spartiate et son ami.



SIXIEME ET SEPTIEME CONVERSEUSE

—

PYRAMIDALE ET BASILIQUE

Pyramidale, la fille du décrotteur, n'en était pas moins une belle brune. Quant à Basilique, on sait qu'elle était la nièce de M. Priape, qui n'avait pas plus ménagé sa sœur que les autres dames invitées à son bal.

Ce fut auprès d'un homme que Madame Janus plaça ces converseuses. C'était un vieillard, qui avait occupé une grande place, et qui n'avait pour héritier, qu'un fils très-fat, et très-irrespectueux. Madame Janus, qui voulait que ses deux élèves fussent respectées, avait bien dévoilé l'origine de Basilique; au lieu qu'elle tenait secrète celle de Pyramidale, qui n'avait rien d'extraordinaire. Mais

on ne sait à l'occasion de quelle ressemblance, le vieillard s'avisa d'avoir pour celle-ci le plus grand respect. Il se persuada qu'elle était fille naturelle du premier homme du royaume. En effet, elle ressemblait à un écu de six francs de soixante-quatre.

On ne sait encore par quel hasard cette idée du père passa au fils. Un jour que Pyramidale racontait naïvement une histoire singulière, des amours augustes, il se figura que c'étaient celles de sa mère. Cette historiette, ou trait, était celui de la jolie bouchère, qui avait un talent particulier, dont son amant louait ordinairement l'effet avec des expressions très-énergiques. Pyramidale racontait ce trait avec grâce et modestie, quoiqu'il fût très-difficile de le gazer. Sans doute, elle le tenait ainsi de Madame Janus, qui savait plus de milles contes, et qui se faisait un plaisir de les raconter à ses élèves.

D'après cette idée, le jeune fat devint très-amoureux de Pyramidale! Il épia tout ce qu'elle faisait avec son père, et n'ayant rien trouvé qui pût blesser l'honnêteté, il se mit en tête de l'épouser. Il garda longtemps cette idée ; mais tout lui confirmant que Pyramidale était d'une naissance distinguée, et qu'elle était honnête, il osa proposer à son père de faire le mariage. Le vieillard fut très-surpris!

Mais comme Pyramidale avait fait une forte impression sur son cœur, il ne résista que faiblement.

La conversation qu'il avait avec son fils, fut entendue de la jeune personne. Elle comprit. par le dialogue entre le père et le fils, qu'on la prenait pour une illustre bâtarde. Elle savait l'histoire de sa camarade Pensée. Elle ne sut elle-même qu'imaginer. Mais comme Basilique était avec elle, Pyramidale la consulta.

— J'entrevois une grande fortune, si tu sais te bien conduire (répondit Basilique). Ne faisons rien de nous-mêmes. Maman Janus est la prudence personnifiée. Consulte-la. J'ai aussi mon petit bonheur à part et si tu as le fils, je pourrais bien avoir le père... Il t'aurait peut-être préférée. Il fut résolu qu'on verrait Maman Janus le jour même.

Lorsque les deux élèves furent devant cette femme sublime, et que Pyramidale lui eut exposé le cas, Madame Janus se recueillit profondément. Puis prenant un air mystérieux, elle dit à Pyramidale : — Madame, je suis dépositaire de plus d'un secret. Laissez agir le fils de votre vieillard : s'il vous épouse, il s'honorera lui-même.

Basilique ayant ensuite parlé, Madame Janus lui répondit : — Pour vous, Mademoiselle, vous savez quelle est votre naissance. Vous êtes la nièce d'un

homme riche et en place : votre mère était honnête, sage ; elle fut trompée ; votre origine est pure, et vous pouvez aller à tout.

Les deux belles notèrent cette différence, de Madame à l'une et Mademoiselle à l'autre. Elles s'en retournèrent, sans avoir d'autres éclaircissements.

Madame Janus avait une maxime ; c'était de tout faire pour ses élèves. Elle fabriqua donc une histoire à Pyramidale ; elle sut l'adapter à celle de cette jeune fille. Deux ou trois lettres anonymes furent composées ; différentes mains les copièrent, sans les entendre, et le tout fit une preuve, pour des gens qui ne demandaient qu'à croire. Pyramidale fut épousée, sous ses véritables noms, par le fils du vieillard ; qui, lui-même, épousa Basilique.

Les parents de la première assistèrent au mariage. Il fallait voir, comme le fat faisait les honneurs à la mère, femme du décroteur ! Comme il parlait à l'oreille des convives !... Comme on en riait... Mais le mérite et la beauté de Pyramidale, faisaient convenir, dès qu'on l'avait vue, entendue, qu'elle était digne de son roman.

Sera-t-elle longtemps heureuse? Nous ne le croyons pas. Le fat est si vicieux, que son cœur corrompu, doit être incapable d'une véritable ten-

dresse. Mais s'il s'échappe, il rencontrera Madame Janus, cent fois trop fine pour lui.

Pour la jolie Basilique, elle n'a pris son vieillard, que pour adoucir ses derniers jours, et avoir un nom. Elle sera bientôt veuve, et Madame Janus ne lui sera pas inutile.

Tout cela vient d'arriver. Le fat a rencontré la fine Janus qui l'a maté. Basilique est devenue veuve et Madame Janus va la remarier glorieusement.



HUITIÈME ET NEUVIÈME CONVERSEUSE

CAPUCINE ET LAVANDE

—

QUARANTE-SIXIÈME SUNAMITE

ROSEMAUVE

Capucine est fille de la laitière à la marche voluptueuse, et sœur-nièce de Centaurée. Celle-ci est fille de la femme de chambre de la marquise et du cocher, comme Julienne est fille du même et de la marquise. Madame Janus avait toujours les origines présentes à l'esprit, quand il s'agissait d'établir ses élèves, qu'elle nommait ses filles.

Un médecin, dans les mêmes principes que celui de Madame Janus, avait ordonné au vieux prince de***, la conversation de deux belles, également sages et spirituelles, pour tout régime ; car du reste, il pouvait manger, boire, etc. Ce prince,

qui avait un superbe hôtel, et une jolie maison sur le boulevard, choisit Capucine et Lavande. Il eut lieu d'en être content. Elles l'amusaient par leurs entretiens, parsemés, comme on l'a vu, de jolies historiettes. Tout le mal, c'est que la provoquante Capucine mettait le feu dans tous les cœurs, par les grâces de sa démarche; et que Lavande, vive, fringante, n'était pas propre à l'éteindre.

Un abbé, parent du prince, devint si éperdûment amoureux de Capucine, qu'il offrit de renoncer, pour elle, au petit collet. La voluptueuse blonde consulta la maman Janus, qui lui représenta, que l'abbé devait avoir de grands bénéfices, et qu'il était trop grand seigneur pour l'épouser. Il fut décidé, entre ces deux femmes, que le jeune et joli abbé garderait la calotte, et que Capucine prendrait des arrangements avec lui. On voit que Madame Janus se faisait toute à tous. L'abbé dit, en particulier à cette dame : — Je veux bien avoir Capucine pour maîtresse ; mais je veux qu'elle se croie ma femme, afin qu'elle en soit plus honnête et plus heureuse. Il faut cela pour mon propre bonheur. Arrangez les choses en conséquence.

Madame Janus n'avait pas donné à ses élèves une grande connaissance des lois et de la discipline. Elle vint à bout de persuader à Capucine,

que son amant la pouvait épouser secrètement, et continuer sa carrière ecclésiastique. Le mariage se fit dans une chapelle de l'hôtel, par le chapelain; et Capucine fut mariée, à l'insu de sa compagne, et de tout le monde : car il n'y eut de témoins que Madame Janus, la petite Rosemauve et deux valets dévoués.

La jolie blonde fut d'abord très-heureuse et très-aimée. Mais l'abbé, jeune libertin blasé, s'avisa de se dégoûter des blondes, et d'adorer les brunes. Il fit secrètement sa cour à Lavande qui consulta Madame Janus.

Celle-ci n'ignorait pas jusqu'où devait aller le jeune abbé. — Sa fortune suffit à mes deux filles (pensa-t-elle) : que risqué-je? elles ne peuvent que gagner à l'aventure! Et elle assista au mariage clandestin de Lavande, comme elle avait protégé celui de Capucine. Ainsi l'abbé, qui ne devait point avoir de femme en eut deux.

Par une suite du caractère seigneur du jeune bigame, il n'eut pas possédé deux mois la brune, qu'il redevint amoureux de la blonde. Il se réconcilia donc avec elle, et comme elle était infiniment provoquante, il l'adora trois mois. Puis il redevint amoureux de la brune et s'en fit aimer.

Il alterna de la sorte, pendant quelque temps :

les deux belles ne se doutaient pas qu'elles fussent toutes deux épousées : elles étaient amies ; mais discrètes, et la confidence entière ne les tentait pas. Elle continuaient à remplir leurs fonctions auprès du vieux prince, qui, parfois voulait rire.

Un jour, que Capucine était bien brouillée avec son mari, le vieux prince devint pressant. Capucine se défendit. Mais le vieillard avait été général d'armée ; il ne voulait pas qu'on lui résistât. Son projet était formé ce jour-là. Il appela deux grands drôles, et une certaine femme. On contint Capucine et le prince *rit* comme il put...

Capucine fut très en colère ! Le prince lui répondit. — Pourquoi, Mademoiselle, êtes-vous si provoquante ? Capucine se fâcha. Le vieux prince fit venir Madame Janus, qui fut très-surprise ! Mais elle dit, que tout se payait avec de l'argent. Il en coûta cent mille écus au vieux prince et tout fut raccommodé.

Il paraît que le vieillard ressemblait un peu à son neveu. Est-ce qu'il n'eut pas aussi envie de la brune ?... Nous sommes réellement fâchés d'avoir à conter de pareilles histoires... Il rit, avec elle, tout de même, et par les mêmes moyens. Il se raccommoda tout de même, à l'aide de Madame

Janus. Et puis il fut tranquille ; car c'était tout ce qu'il désirait.

Quelque temps après, un soir que les deux belles, qui n'entraient plus qu'ensemble dans son cabinet, lui faisaient des contes, pour l'amuser, il crut s'apercevoir que leur taille était moins svelte. Il les pria de se lever, sous un prétexte, et ne pouvant plus douter, il s'écria : — Serait-il possible ! Les belles rougirent et se turent. Le vieux prince, transporté de joie, leur dit mille choses plaisantes, et manda Madame Janus. Il lui apprit son bonheur, et la consulta sur les avantages à faire aux deux belles. Le plan fut vaste ; il n'alla pas à moins que toute la fortune du prince, qui par là fut couverte d'une créance qui l'absorbait. Madame Janus ne ménagea rien. Mais comme elle entrevit des avantages considérables, par le moyen de l'abbé, qu'il fallait conserver, elle donna Rosemauve au vieillard pour Sunamite.

Il fut enchanté de la petite personne, et laissa libres ses deux converseuses. D'un autre côté, Madame Janus fit entendre à l'abbé, qu'il les fallait séparer. Capucine, alors en faveur fut mise dans une maison de campagne et Lavande resta. Elles accouchèrent de deux filles, et l'oncle et le neveu se crurent pères.

Pendant le temps du *parture* , l'abbé devint amoureux de Rosemauve, et ne pouvant l'épouser, à cause de son indiscrétion naturelle, il en fit sa maîtresse. La petite se donna. Le vieux prince fut encore ici la dupe. Il n'avait pas respecté sa Sunamite, qui le mit au tombeau. Il lui donna tout ce qu'il put, et à sa mort il devait plus qu'il n'avait. Rosemauve fera peut-être un grand rôle; mais son histoire n'est encore qu'ébauchée.

Pour Capucine et Lavande, après leurs couches, elles ont découvert la vérité. Mais, par le conseil de Madame Janus, elles ont dissimulé longtemps; et elles ont mis la fortune du neveu aussi bas que celle de l'oncle.

Nous n'approuvons pas tout cela. Mais en historien véridique nous publions les faits.



DIXIÈME, ONZIÈME ET DOUZIÈME CONVERSEUSE

—

MUGUETTE, BELLEDEJOUR, BELLEDENUIT

Muguette a une origine qui demandait un grand mystère ! Aussi n'est-ce qu'indirectement que ses parents l'ont avantagée, après qu'ils l'ont connue. Madame Janus était maîtresse absolue de cette jeune personne, et pouvait en faire ce qu'elle voudrait en employant la persuation.

Belle-de-Jour et Belle-de-Nuit étaient presque dans le même cas, par le crime d'un frère... Aussi Madame Janus garda-t-elle ces filles à la maison, pour tenir la conversation avec les pratiques, ors qu'elle serait occupée, et elle se chargea de leur faire un sort, dans le cas où elle ne leur trouverait pas un avantage imprévu.

Il venait à la maison deux médecins, quelques auteurs, un intrigant et deux hommes en place. Muguette et ses deux compagnes, dont la seconde (Belle-de-Nuit) était d'une timidité intéressante, faisaient aussi les honneurs de la table tour à tour. C'est un moyen de déployer les grâces. Dès que l'on était sorti de table, et que tout était remis en place, les trois belles venaient former le centre du cercle. Elles se comportaient avec une décence rare, et elles repoussaient de la conversation des hommes, tout ce qu'il pouvait y avoir de libre et de trop dur. Elles les rappelaient à la politesse, Muguette par un mot sérieux, Belle-de-Jour par une fine ironie. et Belle-de-Nuit par un regard accompagné de l'incarnat de la pudeur. On ne le bravait jamais. Madame Janus semblait avoir élevé les autres pour la société; Muguette, Belle de-Jour et Belle-de-Nuit pour son propre avantage. Comme cette femme était riche, elle aimait à voir du monde; mais avec tout son mérite, elle aurait eu des pratiques, des escrocs, et point de compagnie, sans le charme des trois belles. La dame déclara, qu'elle les voulait marier; elle spécifia leur dot, qui devait être de douze mille livres de rentes pour chaqu'une tout compris.

A cette nouvelle, les personnes de sa société

cherchèrent dans leurs connaissances, des jeunes gens sans fortune, mais qui promettaient. Madame Janus, à laquelle ils communiquèrent leurs vues, en fut ravie : elle se regarda comme devant être la créatrice de maisons nouvelles, par l'avance et la protection qu'elle ferait à des jeunes gens distingués par leur mérite.

On trouva un jeune machiniste, qui avait les plus beaux plans, et qui manquait de moyens. Un jeune commis de négociant, avec des vues neuves pour le commerce. Un jeune homme qui avait formé le projet de tirer un parti efficace des boues et de toutes les immondices des rues, pour fertiliser à peu de frais les environs incultes de la capitale, et leur faire produire un tiers de la subsistance de Paris. Il devait anéantir tous les parcs, tous les jardins anglais, qu'il reléguait dans les endroits sablonneux et stériles ; il mettait en culture tout ce qui était à la portée non frayeuse des engrais ; il détruisait l'inutile Jardin des Plantes, et il mettait tout en potagers, qui fournissaient des légumes à une moitié de Paris. Il en faisait autant du *Luxembourg,* sans l'ôter à la promenade, qui en devenait plus agréable et plus variée ; autant des *Tuileries.* Les engrais immenses qu'il y faisait porter, rendaient ces potagers d'une étonnante fertilité. On

objecta, que c'était détruire les beautés de la capitale. Il répondait, qu'un père de famille gêné diminuait ses bijoux, et toutes les choses de luxe. Il était si parcimonieux de terrain, qu'il en épargnait un demi-pied, aux environs de Paris, où il lui semblait infiniment précieux.

Pour remplacer les Tuileries, le Luxembourg, le Jardin des Plantes. le jeune homme faisait mettre en terrasse, bien disposées en promenades, le dessus du Louvre et des autres palais; mais cela petit à petit, et seulement pour occuper les saisons mortes des maçons et manœuvres. Il les surveillait, les faisait travailler, en leur prescrivant leur tâche, et produisait ainsi plus d'ouvrage en une demi-saison morte, que ces hommes ineptes n'en donnent en une année entière. Car ils ne travaillent pas, sous prétexte de ménager leur occupation. Beau moyen! pour rendre les bâtiments d'un prix excessif et ruiner les édificateurs!

Madame Janus goûta beaucoup les plans de ce dernier, qui sans doute réussira, s'il est appuyé du gouvernement.

Les trois mariages se firent. Muguette épousa le machiniste; Belle-de Jour, le jeune négociant en spéculation, qui le devint en effet; et Belle-de-Nuit le cultivateur.

Ces trois jeunes gens n'avaient pas besoin de leurs femmes, pour tenir leur maison. Ils les laissèrent à Madame Janus, chez laquelle ils venaient manger. La meilleure compagnie se réunit chez la duègne depuis les mariages. On y joue un jeu honnête, deux fois la semaine. On y donne concert le dimanche, et toutes les cantatrices y viennent. On y parle de mathématiques, de littérature, de sciences et d'agriculture les quatre autres jours. La règle est invariable. Les jours de spectacle ne changent rien à l'ordre, On veille plus tard, et les mêmes matières sont traitées de suite.

Nous assistons à toutes ces séances, et nous y menons notre aimable cousine. Madame Janus nous intéresse, et nous trouvons du plaisir à la voir heureuse par ses élèves, dont toutes se portent au bien.

Nota. Si ces historiettes étaient un roman d'imagination, ce roman ne vaudrait pas grand chose. C'est leur vérité, que nous a garantie M. Aquilin des Escopettes, qui donne un prix aux faits. L'histoire serait un roman très-maussade, si ce n'était pas l'histoire. Mais, nous répétons ici, que les traits sont voilés avec le plus grand soin : *Narrare, non lædere.*

TREIZIEME & QUATORZIEME CONVERSEUSE

—

PRINTANIÈRE ET BLEUETTE

Il n'existe pas de plus charmantes personnes en Europe, que la blonde Printanière (cette généreuse cousine qui abandonna sa fortune, et ses parents, pour subir le même sort qu'Automnette), et Bleuette la brune, dont l'air voluptueux et provoquant surpassait la beauté de Vénus; ou plutôt, il faut croire, que c'est ainsi qu'était belle la mère d'amour et des désirs.

Deux hommes, de 45 à 50 ans, qui avaient entendu parler de Madame Janus, se réunirent pour avoir deux de ses filles en commun. Ils avaient des idées un peu fausses; ils prenaient la dame, non pour une restauratrice, ou une amu-

seuse; c'est-à-dire, restauratrice morale, mais pour une matrulle distinguée. En conséquence, ils pensèrent, qu'il fallait faire une somme considérable, comme autrefois pour *Laïs* et *Phryné,* dans Athènes, ou pour *Quartilla* et *Lycisca* dans Rome. L'un était un riche bibliopole; l'autre un riche thesmographe. Ils allèrent se faire inscrire, et retinrent, sur le choix qu'ils en firent, Printanière et Bleuette, moyennant cent mille écus chacun. Ils demandèrent un an, pour réaliser la somme. En attendant, les deux belles restèrent à la maison Janus, et leurs amateurs avaient le privilége de venir causer avec elles, tant qu'ils voulaient.

Ces deux hommes étaient mariés. Madame Janus ne gênait pas ses élèves : elle leur recommandait la sagesse; mais si elles y manquaient, elles les soutenait, et ne leur en voulait pas. Bien que les deux amateurs ne fussent pas attrayants, on ne sait comment il se fit, que les deux belles devinrent enceintes; Printanière du bibliopole, et Bleuette du thesmographe. Madame Janus, dès qu'elle s'en aperçut, pressa les deux hommes de réaliser, et leur fit faire un engagement, *sine qua non.* Ils le firent.

La vieille et avare épouse du bibliopole mourut.

et Madame Janus le pressa d'épouser. avant le *parture*. Il y consentit, par excès d'amour. Mais quelle fut la surprise de cet homme, lorsqu'il fallut connaître les parents, de trouver dans sa future, son égale au moins, et l'héritière unique d'une maison opulente ! Il ne pouvait en revenir... On l'accueillit, dans la famille, parce qu'il était plus riche encore ; il changea de quartier, prit un train, et fut un gros monsieur.

Pour Bleuette, son amateur était toujours marié. Mais il réalisa les cent mille écus, que Madame Janus plaça. Elle permit ensuite au thesmographe de loger sa maîtresse où il voudrait. Il choisit un appartement, rue *Pierre-Sarrasin*, où elle *partura*. Elle eut quelque temps après un second fils.

Madame Janus avait les yeux sur cette élève, dont le sort ne la satisfaisait pas autant que celui des autres. Elle voulait que l'opulent thesmographe assurât aux deux enfants, un sort égal à celui de leur mère. Car cette femme philosophe savait qu'un mari encore jeune, qui n'a pas de fils, dont l'épouse est hors d'état d'en avoir, peut être excusable, de chercher ailleurs ce qu'il n'a pas chez lui. Mais elle voulait qu'il assurât un sort à ceux qui devaient porter son nom. Le thesmographe différait toujours. Alors Madame Janus, qui con-

servait l'empire sur ses élèves, tant qu'elles n'étaient pas mariées, conseilla les rigueurs. Elle fit plus. Elle procura des *conversations* à Bleuette... Sans le vouloir, elle alla trop loin. Le thesmographe se crut abandonné. Au désespoir, il écrivit; on lui répondit un peu durement. Il tomba malade, et mourut, sans avoir assuré le sort de ses enfants...

C'est la première fois que Madame Janus n'ait pas réussi. Elle en fut réduite à chercher un autre établissement à Bleuette. Heureusement qu'elle vient de le trouver, dans un homme supposé impuissant. Cet homme a reconnu le fils aîné de Bleuette, le seul qui vive, a fait rectifier l'acte de baptême, épousé la mère qu'il adore, et puni d'infâmes collatéraux, qui par deux fois ont attenté à sa vie... Madame Janus blesse quelquefois un peu la délicatesse ; mais la justice, jamais.



QUINZIÈME ET SEIZIÈME, DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME CONVERSEUSE

—

ORANGE ET PIVOINE, FRAMBOISINE ET FRAISÉE

L'histoire de la mère d'Orange est une des plus étendues de notre recueil. Cette jeune personne était vraiment belle, et d'une majesté qui l'aurait fait croire fille d'une princesse, si nous n'avions pas connu son origine. La mère était une précieuse, et son père un puriste. On a plus d'une fois observé que les enfants de ces espèces de gens, et ceux des dévots, son très-laids, ou très-jolis ! Pivoine et ses deux sœurs, Muscadine et Grenade, eurent le bonheur d'être charmantes ; sans doute parce que leurs auteurs, dans leurs chastes embrassements, n'avaient eu que des idées agréables. Au lieu que lorsque les dévots pensent, en ces doux mo-

ments, au diable, au péché, ils ne procréent que de laids enfants... Mais laissons la physique, et passons à l'histoire.

Il se trouvait dans le voisinage de Madame Janus, deux jeunes garnements, de bon appétit, qui convoitaient ardemment deux de ses élèves : l'un, Orange ; l'autre, Pivoine. Le premier se nommait *Rosières*, le second *Flipon ;* fripon aurait mieux convenu. Les deux gaillards étaient de bonne famille ; ils devaient être riches un jour, mais ils ne jouissaient de rien.

Un soir, vers les cinq heures, à la fin d'octobre, on vit entrer dans le salon de Madame Janus, deux petits vieillards ratatinés, qui demandèrent à la restauratrice, combien il en coûterait, pour avoir une Sunamite. La dame répondit : — Messieurs, toutes mes élèves sont prises. Mais j'ai donné l'exemple, que d'autres femmes de mérite suivent cette marche ; je n'ai pas de privilége exclusif. — Vous n'avez donc plus personne, madame? — Pardonnez-moi, j'ai encore à placer quatre de mes élèves, non comme Sunamites, mais en qualité de converseuses. Elles ont autant d'esprit que de beauté. Si, après que vous vous serez fait connaître, vous en voulez deux chacun, j'ai votre affaire... Vous n'ignorez pas, qu'on fait, entre mes mains,

un dépôt qui répond des bonnes manières qu'on doit avoir avec elles. — Oui, Madame, nous savons tout cela, et nous l'effectueront. Voyons vos élèves.

Madame Janus sonna ; une chambrière parut, et la duègne demanda les quatre élèves.

Orange accourut la première. Mais en voyant des hommes, elle rougit, et ralentit sa marche. Pivoine parut alors. Framboisine la suivait. On sait que cette jeune fille a été perdue aux Tuileries, par sa mère, nièce d'un curé. Fraisée arriva la dernière. Çelle-ci était fille d'une pauvre fruitière, et cousine de Piédalouette. Les quatre belles étaient appariées : deux blondes, Orange et Fraisée, et deux brunes. Les deux vieillards parurent émerveillés, et ils se disaient entre eux : — Comment avoir tout cela?

Ils firent leurs conventions, qui ayant été débattues par Madame Janus, et enfin acceptées, amenèrent un quadruple dépôt. Ce furent quatre terres, assignées en dédommagement à chacune des quatre jeunes filles, si l'on venait à manquer aux conditions; cinq cents livres par mois, pendant trois ans, et la table. Respect pour la vertu des demoiselles, égards, etc. Le tout bien cimenté, les informations faites, les vieillards vinrent chercher leurs converseuses, et les amenèrent.

Dès le jour suivant, les deux gaillards, qui guettaient Orange et Pivoine, ne les voyant plus paraître, marquèrent une grande inquiétude! Le surlendemain, ils ne purent y tenir, et vinrent s'informer. Madame Janus leur dit, qu'elle n'avait plus que les élèves qui lui aidaient à tenir sa maison, et que les quatre dernières étaient placées de la veille. Ils questionnèrent. Madame Janus ne crut pas devoir leur cacher le nom des vieillards. Les deux jeunes gens firent un cri de surprise. — Madame ! (ajoutèrent-ils) avez-vous bien pris vos précautions ? Vous êtes trompée !... Nous ne nous sommes confiés qu'à nos pères, auxquels nous avons écrit de vous, comme d'une femme infiniment respectable, dont nous recherchions les filles ; et encore à deux de nos amis, le comte de *Millefleurs,* et le marquis des *Rubans* : ce sont, où nos pères, qui ont vos élèves, et vous sentez ce qu'ils en feront; ou le comte et le marquis déguisés en vieillards, qui vous auront trompée.

Madame Janus sourit, en leur répondant : — On ne me trompe jamais, Messieurs ! — Avez-vous des signatures ? — Oui. — Pouvons-nous les voir? — Non. — Comment savoir la vérité?— Comment vous pourrez... Madame Janus ne voulut pas en dire davantage; mais elle était inquiète.

Dès que les deux jeunes gens furent partis, elle alla chez les vieillards. On refusa de l'introduire sur-le-champ. On l'annonça, et elle attendit. Enfin, un des vieillards parut, et lui fit des excuses, en l'introduisant. Elle trouva ses quatre élèves avec quatre hommes, en comptant l'introducteur, deux jeunes gens et deux vieillards. Orange, qui était la plus éloquente et la plus hardie, s'élança dans les bras de Madame Janus, en lui disant :

— Maman ! depuis que nous sommes avec ces Messieurs, nous n'avons pas voulu nous séparer... Je vous ai écrit deux lettres... — Je ne les ai pas reçues. — Ces Messieurs veulent absolument que nous soyons leurs complaisantes, sous l'offre de perdre leurs dépôts. Une des quatre terres appartient à chacun d'eux. Mais quand nous serions sûres de les avoir, nous ne ferions pas ce qu'ils exigent, et nous voulons être mariées, comme nos compagnes. Je vous préviens encore, que les deux fils de ces deux là... (montrant les vieillards)... étaient amoureux de Pivoine et de moi, et que c'est pour cela qu'ils ont été nous demander. Quant à ces deux Messieurs (montrant les deux amis des jeunes gens), ils font leur cour très-vivement à Framboisine et à Fraisée. Le sentiment de mes compagnes et le mien, est que nous ne pouvons

pas rester ici ; qu'il faut nous en retirer, et rendre les dépôts. Nous trouverons mieux une autre fois.

Madame Janus, qui ne marchait pas seule, dans ces occasions, frappa des mains, et aussitôt on annonça huit hommes, qui demandaient à entrer. Il fallut bien les introduire. Ils ne dirent mot. Les quatre jeunes personnes vinrent se mettre au milieu d'eux ; et Madame Janus, sans prononcer une parole, sortit avec ses quatre élèves, entourées des huit hommes.

Arrivée chez elle, cette femme y attendit les vieillards. Ils ne manquèrent pas d'y venir le surlendemain, avec les deux jeunes gens, amis de leurs fils.

Mais ceux-ci ayant revu Orange et Pivoine à la croisée, ils s'étaient présentés chez Madame Janus, qui avait refusé de les laisser parler à leurs maîtresses. Ce fut ce qu'elle dit aux vieillards, qui l'en remercièrent. Elle leur remit ensuite leurs dépôts, et les pria froidement de se retirer.

La conduite ferme et désintéressée de Madame Janus les étonna !... Ils avaient vu de près les quatre belles, et l'impression de leurs charmes et de leur mérite avait été profonde. Les vieillards offrirent de les épouser, pour garantir leurs fils d'un

mariage inconvenant. Madame Janus accepta, ce qui redoubla l'étonnement. On lui demanda si ses filles y consentiraient? — Il suffira que je le conseille. Je sais parfaitement ce que c'est que le néant des jeunes gens d'aujourd'hui; et mes élèves m'en croiront sur ma parole. En effet, ayant appelé Orange et Pivoine, elle leur répéta les propositions des vieillards, qui furent acceptées sans hésiter. Ils s'engagèrent, de leur côté, en laissant la moitié du quadruple dépôt qui les regardait.

Le comte et le marquis parlèrent ensuite pour eux-mêmes. — Avez-vous des pères? (leur dit Madame Janus), car je ne conseillerai jamais à mes élèves d'épouser des jeunes gens. — Oui (répondirent-ils), nous en avons. Envoyez-les-moi? — Nous vous les amènerons. L'on sortit.

Dans la réalité, les deux vieillards (à ce qu'on rapporta chez Madame Janus), avaient pris un goût très-vif pour Orange et Pivoine, et leur intention était de les épouser, pour sauver ce mariage à leurs fils. Ils agirent en conséquence.

Deux jours après, le comte et le marquis reparurent, mais tellement déguisés, qu'on ne les reconnut pas. Ils se dirent leurs pères, Madame Janus les prit pour ce qu'ils se disaient. Ils se passionnèreut pour Framboisine et Fraisée... Madame

Janus prit alors son air fin, pour leur dire : — Messieurs, j'ai des élèves de tous états. Celles que vous me demandez ne sont pas... d'une naissance relevée ; mais... elles n'en ont que plus de mérite. Et elle fit leur véritable histoire, d'un air qui la démentait. On fut si persuadé que la vérité devait être tout le contraire, que les prétendus vieillards assurèrent, qu'ils étaient fâchés que leurs belles ne fussent pas d'un rang plus bas, afin de leur prouver mieux leur attachement désintéressé.

Les deux autres vieillards continuaient leurs préparatifs. Les deux jeunes voisins se présentaient presque tous les jours sans être reçus. Enfin le moment arriva. On se rendit à l'autel à minuit. Les quatre mariages furent célébrés, et de là, on se rendit chacun à la chambre nuptiale.

Les nouvelles mariées furent surprises de l'amour vigoureux de leurs vieillards ! Mais elles n'avaient pas assez d'expérience, pour se douter de la vérité.

Le lendemain, on revit des vieillards. La nuit suivante, dans l'obscurité, c'étaient des Titons rajeunis. Les quatre élèves consultèrent maman Janus, qui leur fit présent à chacune de plusieurs bouteilles de phosphore, pour examiner leur *amour* au milieu de la nuit. Elles n'y manquèrent pas ; la

curiosité est une passion si vive et si naturelle!...

Orange, après que son vieillard lui eut prouvé. pour la troisième fois, une tendresse de jeune homme, s'étant aperçue qu'il venait de s'endormir. brisa une bouteille phosphorique, et à l'aide d'une bougie préparée, contempla son vieillard. C'était celui des deux jeunes voisins, qui paraissait épris d'elle, lorsqu'elle se montrait à la fenêtre! — Elle ne sut que penser... Faire du bruit n'était peut-être pas sûr... Elle remit au jour, pour consulter Madame Janus.

Celle-ci n'était pas moins curieuse de savoir la découverte de ses élèves. Elle était à la porte d'Orange avant dix heures. — C'est un jeune homme qui couche avec moi! (lui dit la belle blonde). Je m'en suis doutée, mais le connaissez-vous? — Oui; c'est M. De Rosières, notre voisin. — Ah ciel!.,. Gardez le silence; je saurai tout la nuit prochaine...

La maman courut à l'appartement de Pivoine, qui demeurait dans la même maison. Elle apprit de celle-ci, qu'elle couchait bien sûrement avec ce Flipon, l'ami de M. De Rosières. Madame Janus lui dit la même chose qu'à la blonde Orange, et courut chez Fraisée.

Celle-ci avait couché avec le marquis.

Madame Janus vit ensuite Framboisine qui venait de reconnaître le comte.

Dans la journée, on vit les vieillards, qui paraissaient très-contents ! — Qu'est-ce que tout ceci ? (pensait Madame Janus). Des pères, qui épousent des femmes, pour les faire coucher avec leurs enfants ! Par exemple, voilà quelque temps que je suis au monde, mais je n'avais pas encore vu chose pareille ! Il fait bon vivre et ne rien savoir ; on apprend à ne rien valoir.

Ainsi pensait la bonne dame Janus, et nous avouons que nous pensons comme elle. Elle examina les quatre maris. avec une attention scrupuleuse. Dans un moment, où ils étaient seuls et libres, elle leur vit ôter leur perruque, et quoiqu'ils eussent encore les sourcils blancs, se redresser. et paraître ingambes : enfin elle reconnut les quatre fripons. Elle les fit voir à ses quatre élèves, et leur recommanda la discrétion.

Dans la journée, elle vit les actes, qui ne la rassurèrent pas ; les quatre garnements y avaient pris leurs vrais noms, leurs véritables qualités : c'étaient quatre amis; deux peintres, les deux étudiants en médecine, de famille honnête, qui, étant devenus très-amoureux des quatre élèves, en les voyant à la fenêtre, n'avaient imaginé que ce moyen pour les

posséder. Leurs parents jouissaient des quatre terres; mais les garnements n'avaient qu'une petite pension.

Madame Janus, après cette découverte, dissimula. Elle envoya chez les parents. Par sa lettre, elle leur donnait l'alternative de ratifier le mariage avec des filles qui avaient quelque fortune, ou de s'exposer à un éclat scandaleux. Les parents accoururent chez elle, sans rien dire à leurs fils, et voulurent voir les jeunes personnes, connaître leur fortune. Madame Janus montra ses élèves, qui plurent beaucoup par leur figure, et davantage encore par leurs discours. Elles avaient chacune près de six mille francs de revenu. Cette considération acheva de décider les parents. Ils se firent présenter les actes, et les ratifièrent, sans rien dire aux fourbes. Cela fait, et Madame Janus rassurée, ils dirent qu'ils voulaient laisser leurs fils tranquilles, persuadés qu'ils étaient de la nature des chats, qui mangent avec bien plus d'appétit les choses volées, que les morceaux donnés.

Ils ne se trompaient pas. Madame Janus ayant gardé le silence, même avec ses élèves, auxquelles, en bonne mère, elle payait exactement leur revenu. Les maris étaient toujours tremblants de perdre leur bonheur. Ils découvrirent bien qu'ils étaient

jeunes; mais ils ne parlèrent ni de leurs parents, ni des tours qu'ils avaient joués. Ils vécurent d'abord du revenu de leurs femmes ; puis les peintres firent quelques tableaux, les médecins tuèrent quelques malades, qui leur furent bien payés, et ils présentèrent avec ostentation quelque argent dans le ménage ; ils eurent des enfants, qu'ils aimèrent beaucoup !

Mais... un événement pouvait renverser tout leur bonheur !

Les enfants avaient depuis trois jusqu'à six ans; les épouses étaient encore aimées autant qu'aimables, quand les parents, qui voyaient quelquefois ces jolies familles, résolurent de se montrer, et d'avoir tout cela chez eux. Pour cet effet, ils déclarèrent, en un même jour, à leurs fils, qu'ils les voulaient établir. Ils leur représentèrent leur vieillesse ; le désir qu'ils avaient de se voir des petits-enfants pour perpétuer leur nom. Ils déclamèrent contre le célibat qu'ils représentèrent comme un état infâme ; la honte de ceux qui s'y concentrent, et un crime de lèse-nation. Ils finirent par proposer, chacun de leur part, quatre jeunes personnes non belles, mais riches. Les quatre jeunes gens secouèrent d'abord la tête... Puis ils prêtèrent l'oreille... Puis ils demandèrent à voir leurs pré-

tendues. Les parents furent très-mécontents! Mais ils dissimulèrent. On prit jour.

Il faut dire ici, qu'avant cette entrevue, les quatre gaillards allèrent voir les demoiselles dont on leur avait parlé ; ils eurent avec elles un entretien particulier.

Le jour arrivé, les parents dirent, que par un arrangement convenu, les quatre demoiselles devaient se trouver dans la même maison. C'était chez une des élèves de Madame Janus, appelée Madame de Quimperli.

Quand les familles et les amants furent arrivés, les parents demandèrent à leurs fils, s'ils étaient bien décidés à épouser les demoiselles qu'ils avaient nommées? — Supposé qu'elles y consentent! (répondit le mari d'Orange.) Les autres en dirent autant. Alors une porte s'ouvrit, et l'on vit s'avancer, entourées de leurs enfants, Orange, Pivoine, Framboisine et Fraisée. — Voilà celles que nous voulons vous donner! (dirent les parents). — Ce sont aussi les épouses que nous avons choisies! Informez-vous aux demoiselles que vous nous aviez proposées, et elles vous diront toutes quatre, que nous avons été les prier de nous refuser.

Ce mot les fit trouver innocents, et ils reçurent leurs épouses dans leurs bras.

De ce moment le sort des quatre jeunes filles fut assuré. Les familles parurent désirer, mais après le dénoûment, de connaître les origines de leurs brus... Madame Janus, qui était l'adresse personnifiée, s'exprima tout haut, d'une manière qui laissa des idées avantageuses, mais obscures. On imagina savoir, et l'on ne sut réellement rien qu'un amphigouri de naissance illustre, mais incertaine.

—

C'est ainsi que nous avons cru devoir exposer nos découvertes, et nous distraire de maux trop réels, en nous occupant des aventures d'autrui. Nous terminerons l'ouvrage par le récit d'une horreur, dont un homme de lettres connu, et notre ami particulier, a failli être la victime. Pères, qui avez des filles, lisez et tremblez (1).

(1) Ce trait sera dans les *Sept Nuits de Paris,* à la fin

AVIS

Voici douze historiettes, qu'on pourrait prendre pour une plaisanterie, ou pour une satire. Ce n'est ni l'une ni l'autre. Suivant notre usage, nous y exposons des faits singuliers !... Nous ne sommes qu'historiens, et quelquefois peintres, dans le genre des *Rhiparographes*. Mais nous n'en sommes pas moins utiles, lorsque nous ne peignons que des sujets ignobles... Car nous nous évitons de dégrader la nature, en la rendant. Quand les formes pourraient blesser, nous les dissimulons un peu, sans néanmoins les mentir... Lisez et croyez, concitoyens, et les *quatre gentilshommes* qualifiés *populaires,* à raison de leurs mariages avec des roturières, et *le Curé* dit *patriote,* par les motifs mêmes de son penchant naturel, et celles du *Divorce nécessaire,* qui prouvent par les faits.

LES GENTILSHOMMES DEMORGUÈS

—

SEIGNEUR POPULAIRE

Aussitôt après la Révolution, un gentilhomme de la première classe, que nous appellerons *Démophile*, encore garçon, résolut de donner des marques non équivoques de popularité. Il chercha, et fit chercher une jolie personne, dans la bourgeoisie, afin de l'épouser.

Un jour qu'il montait à pied la rue *de la Harpe,* il entrevit une petite personne, qui avait l'air d'une élève de modes, par un carton qu'elle portait. C'était une brune, ayant un air virginal, les plus belles couleurs, la taille la mieux prise, la jambe la mieux faite, et le pied le plus joli.—Pardi (pensa le seigneur, voilà mon affaire ! Il me semble que cette enfant éblouira tous les yeux ! Il faut parler à

ses parents, la former, et lui faire porter mon titre. Je dirai ensuite au peuple : — C'est votre sœur, votre pareille. Il n'existe plus de ligne de démarcation entre les grands et vous.

Démophile suivit la jeune personne, qu'il aurait effarouchée, en lui parlant. Elle alla jusqu'à la rue du Bac ; elle entra dans une boutique, et Démophile comprit qu'elle était chez ses parents. Il s'y présenta.

Avant qu'il eut commencé de parler, il entendit que la jolie *Rosemarine* allait retourner chez sa maîtresse. Il était en chenille. Il la demanda en mariage. Le père et la mère surpris qu'un particulier inconnu leur demanda leur fille, à peine âgée de quatorze ans, lui répondirent, qu'elle était trop jeune. — Je ne pourrais l'épouser si elle était plus âgée. Il faudra, quand elle sera ma femme, que je la forme pour mon état, et je n'y parviendrais pas, si elle était formée.

Ce langage paraissait singulier ! On pria Démophile de s'expliquer. Il le fit, en se nommant. Aussitôt, le marchand et la marchande prirent un air respectueux, et consentirent.

— Si je vous avais demandé votre fille pour la former, avant le mariage, vous me l'auriez refusée, avec justice. Je vous la demande, pour ne la former

qu'après, par décence. Elle ne sera mon épouse que dans trois ans. Jusque là, elle aura des maîtresses, qui l'instruiront de ce qu'il faut qu'elle sache! Rien n'était plus juste ; on applaudit.

Démophile se fit conduire chez la marchande de modes, maîtresse de Rosemarine. On l'y trouva occupée à un ouvrage de goût. La marchande en fit beaucoup d'éloges, et dit, qu'elle la faisait peu sortir, et seulement pour sa santé, parce que son temps était précieux.

Démophile fut charmé de ce qu'il apprenait ; mais comme il était pressé, il pria les parents de sa future, de la mettre au couvent, pendant le temps des préparatifs, que l'on commença sur-le-champ. Démophile dit à la marchande, le sort qu'il devait faire à Rosemarine, et lui demanda une compagne, choisie parmi ses filles. La marchande donna sa nièce *Lauréole*, que la jeune et sensible Rosemarine aimait tendrement, et dont elle était tendrement aimée. La mère de Rosemarine parut intriguée de ce choix. Démophile pensa que la beauté de Lauréole en était cause. Il rassurait la mère, quand elle lui dit : — J'ai d'autres filles, et ma cadette aurait pu prendre une de ses aînées. — Ne vous en inquiétez pas (reprit Démophile); elles seront mes belles-sœurs, et je

serai bon frère... On conduisit Rosemarine, accompagnée de Lauréole, au couvent le plus célèbre de Paris, à P***.

Ce fut là, qu'on s'appliqua tout d'un coup à la former aux manières du monde, en la rendant familière avec des demoiselles de qualité, en la mettant sous la conduite de quelques dames pensionnaires. Rosemarine avait le caractère si liant, si doux, si caressant, qu'elle se fit aimer de tout le monde. Lauréole, au contraire, dont la figure était à plus grands traits, prenait de la dignité. Il semblait que ce fût elle qui dût épouser Démophile, et que Rosemarine dût être sa complaisance.

Au bout de trois semaines, le jour du mariage arriva. Démophile épousa Rosemarine, dont les parents avaient vingt-deux enfants, garçons et filles, depuis l'âge d'un an, jusqu'à celui de vingt-cinq. La nouvelle mariée tenait à peu près le milieu. Démophile fut enchanté de se voir si nombreusement apparenté ! Il en aima Rosemarine davantage. Comme elle avait pris à peu près l'air convenable, pendant son séjour au couvent, et que Lauréole l'avait encore mieux, Démophile n'eut autre chose à faire, que de les environner, chez lui, de femmes du grand monde, qui mettraient son épouse au fait, avant de la présenter à la cour.

Rosemarine ne se fut pas plus tôt montrée aux institutrices que lui donnait son mari, qu'elle s'en fit chérir. Celles même, qui avaient témoigné du dédain en furent éprises. C'était une jolie enfant, qui ne marquait que de la douceur, de la déférence. Et cependant, elle ne manquait pas d'esprit! Elle en mettait, et du très-délicat, dans les témoignages de sa reconnaissance et de son amitié. Lauréole au contraire, hautaine, insubordonnée, aimait son amie, et elle lui faisait quelquefois entendre qu'elle rampait. Lauréole fut détestée des dames, qui conseillèrent à Démophile de l'éloigner.

Mais elles étaient loin de compte! L'époux de Rosemarine, depuis son mariage, ne trouvant dans sa femme que douceur et dévouement, avait laissé endormir son amour. Il avait remarqué l'impérieuse beauté de Lauréole, qui lui parut imposante. Il ressentit pour elle une passion très-vive, sans que néanmoins elle fût accompagnée du repentir d'avoir épousé Rosemarine. Celle-ci était une fille soumise, quand elle était auprès de lui, et Lauréole, une épouse remplie de dignité. Démophile aimait à se trouver seul à seul avec ces deux femmes. Il aurait volontiers fait asseoir Lauréole avec lui dans le même fond, et placé Rose-

marine sur le devant. Il prenait le parti de ne sortir qu'en grand carrosse, et de se mettre au milieu.

Tout le monde voyait le goût du mari pour Lauréole ; mais personne n'en connaissait la vraie nature. Il aimait Rosemarine plus que Lauréole, mais d'une manière différente. Les dames institutrices avaient la bonté de plaindre Rosemarine, comme une épouse abandonnée, avant même d'être possédée, car elle n'était encore femme que de nom. Elles avertirent la mère.

Cette femme fut effrayée du sort qui menaçait sa fille chérie ! Elle demanda conseil. On voulut voir sa nombreuse famille. Or, il y avait, parmi ses filles aînées, deux beautés formées, et les plus attrayantes qu'il soit possible d'imaginer. Les dames ne trouvèrent aucun inconvénient à les rendre rivales de Lauréole. *Acaciette* était une brune provoquante, de vingt ans, ayant le sourire délicieux : *Brunone* en avait vingt-deux; elle joignait la dignité de Lauréole, à tous les charmes qui semblaient annexés au sang de sa mère, qui elle-même avait été une superbe femme. On habilla ces deux jeunes personnes de la manière la plus élégante et on les introduisit.

Démophile, qui les aimait, les reçut avec les

marques du plus grand empressement. Il les chérit, cherche tous les moyens de leur plaire; mais c'était en belles-sœurs qu'il les aimait. Lauréole garda son crédit. On voulut faire agir Rosemarine, l'engager à se plaindre. Elle répondit : — Je suis heureuse; j'aime mon époux, mon amie; je n'ai à me plaindre ni de l'un ni de l'autre : que leur demanderai-je?... Heureusement Démophile entendit cette réponse.

Il en fut surpris! Il voulut remonter à la source, et il lui fut aisé de découvrir, que la haine qu'on avait pour Lauréole était la cause de la conjuration qu'on formait, non contre lui, mais contre cette fille. Démophile fut piqué. Mais comme il ne voulait pas se brouiller avec les dames, il dissimula. Sa jeune épouse s'était formée rapidement. Il résolut de la présenter avec éclat.

Pour cet effet, il prépara, aidé de Lauréole, et de sa femme elle-même, les frères et sœurs de celle-ci en état de paraître. Il les fit habiller, les garçons en uniforme national; les filles en jeunes Grecques. Lauréole eut un costume qui lui allait à ravir. Pour Rosemarine, elle eut un habit de cour.

Tout étant disposé, Démophile déclara aux dames, qu'il était temps de présenter son épouse

à la souveraine, et qu'il fallait en obtenir la permission, ainsi que l'indication du jour. Ces préliminaires remplis, au jour désigné, l'on se rendit à la cour. Les dames étaient dans le grand carrosse, avec Rosemarine. Dans un second, Démophile avec Lauréole, et les deux sœurs aînées. Dans trois autres carrosses étaient les sœurs et les frères.

Dès qu'on fut descendu de voiture, les nymphes, au nombre de huit, en comptant Lauréole, et les petits gardes, au nombre de dix, entourèrent Rosemarine, qui marcha de la sorte, précédée par les dames. A la porte de la souveraine, on fut un peu surpris de ce cortége. Les dames entrèrent avec Rosemarine et son époux, qui, après la présentation, demanda permission de faire paraître les frères et les sœurs de sa femme. Sa demande lui fut accordée, et l'on vit s'avancer dix-huit personnes. Le plus jeune des garçons n'avait que quatre ans, et ce fut lui qui commanda l'exercice à ses frères... Pour les sœurs et Lauréole, c'étaient de belles nymphes, qui paraissaient environner *Diane, Vénus,* ou plutôt *Psyché.* La souveraine fut surprise de voir une famille si nombreuse et si jolie.

Ce fut alors que Démophile raconta l'his-

toire de son mariage, dont il exposa les motifs en ces termes :

— Nous sommes parvenus aux circonstances. annoncées par les philosophes, et désirées par quelques personnes, comme M. *Grimod de la Reinière fils,* M. Yvet, etc,. qui se faisaient plus d'honneur d'avoir dans leurs familles des hommes utiles, que des hommes relevés; aux circonstances où le peuple, indigné contre les grands, les traite tous d'aristocrates. Ils est fort beau sans doute à un duc et pair d'embrasser, dans les assemblées des districts, tous les citoyens comme ses frères ; mais cela n'est pas toujours une démonstration bien réelle des sentiments philanthropiques. Qui fut plus démonstratif à ces assemblées, que M. de Lalli-Tollendal ? Et cependant, on l'a vu se retirer de l'assemblée nationale. Je ne veux rien d'équivoque. Je suis philanthrope, je suis Démophile, et je le prouve de la manière la plus efficace : j'épouse une roturière; non une roturière isolée, héritière unique, qui ne m'allie qu'à sa personne, mais une roturière sœur de dix sœurs et de onze frères; une roturière qui me rendra l'allié, mes enfants, parents d'un procureur, d'un notaire, d'un avocat, d'un conseiller au Châtelet, d'un épicier, d'un mercier, d'un apothi-

caire, d'un chirurgien, d'un charcutier, d'un drapier, d'un boutonnier, d'un traiteur, d'un fourbisseur, d'un maître maçon et d'un architecte : c'est dans cette conduite, qu'est la vraie philosophie, et non dans des embrassades protectrices.

Auguste souveraine! il fallait lier la noblesse à la roture; je l'ai fait : mes cousins, mes cousines, mes beaux-frères, mes belles-sœurs d'alliance me soutiendront dans leur quartier. Flattés de l'honneur qu'aura obtenu ma femme, leur parente, du tabouret chez la souveraine, ils ne haïront plus ces grandes et ces grands qu'ils jalousaient! D'autres cachaient une prétendue mésalliance; moi, je me glorifierai de ma femme. Je ferai mettre dans ma généalogie : *Rosemarine Gazemont a honoré la noblesse, où elle est entrée, par la pureté de ses mœurs, la douceur angélique de son caractère, la beauté de son sang...* (ici démophile, par un geste, fit remarquer la mère et les sœurs de sa jeune épouse), *et celle de son âme. Une souveraine populaire, femme de Louis XVI, père de la patrie, mère de Louis Dauphin, l'heureuse esperance, a rapproché, par elle, tous les états du trône. Les enfants qu'elle m'a donnés, sont plus nobles, que si j'avais épousé la fille d'un souverain : ce qui doit*

être reconnu de tout le monde, même en Allemagne.

Ainsi parla Démophile, et un doux murmure d'approbation remplaça les applaudissements, contenus par le respect dû à la reine.

Il ne fut pas trompé dans sa prévision. Depuis cet heureux moment, tout le peuple de la capitale honora les nobles, considéra les grands, adora la reine : car pour le roi, il est dans tous les cœurs (1), et nous connaissons plus de cent de nos concitoyens, qui portent sur leur poitrine son portrait, comme une amulette.

Quelques jours après, Démophile s'étant aperçu, qu'on le croyait amoureux de Lauréole, il lui chercha un parti. Son discours, et la présentation, où l'amie de Rosemarine avait brillé, le rendit facile à trouver, et ce fut un second lien entre la noblesse et la roture.

Ce fut alors que tout le monde parut content, surtout la mère de Rosemarine.

On s'attend, peut-être, que cette femme allait avoir l'ambition de vouloir faire de toutes ses

(1) Qu'aurait dit le narrateur, s'il avait connu l'admirable discours tenu par le roi, debout, au milieu de l'Assemblée nationale !

filles, des duchesses, ou tout au moins des marquises? Point du tout! Elle consulta son gendre, sur un bourgeois, un marchand, qui recherchaient les deux aînées, et elle les donna, de la manière la plus franche à leurs égaux. Une seule de ses filles, appelée *Fleurette,* est destinée à un homme de qualité.

Quant à ses frères, un seul a épousé une demoiselle; tous les autres se sont mariés dans leur état. On a poussé leur aîné dans le monde, sans qu'ils en fussent jaloux. Mais il faut dire aussi, que tous les ans, Démophile réunit quatre fois toute la famille, dont Lauréole fait partie, et que pendant ces jours de fête, tous son égaux, tous se tutoient; qu'il est décidé que tous les enfants joueront ensemble, se tutoieront, et se regarderont comme égaux.

Voilà ce qu'on peut appeler de la philanthropie réelle et non une vaine théorie.



DEUXIÈME SEIGNEUR POPULAIRE

—

Un gentilhomme de bonne maison, qui avait entendu parler de l'aventure de Démophile, résolut d'enchérir sur lui.

Démophoon avait été marié ; mais il était veuf. Sa conduite avait toujours été régulière ; parce qu'il avait tendrement aimé sa femme, et qu'il n'avait jamais entretenu de fille de théâtre. Il avait un fils, être faible et délicat comme sa mère. Démophoon pensa qu'au fond, l'homme n'était pas obligé, par la nature, mais seulement par les lois sociales, à s'en tenir à une seule femme ; qu'il pouvait se multiplier, et faire à lui seul plusieurs unions de seigneurs populaires. Il élait duc de Chêne, marquis de Charme, comte de d'Erable, vicomte de Tremble, baron de Frêne, châtelain

de Tilleul, et seigneur d'Alisier, de Châtaignier, de l'Orme, de Cormier, de Troye, de Sureau. Cela faisait douze noms.

Démophoon résolut de garder le sien, dans son hôtel, et d'employer chacun des onze autres à se faire une alliance dans le peuple de la capitale.

Pour cela, il chercha douze jeunes filles, dans douze quartiers différents. Comme duc de Chêne, il trouva la fille d'un riche traiteur à la chaussée d'Antin.

C'était une belle brune, d'environ dix-huit ans, nommée Mademoiselle *Mars;* réunissant une santé ferme à tous ses charmes. Le duc de Chêne la fit demander à son père, en mariage, à deux conditions. La première, que cette union se ferait sans éclat, sans invitation de grands, mais en donnant une jolie fête à tous les parents de la demoiselle, et à tout le voisinage. Par la seconde, la future était avertie, qu'elle n'aurait son mari qu'un mois de l'année, parce que, les onze autres, d'importantes affaires l'appelaient au loin. On accepta les deux conditions, et le duc de Chêne épousa. Tout le quartier fut de la noce, et le duc, par son affabilité, sa tendresse pour son épouse, gagna tous les cœurs.

Au bout de la quinzaine, non par libertinage,

non par dégoût de sa femme, mais réellement par vertu, le marquis de Charme remplaça le duc, pour rechercher en mariage, la fille d'un apothicaire du faubourg Saint-Honoré, appelée Mademoiselle *Avril*. C'était une grande blonde, faite au tour, ayant les plus beaux yeux, les plus belles couleurs, et une voix argentine. Le marquis de Charme l'épousa, en donnant une fête à tous les voisins; mais une pellicule légère, collée sur son visage, déguisait assez ses traits, pour qu'il ne pût être reconnu. Il avait une maison défférente, et peu nombreuse. Il se réduisit, comme marquis, à vivre en bourgeois.

Il fut très-heureux, pendant quinze jours; au bout desquels, les trames d'un troisième mariage le troublèrent un peu.

Il s'agissait d'épouser, dans le faubourg Saint-Germain, Mademoiselle *Mai*, fille d'un riche sellier-carrossier, jeune personne, dont les beaux cheveux cendrés, la taille svelte, l'air distingué, semblaient appeler la qualité de comtesse au moins. Le comte d'Erable la demanda, l'obtint, et l'épousa aux mêmes conditions que la première, Mademoiselle *Mars*, duchesse de Chêne. Le marquis de Charme après ses quinze jours de bonheur, avec Mademoiselle *Avril*, et quinze jours de

repos, épousa, comme comte d'Erable, la cendrée et belle sellière-carossière qui devint comtesse.

Quinze jours de délai. Quinze jours de recherches, pour trouver, comme vicomte de Tremble, au haut de la rue Saint-Jacques, une jeune et belle mercière, ayant les cheveux noirs comme l'ébène, ou comme la Mélanie du Palais-Royal, qui portait le nom de Mademoiselle *Juin*. A chaque mariage, Démophoon prenait une pellicule différente, qu'il ôtait le soir, après les lumières éteintes, afin que la peau de son visage ne parût pas trop rude, comme on le lui avait reproché pendant le jour. Il avait pour confident unique, un vieux valet de chambre dont il était sûr.

Démophoon fut quinze jours l'heureux vicomte de Tremble ; après quoi il devint insensiblement le baron de Frêne, pour épouser, au faubourg Saint-Marcel, Mademoiselle *Juillet*, fille d'un riche brasseur.

C'était une superbe créature ! un peu colosse ; mais ayant la jambe fine, et le pied bien fait. Elle était brune ; et cependant elle avait la peau d'une blancheur éblouissante. Le baron de Frêne trouva très-courts, ses quinze jours de baronnie : mais enfin, il fallait bien se préparer, par l'abstinence, à un bonheur nouveau.

La jeune personne sur laquelle il jeta les yeux, appelée Mademoiselle *Auguste*, vulgairement *Août*, était fille d'une marchande lingère de la rue Saint-Victor, près la place Maubert. C'était une brune intéressante, un peu pâle ; mais qu'on rendait si belle, en la faisant rougir, qu'on était tenté d'avoir toujours l'équivoque à la bouche, en lui parlant. Mademoiselle Auguste fit oublier la belle brasseuse. Mais il falut la quitter elle-même, pour Mademoiselle *Septembre*, charmante brune de l'Ile Saint-Louis, fille d'un homme de plume.

Celle-ci n'avait qu'environ quinze ans. Elle avait de beaux yeux noirs, une forme de visage ravissante, et beaucoup de coquetterie. Ses parents étaient riches, et ils trouvèrent singulier qu'un simple châtelain, devenu leur gendre, ne donnât qu'un mois, sur les douze à leur fille. Démophoon prévit que ces gens-là lui causeraient du chagrin ; ce fut pourquoi son regret fut moins vif, en s'éloignant d'une épouse adorable, et qui avait besoin d'être cultivée.

C'est dans la rue Saint-Antoine, que le seigneur d'Alisier trouva sa septième épouse, dans une jolie épicière. Celle-ci était blonde, et ravissante. Il le fallait, pour que Mademoiselle *Octobre* fit oublier Mademoiselle Septembre. La belle Octobre s'at-

tacha beaucoup à son mari, et le quinzième jour arriva, qu'il n'avait pas encore songé à la remplacer. Heureusement pour ses projets, qu'une jolie fripière de la grande rue du faubourg, étant venue à passer, elle frappa M. d'Alisier, qui la suivit, la vit rentrer chez elle, et forma la résolution de la demander en mariage.

Dès le lendemain, sous le nom de M. du Châtaigner, il alla chez M. *Novembre* le fripier, pour lui exposer le désir qu'il avait d'épouser Mademoiselle sa fille. M. Novembre trouva le parti sortable ; et de ce moment, il ne cessa de réclamer, pour son gendre, toutes les prérogatives de la noblesse. Mais, aux repas des noces, M. du Châtaigner fit publiquement entendre à son beau-père, que tous les hommes étaient égaux. Ce qui lui concilia la bienveillance de toute la compagnie, composée de chaudronniers, fripiers, tailleurs, papetiers, etc... C'était un friand morceau, que la jolie blonde Mademoiselle Novembre ! Il fallut pourtant la quitter, malgré l'agrément que M. de Châtaigner devait trouver dans la société d'un beau-père, plus zélé pour les nobles, que la noblesse elle-même. La raison en est qu'il se trouvait. rue Saint-Louis, au Marais, près celle de Saint-Onge, une grande et superbe fille de mar-

chand de vin, qui parut à M. de l'Orme, propre à lui concilier une foule de gens de tous les états.

En conséquence, un dimanche soir, au moment où le cabaret était plein, M. de l'Orme s'annonça comme un gentilhomme assez riche, qui se trouverait très-honoré d'épouser la belle tavernière, attendu que tous les états étant égaux, la belle, par ses charmes, ferait bien de l'honneur à celui qu'elle voudrait choisir. Ce discours prononcé hautement attira les bruyants *bravos* de toutes les tablées, qui se réunirent, pour demander au tavernier la main de sa fille, pour le brave gentilhomme M. de l'Orme. Le cabaretier ôta son bonnet de coton, mit sa perruque, et dans cet état décent, répondit : — Monsieur, et vous mes honnêtes pratiques, je vous dirai que je n'ai pas grand goût pour la noblesse mais que, vu l'air honnête de M. de l'Orme, dont son valet de chambre m'a dit beaucoup de bien, et à votre considération, je consens à lui accorder Mademoiselle *Décembre* ma fille, à condition que les dames nobles lui céderont le pas, en toute occasion ; attendu l'honneur qu'elle a d'être née dans le tiers qui a dévoré les deux autres prétendus ordres, et qu'il a tellement broyés dans son estomac, qu'ils n'ont servi qu'à lui donner de l'embonpoint. Par ainsi, je veux que

ma fille, devenue dame de l'Orme, soit au-dessus de la noblesse , comme étant de l'état général, source et abîme des autres. Ce langage du taverniers excita des applaudissements convulsifs, et lui fit vendre un demi-tonneau de plus dans la soirée. M. de l'Orme accepta toutes les conditions, et comme son digne valet de chambre avait exposé les siennes, le mariage se fit... Mademoiselle Décembre était aussi aimable que son père était fier; elle fit oublier la belle Novembre.

Mais le plan de Démophoon le talonnait, et l'empêchait de s'endormir dans la mollesse. Le seizième jour, comme il prenait l'air avec sa femme sur le boulevard, il vit passer trois personnes du sexe; une grande brune, superbe femme ; une petite grise au visage rond, aux couleurs brillantes et une enfant de neuf à dix ans, qui ressemblait à un bouton de rose.

Un signe fait à son valet de chambre lui fit suivre ces trois personnes. Elles demeuraient dans la rue Saint-Martin. Le fidèle agent prépara les choses. Il sut que la grande brune était mère de la petite Rose ; que la grise était sa sœur, et mariée. Le cas paraît embarrassant ! Mademoiselle Janvier était fille d'un peintre en bâtiments. Un sculpteur lui avait fait le Boutonderose. M. du Cormier se dé-

terminerait-il à être cocu en herbe ? C'était un point sérieux, et à bien examiner !... Il l'examina. Et d'après l'examen, il lui parut qu'il était du patriotisme le plus dévoué de prendre sur soi, homme noble, un cocuage roturier. Il fit demander Mademoiselle Janvier : elle lui déclara son cas. M. du Cormier répondit qu'il se trouverait trop heureux d'adopter Boutonderose et de la rendre demoiselle. Cette générosité rare détermina la mère à donner sa main à M. du Cormier.

Il fut douteux pour Démophoon, s'il avait jamais été aussi heureux. A la vérité, la rose de la mère était cueillie ; mais une longue sagesse avait presque effacé la cicatrice ; ce fut une jouissance délicieuse ; la reconnaissance se joignait à l'amour. Un sentiment plus doux encore se joignait à ce dernier : ii était causé par Boutonderose. Cette charmante enfant, déjà raisonnable, auparavant honteuse de manquer de père, s'en trouvant tout à coup un plus riche, plus aimable, plus relevé que ceux de ses compagnes, était dans une ivresse de joie, qu'elle montrait à son bienfaiteur avec transport. Comme elle l'appelait tendrement son papa ! Comme elle s'abandonnait dans ses bras ! Comme elle le caressait en fille ! Jamais impression ne fut si douce !...—Ha ! (s'écria un jour M. du Cormier),

charmante enfant! vous serez ma fille!... oui, oui; car je vous donnerai mon fils!... Il alla ainsi jusqu'au vingtième jour.

Son valet de chambre lui dit alors. — Monsieur le duc! Songez-vous que vous avez encore à vous rendre populaire, dans le quartier le plus bourgeois de Paris! Si vous manquez la rue Saint-Denis, vous oubliez l'essentiel! — Tu as raison! (répondit Démophoon), et je te remercie de m'en faire ressouvenir!... On alla bien vite chercher une femme, dans le terroir bourgeois par excellence.

Ce fut à l'Apport-Paris, et les Halles, qu'on trouva la fille d'une riche poissarde, assez bien élevée, pour être destinée à un marchand drapier. Mais les propositions de M. du Sureau parurent plus avantageuses : il fut préféré. D'ailleurs, Démophoon, avait je ne sais quel air distingué, qui le rendait toujours plus agréable à ses maîtresses, que ses rivaux. Marie-Louise *Février* le préféra donc.

Jamais noces ne furent plus solennelles ni plus brillantes que celles de M. de Sureau avec Mademoiselle Février la poissarde. Toutes les halles y furent invitées; toutes les marchandes de la rue Saint-Denis y assistèrent par curiosité. M. du Su-

reau y vit de si belles drapières, qu'il regretta, dit-on, qu'il n'y eût pas treize mois dans l'année, pour avoir la satisfaction d'épouser une troisième femme !

Il fut assez heureux, pendant quinze jours, avec la belle poissarde ; mais à cette époque, la belle drapière *Bissextile* lui revint plus fortement dans la tête que jamais. Il consulta son valet de chambre, qui lui conseilla d'épouser cette jolie marchande, sous le nom de M. du Troëne, et de lui donner vingt-huit jours, dans l'année pris sur les mois des douze autres,

Ce conseil fut suivi. M. du Troëne se présenta chez le marchand drapier comme un bon gentilhomme éperdûment amoureux de sa fille. On l'accepta : le mariage se fit, et la poissarde même y assista sans reconnaître son mari, au moyen d'une treizième pellicule. On observera, qu'ici, le valet de chambre ne se présenta pas : il était suppléé par un autre,

Ce dernier mariage acheva de bien mettre la noblesse dans l'esprit de la bourgeoisie.

Démophoon, sous prétexte de ses affaires, s'absenta, comme il était convenu : il retourna chez Mademoiselle *Mars*, sa première femme, sous le nom de M. le duc *duChêne ;* puis chez Mademoi-

selle *Avril*, sous le nom du marquis *de Charme;* puis chez Mademoiselle *Mai*, sous le nom du *comte d'Erable;* puis chez Mademoiselle *Juin,* sous le nom du vicomte *de Tremble;* puis chez Mademoiselle *Juillet,* sous le nom du baron *de Frêne;* puis chez Mademoiselle *Auguste,* sous celui du châtelain *du Tilleul;* puis chez Mademoiselle *Septembre,* sous le nom du seigneur *d'Alisier;* puis chez mademoiselle *Octobre*, sous le nom de M. *du Châtaigner;* puis chez Mademoiselle *Novembre*, sous le nom de M. *de l'Orme;* puis chez Mademoiselle *Décembre,* sous le nom de M. *du Cormier;* puis chez Mademoiselle Janvier, sous le nom de M. *du Troëne;* puis chez Mademoiselle Février, sous le nom de M. *du Sureau;* enfin, tous les mois, deux ou trois fois, chez Mademoiselle *Bissextile*, sous le nom de M. *de l'Eglantier.*

Il vit ainsi, depuis quelques années; mais nous ne pouvons savoir comment cela durera.

Regardera-t-on cette historiette comme une plaisanterie, ou comme une réalité? Comme plaisanterie, elle ne serait pas saillante. Comme réelle, on la trouvera peut-être invraisemblable... En la lisant, j'ai pensé qu'il fallait demander ce qui en était, à M. Aquilin des Escopettes? Il m'a répondu :
— Cette nouvelle est véritable; mais j'ai été obligé

de la défigurer, en la rédigeant, pour ne pas compromettre le héros... Quelques personnes de la cour reconnaîtront ce trait, qui n'en est pas moins exact, pour être bien loin au delà de la vraisemblance... Quant à moi, j'ai connu le pendant de cette histoire, il y a trente ans.



TROISIÈME SEIGNEUR POPULAIRE

—

Démocrate, grand seigneur, d'un caractère un peu différent de *Démophile,* et très-éloigné de celui de *Démophoon,* prit un parti différent des deux autres. Son histoire est connue de plusieurs personnes.

Le duc *des Peupliers,* en voyant dans quel discrédit la noblesse était tombée, prit le parti de l'abjurer entièrement. Il n'éleva pas une roturière jusqu'à lui ; ce fut lui qui descendit à l'état de la jeune couturière, dont il devint amoureux.

Elle était jolie. Tout ce qui l'habillait devenait d'un goût exquis ; sa chaussure surtout était d'une élégance et d'une propreté qui annonçaient combien elle soignait tout le reste. Elle était fille d'un marchand de vin traiteur. Elle était venue demeurer

chez son beau-frère, parce que sa sœur, jeune personne très-aimable, native de la rue Dauphine, avait pris l'ennui du pays, dans la rue Saint-Louis en l'Ile, où demeurait son mari. La jeune sœur était auparavant en apprentissage, et elle avait choisi la couture, par goût ; on ne l'habillait jamais à la fantaisie ; elle avait voulu savoir faire elle-même.

Le duc la vit un jour, en traversant l'*Ile Saint-Louis*, d'orient en occident. Il avait déjà son dessein, de quitter la noblesse, puisqu'il était en gros habit de drap, en bas de laine, et qu'il avait des souliers à double semelle. Il suivit la jolie *Sensitive,* la vit entrer chez son beau-frère, et sut qu'elle était sœur de la maîtresse de la maison. Il s'en alla. Mais deux heures après, il reparut, et se présenta pour garçon marchand de vin, sous le nom de Bourguignon. Il ne s'était présenté que pour avoir une entrée, et se faire connaître, en revenant plusieurs fois ; mais, contre son attente, il plut à la sœur de Sensitive, et fut accepté. On lui dit qu'il n'avait qu'à faire apporter sa cassette.

Démocrate fut au comble de la joie ! Il retourna dans son hôtel, qui lui parut moins riant que la boutique du marchand de vin traiteur, fit quelques petits arrangements avec son intendant, son maî-

tre-d'hôtel, son valet de chambre, prit une malle convenable à son nouvel état, et se rendit rue Saint-Louis.

Démocrate fut bien reçu. On lui donna une petite chambre au grenier, un lit de sangle, un matelas, et un grand drap qu'il devait mettre en double. Il fit son lit. Le soir même, il fut à table à côté de Sensitive. Il parla bien, et deux ou trois fois la jolie couturière leva sur lui ses beaux yeux avec un regard surpris. Démocrate manqua cependant à son devoir, deux ou trois fois, en ne se levant pas assez vite de table, quand il entrait des buveurs. Le maître lui dit même à la troisième fois : — *Bourguignon,* attendez que je me lève.

Cet oubli était bien pardonnable dans un homme pour qui, jusqu'alors, les autres s'étaient levés.

Mais le jour suivant, Bourguignon se mit au fait, et ne manqua plus à rien.

Son but était de gagner l'affection du beau-frère et de la sœur, avec le cœur de sa belle. Le duc savait un peu de cuisine ; il l'avait apprise dans les commencements de sa philosophie, pour se suffire à lui-même. Il montra sa science, en deux ou trois occasions, ce qui lui attira des égards. Il vit, par

expérience, que la gloire est à tout prix, et que c'est faute de la connaître, que les héros sont insensibles à celle de marmiton. Nos héros, il fallait dire ; car du temps d'Achille et de la guerre de Troie, un grand général se faisait gloire d'être bon cuisinier... Quoi qu'il en soit, le mérite de Bourguignon. comme aide de cuisine, lui donna un grand relief dans la maison de Sensitive, et dans l'esprit de cette jeune personne elle-même. La marchande surtout, était glorieuse de son protégé, et elle disait quelquefois à son mari : — Vous voyez que je suis connaisseuse! J'ai deviné ce garçon-là! Le marchand de vin traiteur secouait la tête... Etait-il un peu jaloux ?...

Un jour, la bonne traiteuse le prit en particulier : — Bourguignon (lui dit la dame), vous êtes un joli. Je n'en ai pas encore vu de si honnête, depuis que je fais dans le commerce. De quel pays êtres-vous ? Car on vous a nommé Bourguignon à tout hasard ? — Je suis Picard, Madame. — Ha ! Picard !... Les Picards sont bons enfants... De quel pays ? — Mais des environs d'Amiens.— Vous paraissez si bien élevé, que je ne doute pas que vos parents ne soient d'honnêtes gens ?— Mon père était soldat, Madame. — C'est un bel état ! plus honorable qu'honoré !... Avez-vous quelque petite

chose, dans votre pays ? — Mais oui, Madame. Je suis propriétaire d'un petit bien...— Ah ! ah !... De combien ? — Mais... Madame... cela rapporte quinze cents livres.— Quinze cents livres !... Mais ! c'est un fond de trente mille livres ! — Oui, Madame, au moins. — Allons, M. Bourguignon... ou plutôt... dites-moi votre vrai nom. Il n'est pas décent qu'un garçon comme vous, porte un nom de province. — Je me nomme *Démocrate,* Madame. — Allons, M. Démocrate ! vous pouvez former un bon établissement ! — Je n'en désire qu'un, Madame. — Et c'est ? — D'avoir l'honneur et le bonheur d'être votre beau-frère.— Vous dites toujours des choses honnêtes ! le plus honnêtement du monde !... Nous verrons ça... Mais, est-ce que vous avez déjà parlé à Sensitive ?—Moi ! Madame !... jamais !... Je suis fils d'honnêtes gens, qui m'ont appris, qu'avant de chercher à gagner le cœur d'une jeune personne, il fallait toujours savoir si l'on ne contrariait pas les vues de ses père et mère, de ses frères et sœurs !... Une fille est le bien de ses parents ; ils l'ont élevée, et jusqu'au moment où ils l'ont établie, elle est leur propriété, — Ah ! le bon garçon ! le bon garçon ! il me tourne la tête, tant il a de mérite !... Eh bien, mon ami, tu me feras le plus grand plaisir de gagner le cœur de ma

sœur Sensitive ! Tâche de lui plaire, comme tu me plais, et tu l'auras. Démocrate baisa la main, très-appétissante, de Madame *Fouteaux* la marchande de vin traiteuse. — Comme il est poli ! (s'écria la jolie marchande, en s'en allant); c'est un sujet unique !... Il aura ma sœur ; il m'aurait eu moi-même. s'il avait voulu !...

Sensitive rentrait. Démocrate alla au devant d'elle ; il pleuvait. Il lui prit son parapluie, l'égoutta, lui poussa un paillasson vert, pour essuyer sa jolie chaussure, et fut payé par un sourire. Il ne dit pas un mot ; car on l'appelait.

— Que dis-tu de ce garçon-là, ma sœur ? (dit la marchande de vin traiteuse). — Mais, ma sœur, ... on n'en saurait dire que du bien. — S'il te demandait, hein ? — Mais, ma sœur... est-ce qu'il me demande ? — Oui, oui, ma petite sœur ! — Ah ! ma sœur !... Et la petite personne se jeta au cou de son aînée. —Ouais ? est ce que vous l'aimeriez, Mamzelle ? — Ah ! ma sœur ! il n'y a plus de mal. — Est-ce qu'il y en avait ? — Non, ma sœur. — Savait-il que vous l'aimiez ? — Ah ! non, ma sœur ! — Bon ! ma sœur ! ma jolie Sensitive ! je vois que tu es sage, une bonne fille ; tu as de la vertu... Allons ! nous allons voir ça... Mais !... de la sagesse !... de la retenue ! Il faut qu'une fille soit toujours sur

ses gardes, et qu'elle cache ce qui lui fait le plus de plaisir... comme je fais... car... Il le faudra même encore un peu, quand tu seras femme... Ici, la sœur aînée fut interrompue; on l'appelait au comptoir.

Démocrate, qui avait été prévenu par son autre garçon, auprès des buveurs, avait tout entendu. Et ce moment délicieux le paya de toutes ses mésaises, même de coucher sur un mauvais et unique matelas, enfoncé dans un lit de sangle troué.

C'était à midi. On dîna. Vers les deux heures, Sensitive retourna chez sa maîtresse couturière. La marchande de vin traiteuse dit à Démocrate : — Mon ami, voilà un rayon de soleil; Sensitive a peu mangé; elle est peut-être indisposée; fais lui faire un tour jusqu'à la pointe de l'Ile, avant qu'elle rentre chez Mademoiselle *Ragnidot*. Démocrate rougit de plaisir. Il prit le parasol, présenta le bras à Sensitive, et ils sortirent.

Observons ici que le duc, depuis qu'il était garçon marchand de vin traiteur, était d'une propreté coquette; toujours de belles vestes de bazin, à brandebourgs, des culottes de lin, des bas fins, dont il changeait tous les jours: des escarpins de peau de chèvre, de belles boucles à pierres, etc. Il était bien coiffé, etc. On l'appelait dans le quartier, le

beau·garçon traiteur. Sensitive, en lui donnant le bras, était la bien nommée, l'attouchement l'électrisait ; mais il dilatait son petit cœur, au lieu de le contracter. Arrivés sur le quai *Dauphin,* sans avoir ouvert la bouche, les deux amants sentirent ce mouvement de joie, qu'on éprouve toujours, en recevant les rayons du soleil. Démocrate dit enfin à Sensitive :

— Mademoiselle ? voilà un beau temps ! — Oui, Monsieur Bourguignon.— C'est un beau moment ! il faut en profiter ! — Oui... car les nuages... vont peut-être revenir. — Je ne crains pas ceux-là... Celle qui fait mes beaux jours, le soleil de ma félicité... peut seule écarter les nuages que je redoute. — Qui donc, Monsieur Bourguignon ? — Vous. — Moi ? — Vous seule, belle Sensitive... Apprenez que c'est pour vous que j'ai pris votre état, que je suis venu chez vos parents. — Ah ! ma sœur m'a dit, que vous aviez du bien... Mais cela ne m'a flattée, que par rapport à vous... Comment donc cela ?—Ma sœur m'a dit... que vous m'aviez... demandée. — Oui, ma belle Sensitive !... et je mets mon bonheur à vous obtenir pour épouse ; toute ma vie, je le mettrai à faire le vôtre. — En ce cas, je suis fâchée que vous soyez riche. — Eh ! pourquoi donc ? — Ah ! je le sais. — Je dois le savoir

aussi? — Tenez, Monsieur, j'avais assez, rangé comme vous l'êtes, pour vous faire un établissement; et j'aurais voulu... tout faire pour vous! — Ah! Sensitive!... votre cœur est un trésor... Cependant... votre générosité vous égare; c'est à l'homme, de faire le sort de sa femme! — Oh! en ce cas, fussiez-vous prince, comme vous méritez de l'être!...

En achevant ces mots, Sensitive se trouvait à la porte de Mademoiselle Raguidot; rougissant de ce qu'elle venait de dire, elle quitta le bras de son amant, s'élança dans la maison, et en referma la porte. Le duc s'en revint le plus heureux des hommes.

— J'ai voulu être philosophe (pensait-il), et en cherchant la philosophie, j'ai trouvé le bonheur. Est-ce que la philosophie et le bonheur seraient inséparables? Il rentra.

Madame Fouteaux lui dit avec étonnement : — Votre promenade a été bien courte! — Oui, madame. — Est-ce que Sensitive n'a pas voulu se promener? — Je vais tout vous dire, Madame. Et il dit tout. Ce qui rendit très-contente la belle traiteuse.

A huit heures du soir, avec la permission de la sœur, Démocrate alla se coller auprès de la porte

beau-garçon traiteur. Sensitive, en lui donnant le bras, était la bien nommée, l'attouchement l'électrisait ; mais il dilatait son petit cœur, au lieu de le contracter. Arrivés sur le quai *Dauphin,* sans avoir ouvert la bouche, les deux amants sentirent ce mouvement de joie, qu'on éprouve toujours, en recevant les rayons du soleil. Démocrate dit enfin à Sensitive :

— Mademoiselle ? voilà un beau temps ! — Oui, Monsieur Bourguignon.— C'est un beau moment ! il faut en profiter ! — Oui... car les nuages... vont peut-être revenir. — Je ne crains pas ceux-là... Celle qui fait mes beaux jours, le soleil de ma félicité... peut seule écarter les nuages que je redoute. — Qui donc, Monsieur Bourguignon ? — Vous. — Moi ? — Vous seule, belle Sensitive... Apprenez que c'est pour vous que j'ai pris votre état, que je suis venu chez vos parents. — Ah ! ma sœur m'a dit, que vous aviez du bien... Mais cela ne m'a flattée, que par rapport à vous... Comment donc cela ?—Ma sœur m'a dit... que vous m'aviez... demandée. — Oui, ma belle Sensitive !... et je mets mon bonheur à vous obtenir pour épouse ; toute ma vie, je le mettrai à faire le vôtre. — En ce cas, je suis fâchée que vous soyez riche. — Eh ! pourquoi donc ? — Ah ! je le sais. — Je dois le savoir

aussi? — Tenez. Monsieur, j'avais assez, rangé comme vous l'êtes, pour vous faire un établissement; et j'aurais voulu... tout faire pour vous! — Ah! Sensitive!... votre cœur est un trésor... Cependant... votre générosité vous égare; c'est à l'homme, de faire le sort de sa femme! — Oh! en ce cas, fussiez-vous prince, comme vous méritez de l'être!...

En achevant ces mots, Sensitive se trouvait à la porte de Mademoiselle Raguidot; rougissant de ce qu'elle venait de dire, elle quitta le bras de son amant, s'élança dans la maison, et en referma la porte. Le duc s'en revint le plus heureux des hommes.

— J'ai voulu être philosophe (pensait-il), et en cherchant la philosophie, j'ai trouvé le bonheur. Est-ce que la philosophie et le bonheur seraient inséparables? Il rentra.

Madame Fouteaux lui dit avec étonnement : — Votre promenade a été bien courte! — Oui, madame. — Est-ce que Sensitive n'a pas voulu se promener? — Je vais tout vous dire, Madame. Et il dit tout. Ce qui rendit très-contente la belle traiteuse.

A huit heures du soir, avec la permission de la sœur, Démocrate alla se coller auprès de la porte

de Mademoiselle Raguidot. Sensitive sortit au bout d'un moment, et le duc lui présenta son bras. — Nous avons permission d'aller jusqu'à la pointe (lui dit-il). — Je le veux bien, Monsieur. — Vous m'avez quitté bien brusquement tantôt! Votre sœur m'a demandé pourquoi j'étais revenu si vite. et je l'ai dit. Sensitive ne répondit pas. Elle s'appuya un peu sur le bras de Démocrate ; elle le regarda, et ne prononça pas un mot. Son amant lui prit une main, qu'il pressa. Ils firent tout le tour de l'île, sans dire parole, et ils rentrèrent, le cœur plein de bonheur.

La sœur, après souper, leur demanda ce qu'ils avaient dit? — Rien (répondit Démocrate). Puis il peignit ce qu'il avait éprouvé. — Et toi, ma sœur? — Tout de même, ma sœur, répondit Sensitive, en s'approchant de son oreille. — En ce cas (reprit la traiteuse), il faut vous marier? — C'est tout ce que je désire! (s'écria le duc). — Pour Sensitive, elle rougit.

On fit les préparatifs. Toute la famille de Sensitive fut avertie : le duc fit venir ses papiers et les montra aux ecclésiastiques seulement. On fit un contrat, dont la lecture fut différée jusqu'au matin, encore passa-t-on le préambule. On se maria. La fête fut brillante.

Le surlendemain, Démocrate alla s'établir marchand de vin traiteur au Marais. Sa jolie compagne n'eut pas plus tôt paru au comptoir, qu'elle achalanda la maison. Elle reçut les propositions les plus brillantes. Mais elle aimait son mari, plus encore qu'elle n'en était adorée, et elle refusa tout.

Elle est si belle, qu'elle a fait sensation. Un jour, un seigneur lui fit l'office d'un carrosse, d'une maison, et de cent mille livres de rentes. Sensitive sourit avec dédain, et elle appela son mari, auquel, tout haut, devant le séducteur, elle répéta les propositions. Tandis qu'elle parlait, le seigneur proposant regardait le mari, comme s'il eût voulu le reconnaître. Mais il n'y put réussir, parce que Démocrate n'ouvrit pas la bouche. Le seigneur en conclût que ses propositions le tentaient. Il résolut de s'adresser à lui.

Mais, comment vivait Monsieur Démocrate, le marchand de vin traiteur, avec son épouse? Le voici :

Le jour, il faisait et faisait faire son ouvrage. Le soir, en veste blanche, il donnait le bras à sa femme. pour aller sur le boulevard du Temple. D'autres fois, il allait voir son beau-frère à l'Ile Saint-Louis; c'était toujours une entrevue délicieuse, parce que Sensitive et lui étaient chéris de ces honnêtes gens.

QUATRIÈME GENTILHOMME POPULAIRE

—

Un jeune homme, d'une très-illustre famille, ayant assisté à la première représentation du *paysan magistrat*, résolut de découvrir un secret, qu'il tenait caché depuis longtemps... Mais avant d'en venir au dénoûment, il serait à propos de raconter l'histoire.

Il y avait à Paris, rue *Saint-André-des-Arts,* une maison, où se trouvaient quatre filles également jolies. L'aînée seule y était revenue ; l'éducation des trois autres n'était pas achevée. La seconde était chez une marchande de modes ; la troisième chez une lingère, et la plus jeune chez une couturière. Les parents, bons marchands, assez riches, voulaient, contre l'usage, donner une éducation

solide à leurs enfants. Ce fut l'aînée qui avait appris les corsets que vit le jeune *de B.—s.*

Il faut se représenter ici la plus charmante des blondes ; un air naïf, de beaux yeux ; une bouche un peu boudeuse ; mais vermeille comme la rose, un teint fleuri, une taille parfaite, et un pied comme l'eurent Catherine II, la duchesse de Choiseul, et Madame Levêque, de la rue Saint-Denis, vis-à-vis l'église des *Innocents*. Elle était en deuil de son père, et l'on sait comme le deuil va aux blondes ! Le jeune de B—s fut épris, enchanté, ravi.

Le soir même, il s'informa. Il apprit que dans cette maison, l'on avait besoin d'un homme entendu et au fait, pour tenir les livres. Il se fit présenter par son intendant, robuste Picard qui se dit son père (et qui l'était), lequel, en se nommant, obtint une entière confiance. Le faux *Lagarenne* fut placé le lendemain.

En voyant de près la belle *Victoire*, il fut encore plus épris. Elle était glorieuse sans hauteur, douce, sensible, active, et d'un si grand soin sur elle-même, que c'était toujours une perle. La mère était une femme encore agréable. Depuis sa viduité, l'air de maîtresse, la satisfaction de ses goûts, l'envie de plaire lui donnaient des charmes.

C'était entre ces deux femmes que se trouva un jeune homme charmant.

Mais l'amour qui inspirait Victoire devenait tous les jours plus vif. Lagarenne le dissimulait. Son plan avait été, dès le premier moment, de faire un mariage inégal, mais secret. Il avait, comme certain marquis de notre connaissance, pour maxime, qu'on ne peut être heureux avec une créature séduite... On ne peut donner sa confiance et son cœur qu'à une épouse. Il se réservait peut-être de faire casser un jour un mariage illégal ; mais ceci n'est pas sûr, et cette disposition était si cachée au fond de son cœur, qu'il ne se l'avouait pas à lui-même... Il étudiait donc Victoire. En six mois... tout autant !... il ne découvrit pas un défaut !... La mère était aussi une très-aimable femme ! et elle aurait balancé les attraits de sa fille, malgré leur fraîcheur, dans un cœur indifférent. Madame *Dutort* le sentait : c'est pourquoi elle ne faisait point paraître ses autres filles, qu'elle donnait pour des enfants, dans la conversation. Elle ne voulait avoir qu'une rivale. Ce qui l'encourageait, c'étaient les égards respectueux de Lagarenne, qu'elle croyait intéressé, qu'elle pouvait avantager, et qu'elle s'imaginait pouvoir tenter, par un établissement tout formé. Surprise néan-

moins, de ce qu'il ne s'expliquait pas, malgré qu'on la lui donnât belle, (car la mère accordait de fréquents tête-à-tête, et laissait fort souvent Lagarenne seul avec sa fllle), elle résolut d'employer les louanges et les agaceries. Le jeune homme était ardent. Madame Dutort était une belle brune, à la taille provoquante; il adorait sa fllle ; il fut très-tendre... Mais il faut s'expliquer. Cela veut dire, que le jeune homme croyant parler à sa mère, lui faisait des caresses de fils! Que Madame Dutort les croyant des caresses d'amant, pressait dans ses bras et contre son sein, un beau jeune homme, et lui baisait le front... Après cette petite scène, la dame se crut sûre, à peu près, de son plan, et elle se proposa d'éloigner sa fille.

Au premier mot qu'elle en dit, Victoire devint pâle, puis rougit comme une cerise. Lagarenne, qui l'entendait, pensa qu'il ne s'était pas expliqué, ce qui donnait à la mère des inquiétudes. C'était un dimanche : la maman devait sortir pour préparer la place de sa fille. Lagarenne, qui voulait avoir un entretien décisif et non troublé avec Victoire, feignit d'avoir une affaire importante, alla se mettre en embuscade. vit sortir la mère, et dès qu'elle se fut éloignée, s'élança dans la maison.

Il trouva la belle Victoire seule. un peu triste.

mais elle rougit, dès qu'elle l'aperçut : — Vous restez seule, Mademoiselle ?—Oui, M. Lagarenne ; je garde la maison. — Me sera-t-il permis de la garder avec vous ? — Comme il vous plaira, Mon sieur. — Vous lisiez ? — Oui, une comédie. — De Molière ? — Oh ! non. — Peut-on voir ?—*Zéphire !* une comédie intitulée *Zéphire*, doit être bien légère ! — Non : elle est... touchante. — Ah ! que je voudrais vous la lire ! — Pourquoi ?—Une lecture touchante doit aider à exprimer ce qu'on sent.—Ha oui !... Vous aimez maman. — Je l'adore.— Vous avez raison. — Elle est votre mère... Elle sera... la mienne... — La vôtre ! — Belle Victoire ! vous m'êtes plus chère que mon existence... — Moi ! — Vous. Apprenez que c'est pour vous seule, que j'ai pris un état, au-dessous, ce que je pouvais prétendre... Je vous ai adorée dès la première vue ; mais désirant de faire votre bonheur en faisant le mien, j'ai voulu vous connaître parfaitement... Je ne pouvais d'ailleurs supporter votre absence ; elle me faisait trop souffrir... — Ah ! Lagarenne ! L'aimable Victoire se laissa presser dans les bras amoureux du jeune homme. Elle était ravie, comblée !...

— Vous m'aimez... uniquement ? (lui dit-elle enfin). — Uniquement, et au-delà de toute expres-

sion. Vous serez mon épouse : je vois que nous pourrons être heureux ensemble ; rien ne m'arrête plus... Vous saurez un jour, Mademoiselle, combien j'ai dû vous aimer !

Or il faut savoir, que Madame Dutort avait eu la même pensée que le faux Lagarenne, c'est-à-dire, qu'elle avait feint de sortir pour rentrer par un jardin terrasse, dans la Cour du commerce, se glisser jusques auprès des deux amants, et les écouter. Elle fut un peu contrariée, par ce qu'elle entendait ; mais point surprise : elle trouva très-naturel que la jeune et belle Victoire l'emportât sur elle. Cependant, comme on n'aime jamais sa rivale, elle fut un peu piquée, et elle résolut à son tour de contrarier Victoire.

Pour y parvenir, elle sortit à l'instant même, donna ordre à une jeune fille de boutique de ne pas quitter sa fille aînée, et s'en alla chercher la seconde.

Adélaïde Dutort était une belle brune, telle qu'était sa mère à quinze ans ! Elle avait l'air noble, sa blancheur était éblouissante ; elle était en un mot plus belle que Victoire ; mais Victoire était plus jolie : c'est ce que nous sentons nous autres hommes ; mais ce que la plupart des femmes ne sentent pas ; elle jugent toujours mal leur sexe.

Tandis que les deux amants achevaient de s'expliquer; que Victoire, au comble du bonheur, écoutait avec ravissement les projets de son amant, Madame Dutort retirait Adélaïde, et la ramenait à la maison, suivie d'un homme qui portait sa cassette. Elles arrivèrent au moment où Lagarenne sortait, pour aller parler à son prétendu père.

En apercevant Madame Dutort, il courut à elle et lui baisa la main. Il leva ensuite les yeux sur Adélaïde, et il fut ébloui de l'éclat de sa beauté... Mais un coup d'œil sur Victoire, plus douce, plus touchante, affaiblit l'impression... Il courut chez son intendant, et lui déclara qu'il voulait épouser Victoire dans huit jours. Il n'écouta pas les représentations. — Tous les hommes sont égaux (répondit-il)! et vous savez que c'était le sentiment de ma mère. Ainsi, je veux braver tous les préjugés. Etes-vous fâché que j'aie les inclinations de votre fils! Les pères comme l'intendant, quelque réels qu'ils soient, n'ont aucune autorité sur leurs enfants; il fallut céder, par respect pour ne pas occasionner pis. Le soir même, Lagarenne père vint demander Victoire en mariage, pour son fils.

Madame Dutort trouva cela très-conséquent, après ce qu'elle avait entendu; mais elle fut sur-

prise de tant de célérité ! Elle le témoigna. — Que voulez-vous ? (répondit Lagaronne père) : les grands seigneurs sont comme ça ! Que voulez-vous dire, Monsieur Lagarenne, les grands seigneurs ! — Il faut vous découvrir la vérité (mais, chut ! motus) !... Mon prétendu fils est Monsieur le duc de***, fils du maréchal de***. Il est devenu éperdûment amoureux de votre fille aînée, et c'est pour cela qu'il s'est fait passer pour mon fils, afin d'entrer chez vous. — Bon ! — C'est la vérité. — Je ne m'étonne plus! — Il vous aime aussi! son caractère est excellent ! et je suis sûr qu'il fera le bonheur de votre fille, le vôtre, et celui de toute votre famille !... Mais il tient de son père : c'est un homme... qui en vaut quatre, et votre fille est bien délicate ! — Bon ! bon ! Monsieur Lagarenne, les plus délicates supportent à merveille ces choses-là. — Soit! Vous voilà instruite. Il veut être votre gendre dans huit jours. Il ne veut pas être contrarié ! — Il ne le sera pas. Nous allons agir...

Tel fut l'arrangement qui fut pris par l'intendant père, et Madame Dutort. La marchande n'eût plus de jalousie ; elle n'eut plus de colère entre sa fille ; elle n'eut plus de desseins pour troubler son bonheur. Elle vit les choses comme elle devaient être vues.

Le soir, l'amant parla clairement de mariage. Madame Dutort trouva un amant duc bien plus aimable encore! Elle lui fit mille caresses, comme belle-mère. Elle alla même jusqu'à faire mettre Victoire sur les genoux de son futur. Adélaïde était présente. Elle eut sa part des caresses du faux Lagarenne... Mais Victoire était... adorée... Elle se trouva heureuse...

Les jours suivants, Madame Dutort s'aperçut que Lagarenne, jusqu'alors très-réservé. cherchait à ravir des faveurs, et à cueillir la rose... — Ma fille ! (dit-elle à Victoire) j'ai été ta rivale; mais je croyais ton prétendu notre égal, et j'imaginais que mon établissement tout formé, lui conviendrait. Je sais le contraire ; je sais que c'est pour toi qu'il est venu ici. De rivale que j'étais, je ne suis plus qu'une bonne mère... Ton amant est ardent !... Prends garde !... Si tu veux être heureuse... si même tu veux être épousée, point de faveurs essentielles, avant le mariage... Qu'il ne cueille la rose que ie soir des noces... Et s'il pouvait ne la cueillir qu'une année après, ce serait une année de bonheur de plus. N'oublie pas ce que je te dis! C'est l'intérêt de ton futur. autant que le tien... Et tu verras, ma fille, ce que c'est d'avoir une mère éclairée. tendre, comme je le suis... Ton galant est ce que

tu sauras un jour. Il est important que son amour ne l'affaiblisse pas... Suis mes conseils, et laisse-toi conduire... Victoire remercia tendrement sa mère et lui promit une déférence aveugle.

Le jour suivant, le duc Lagarenne trouva Victoire seule en apparence. Brûlant d'amour, il lui fit les plus vives caresses. Il demandait et ravissait des faveurs avec une ardeur si obligeante !... Mais il était surveillé... D'un réduit obscur, où il conduisit Victoire, la mère voyait tout... Madame Dutort écarta sa fille adroitement...

Après une longue séance, le duc Lagarenne sortit. Il parut pensif, rêveur, morne. Victoire passa. Il la regarda tristement. Il fut seulement surpris de voir la fraîcheur de sa parure, tiré à quatre épingles. Madame Dutort, qui l'observait, se montra... et lui prenant la main, elle lui dit. — Je surveillais ma fille... J'aime mieux une infidélité de votre part, qu'une diminution d'estime. N'y tentez plus : vous ne l'aurez qu'après le mariage. Lagarenne baisa la main de sa belle-mère future, en lui disant : — Vous êtes une femme unique ! et le titre de votre fille est un des charmes de Victoire.

Il arriva encore deux incidents pareils, avant le mariage, qui se fit au jour indiqué. L'intendant fit

mettre les vrais noms.par ordre de son fils maître, et l'on donna toute la validité possible à cette union. Mais la mère parut ignorer la condition de son gendre, et Victoire l'ignorait véritablement.

Dans la journée cependant, sa mère crut devoir l'instruire. Elle lui donna des leçons, pour augmenter le bonheur de son mari ; elle lui recommanda la naïveté, qui lui était naturelle, et l'art, qui ne l'était pas... Elle lui découvrit ensuite qu'elle était secrètement duchesse ; mais elle ajouta, qu'il fallait qu'elle l'ignorât, jusqu'à ce qu'il plût à son mari de le lui révéler. Victoire n'en fut pas plus heureuse d'être duchesse ; au contraire, elle trembla. Elle aimait : elle aurait préféré un sort tranquille, avec son égal. Sa frayeur la rendit plus soumise à sa mère. Quand elle revit son époux, elle fut plus ravissante, plus timide ; il l'en trouva plus adorable, et sa passion fut à son comble !...

Le soir arrivé, il fut question de coucher la mariée. Ce fut sa mère qui la mit au lit, modestement, entre les rideaux tirés... Il était convenu que les nouveaux époux demeureraient à la maison de la mère. Le duc Lagarenne l'avait désiré pour jouir plus longtemps avec sa femme, d'une douce égalité, dans une condition commune. Il ne savait pas que son intendant père l'avait trahi. Madame

Dutort, qui avait ses vues, et qui voulait que l'excès du bonheur fit déclarer la fille hautement duchesse, prit des moyens bien singuliers, pour y parvenir. On a entrevu comme elle avait retardé la cueillette de la rose jusqu'après le mariage : on va conjecturer, comment elle saura conserver à sa fille, le charme de la fleur virginale, après le mariage, après... une triple maternité... Il est des choses vraies, qui ne sont pas vraisemblables.

Victoire venait d'entrer, à demi déshabillée dans l'alcove de la couche nuptiale. Le nouvel époux brûlait de l'y joindre... Mais... le respect allégué pour la pudeur de sa délicate épouse, le retenait... Enfin les lumières s'éloignent, et il peut franchir les barrières... Il trouve des appas d'une perfection présumée... Il cherche le bonheur... Il triomphe d'obstacles charmants... et les douloureux soupirs de sa jeune compagne, paraissent donner un nouveau prix à sa Victoire... Il la fatigua... Morphée versa ensuite ses pavots sur les trophées de l'amour..

Le lendemain, Victoire parut fraîche comme les lis... Son éclat, effet d'un sommeil paisible, frappa d'admiration tous les yeux, et surtout ceux de son mari. Auprès d'elle, en lui parlant, il respirait le parfum de l'innocence et de la pudicité... Victoire conservait les manières et les charmes des filles ;

elle était moins voluptueuse qu'une nouvelle mariée, émoustillée par le plaisir, mais elle était plus attachante.

Adélaïde n'avait point paru. On la dit malade... Le soir du second jour, tout se passa comme a veille... Bref, il fallut que Victoire donnât les signes de la grossesse. Mais son air brillant contrastait avec son état ; et le duc Lagarenne disait : — J'ai fait un beau choix : ce qui ternit l'éclat des autres femmes, embellit la mienne... On accoucha d'une fille, que sa mère nourrit... Victoire garda le lit quelqnes jours, la chambre six semaines, et reparut au grand jour, plus belle que jamais... Mais cette charmante femme n'était pas de la tricherie ; sa mère seule conduisait tout.

Adélaïde ne paraissait pas depuis longtemps. On la disait retournée avec ses sœurs. et l'on ne voulait pas que Lagarenne les allât voir. Lorsque Victoire parut rétablie, son mari vint pour coucher avec elle. Madame Dutort conduisit encore les choses. Le mari fut enchanté de trouver aux appas de sa femme, devenue mère, la même perfection, que le jour de ses noces.— Elle est unique ! (disait-il à Madame Dutort) !... Il vécut ainsi pendant quelques mois,au bout desquels on fit feindre à Victoire une nouvelle grossesse. On accoucha

encore d'une fille, qui fut nourrie par sa mère...

Victoire bientôt rétablie, fut désirée plus vivement que jamais par son mari. Son étonnement redoubla, quand il la retrouva plus vierge encore... Ce n'était pas tout : pendant le jour, auprès de son épouse, qu'il avait, ou croyait avoir possédée la nuit, il éprouvait cette fleur de désir, qu'on ne ressent qu'auprès des jeune filles. C'est que Victoire en avait toute la fraîcheur... Une troisième grossesse, terminée par la naissance d'une fille, se passa comme les deux autres.

Il y avait trois ans et demi, que le duc Lagarenne était marié. La Révolution arriva. Lorsqu'elle fut consommée, loin de rougir d'avoir épousé une roturière, le duc sentit qu'il pouvait s'en faire honneur, et obtenir par là une grande faveur populaire. Il résolut de déclarer son mariage à sa famille. Il découvrit à Madame, ce qu'elle savait déjà ; mais il voulait surprendre agréablement une femme qu'il adorait ; il se tut avec elle.

Observons ici, que Madame Dutort, femme au-dessus de toute espèce de préjugé, connaissait parfaitement le cœur humain, soit par instinct, soit par une étude particulière. Elle avait senti, ou deviné, qu'on aime une jeune fille, parce qu'elle a la fraîcheur de fille ; et qu'on cesse d'aimer une

femme, parce qu'elle perd cette même fraîcheur ; parce que les incommodités de la grossesse sont repoussantes ; et elle avait conservé la première à sa fille, en la préservant des autres. Mais à quel prix ? Il s'agissait faire une duchesse, et Madame Dutort ne crut pas que ce fût trop acheter ce grand titre, que de sacrifier ses trois cadettes, pour illustrer son aînée... Ce trait est unique dans l'histoire : mais comme il est réel, à quelques déguisements près, absolument nécessaires, nous avons cru devoir le rapporter ; non-seulement pour faire connaître le cœur humain, mais pour faire bénir la Révolution, qui diminuera parmi les hommes, des funestes distinctions, absolument destructives des bonnes mœurs, par l'orgueil des uns, et l'avilissement des autres.

Madame Dutort a réussi. Le duc vient de présenter Victoire, plus belle que jamais, comme mère de trois filles, à tous ses parents assemblés. La beauté de la jeune personne, qu'on a supposée plus grande encore, a fait regarder comme insurmontable la passion du jeune duc. Ses filles sont charmantes... Il vient enfin de posséder sa femme, et le comble du bonheur l'attendait dans les bras de Victoire... Quand elle a été grosse, sa pâleur touchante a paru l'étonner ! Alors l'adroite Ma-

dame Dutort lui a fait entendre qu'il allait avoir un fils. Cette dame instruite des principes de *Buffon,* connaissant tout l'amour de sa fille pour le duc, en a sagement auguré, que lorsque la femme aime plus son mari qu'elle même, au moment de la copulation, elle a un fils ; et une fille, si c'est elle-même qu'elle aime davantage.

(*Au moment de mettre sous presse*). Ç'a été un fils. Le duc est au plus haut degré de bonheur : mais ce frêle édifice est autant l'ouvrage de Madame Dutort, que celui de l'amour de l'époux, et des charmes de l'épouse. Comme Victoire est très-délicate, sa mère, qui en a fait son idole, depuis le glorieux mariage, emploie tous les moyens de la conserver. A l'aide du secret, exactement gardé, de l'innocente et naïve soumission de Victoire, de l'empire que la persuasion a donnée à Madame Dutort sur Adélaïde, *Adèle* et *Adeline* ses trois autres filles, elle a garanti la duchesse des inconvénients de l'herculisme ou de l'achillisme de son gendre, et elle n'a pas a douleur de lui voir éprouver le sort de l'infortunée fille de M. *Tintintin*, dont un mari trop vigoureux moissonna les appas et la vie, en moins de trois ans. Hélas ! cet homme était bien trompeur ! Il indiquait le vent du nord, et il soufflait toujours du midi !

Ici finissent les quatre gentilshommes populaires, dont M. Aquilin des Escopettes vit les épouses au Palais-Royal.



LE CURÉ PATRIOTE

—

On publie ce conte, sans craindre d'être accusé d'mmoralité. On se connaît en morale tout comme un autre, et peut-être mieux. Vous laissez des prêtres célibataires ; vous paraissez frémir, à la vue d'un curé qui veut prendre femme ! Et vous ne frémissez pas d'envoyer vos filles à confesse à un célibataire... fougueux... ou corrompu !... O insensés ! ô fous ! on va dire ce qu'a fait un curé... On ne le nommera pas... Cependant on le connaît... Un autre très-honnête homme, ne désirait ni la jouissance, ni même l'attachement d'une femme; mais il était dévoré du désir d'avoir un enfant sur lequel reposeraient ses affections paternelles. Il prit une fille, une infortunée ; il en eut un fils... La fille mal conseillée, lui donna des chagrins... Elle empoisonna sa vie... L'enfant est

mort ; il va quitter cette ingrate créature et se marier.

Tout le monde sait à quels excès un certain abbé, très-vigoureux, a osé se porter ! La capitale a retenti du bruit d'un attentat vraiment criminel contre la femme de son ami. On pourrait citer une foule d'autres traits qui le concernent, et qui tous prouvent combien le riche bénéficier contrarie la nature, en demeurant célibataire... Et cependant, qui le croirait ! cet abbé se montre en toute occasion, un des plus ardents prôneurs du célibat sacerdotal !...

Un autre abbé, qu'un district a tellement épouvanté, qu'il a fui au-delà des monts, avait si besoin d'une épouse, qu'il paraissait quelquefois enragé dans les rues. Il se jetait sur les femmes et les filles, avec une indécence, qui le faisait dire atteint de la maladie des... chiens... On raconte le trait de la petite louche, très-attrayante, qui fut si effrayée d'une des attaques de M. l'abbé, qu'elle épousa un homme qui l'adorait, et qu'elle n'aimait pas, à condition qu'elle ne coucherait jamais seule... La pauvre enfant s'était mariée à propos ! Elle accoucha la première nuit de son mariage... et n'en fut pas moins aimée de son mari, qui allait disant partout : — Moi ! me plaindre ! j'ai obliga-

tion à M. l'abbé *** ! sans lui, je n'aurais jamais obtenu mon aimable *Rosalie*...

On a vu, rue *des Carmes*, un abbé destiné à l'épiscopat, attaquer une grande et jolie fille qui le repoussa. Le lendemain, il lui mit dans le coqueluchon de son mantelet un billet, par lequel il la menaçait d'un ordre du lieutenant de police pour l'hôpital, si elle ne l'écoutait pas... Hé! Monsieur l'abbé! mariez-vous! vos érotiques vapeurs calmées, vous serez peut-être un bon évêque!

Dans les histoires des *gentilshommes populaires*, sera-t-on immoral? Non, non... L'on a peint les mœurs, on les a révélées. On établit par là, l'insuffisance de lois non aimées, publiées par des maîtres. Nous posons en fait, qu'il ne serait pas inconvenable de laisser à la discrétion des hommes d'épouser plusieurs femmes. Ceux qui s'y détermineraient, eussent fait pis, étant gênés.

Voilà une longue préface pour un petit conte! Mais on ne saurait trop réclamer contre l'immoralité, dans un temps où les aristocrates font crier (4 et 5 mars), les titres les plus scandaleux!

Il faut quand on prend un état, savoir si l'on y est propre. C'est ce que ne fit pas un bon curé de Picardie. La nature l'avait constitué pour être patriarche, et il s'était voué au célibat. C'est que son tempérament se développa tard ; mais ce fut pour être plus terrible !

Il était déjà curé : Il avait pour gouvernante (car un curé, serviteur des serviteurs de Dieu ne doit pas avoir une servante) il avait (disions-nous) une gouvernante canonique, de quarante ans tout juste, qu'on appelait, dans le pays, Mademoiselle *Margot*. C'était autrefois une coquette, une fringante, et elle avait encore de la figure, des grâces, et surtout de la propreté... Un jour, que le bon curé causait avec elle, le pied de Mademoiselle Margot, par hasard, se posa sur le sien. Or, Mademoiselle Margot était toujours bien chaussée : le bon curé n'avait pas encore senti l'aiguillon de la

chair ; il fut tout émerveillé de ce qu'il éprouvait ! Il appela Mademoiselle Margot, *ma chère sœur*, et il l'embrassa... La gouvernante se troubla un peu, par réminiscence ; le bon curé la rembrassa, Margot le lui rendit... et il n'en falut pas davantage pour mettre le feu aux étoupes.

La chose faite, M. le curé se trouva tout penaud ! Il jeta sur Margot un œil d'indifférence, et se retira dans sa chambre sans rien dire. Il soupa, se coucha, dormit, et en s'éveillant, il songea au plaisir que lui avait donné Mademoiselle Margot. Il la désira. Il se leva, fit ses affaires, dîna, embrassa Margot, soupa. Au moment de se mettre au lit, que bassinait Margot, il pensa, qu'il avait désiré sa gouvernante. Il craignit de la désirer encore, et il lui proposa de se mettre au lit avec elle !... Margot rougit, il la pressa ; elle éteignit toutes les lumières par modestie, se déshabilla et se coucha.

C'était l'hiver. — Il n'est tel que de coucher deux en hiver, pour avoir chaud (dit le bon curé). C'est une belle invention que le mariage ! Autrefois les prêtres étaient mariés... — Tout en parlant ainsi, le pasteur et la gouvernante s'entrelaçaient. Puis ils... s'endormirent.

Le lendemain matin, le curé se trouva dans la

même situation que la veille à pareille heure. Il fut enchanté d'avoir là sa gouvernante... Bref, on se leva, et Margot, la propreté même, passa dans sa chambre, où elle prit un demi-bain.

Ce fut Margot, qui développa le tempérament du pasteur. Elle lui donna une fille. On pense bien qu'elle cacha sa grossesse, et qu'elle vint accoucher à Paris.

Pour soigner le curé, pendant son absence, elle avait mis au presbytère une grande fille, un peu sa parente, et sa filleule, appelée *Marianne*. Elle dit à M. le curé. — Ha! ça! prenez garde! c'est une fille de seize ans : elle a ses parents ici ; n'allez pas vous aviser!... Prenez garde!... vous seriez perdu!... Le curé fit les plus grandes promesses de se contraindre... Margot partit.

Le premier jour, le jeune curé se disait à lui-même : — Margot a bien raison!... C'est une enfant, que sa filleule! Cela jaserait!... Or, il y avait dans le bourg, une jeune femme d'une très-jolie figure, appelée la *Chevrier*. Elle était stérile, depuis trois ans de mariage ; elle se tenait bien, et on l'aurait prise pour une fille, par sa fraîcheur. Le pasteur alla s'imaginer que le mari de cette belle était impuissant, et que c'était une œuvre méritoire, de le remplacer auprès de sa brebis mal

soignée. Il alla trouver la jeune femme qui l'accueillit. On envoya le mari à Soissons pour affaire; il devait passer à Laon, pour gagner Amiens. Le voyage devait être de dix jours.

Dès le premier du départ, la jolie Chevrier vint doucement, à nuit close, chez le curé, qui lui ouvrit une porte de derrière. Elle entra dans sa chambre, et ils se mirent au lit. Le bon curé trouva celle-ci plus agréable encore que Margot; mais le matin, avant l'aurore, la belle le quittait, et se retirait lestement chez elle.

Tout alla bien, pendant neuf nuits. Mais à la dixième, comme c'était la dernière, dame! on s'en donna, et l'on ne s'éveilla qu'au grand jour. On parla. La petite Marianne, qui était venue à la porte du pasteur, pour faire sa chambre, entendit causer, et reconnut la voix de la Chevrier. Elle colla son œil à un petit trou, négligé par le curé, qui avait tout bouché; elle vit la Chevrier sortir du lit... Elle se tut, le cœur serré... La Chevrier s'en alla en plein jour, comme si elle était venue le matin chez le pasteur, son mari arriva dans la journée et elle ne vint pas le soir.

Au moment de se mettre au lit, le pasteur entendit sangloter Marianne, qui bassinait, cachée derrière le rideau. — Hé! qu'avez-vous, ma chère

fille (lui dit le pasteur). Rien. — Mais qu'avez-vous?— Mot. — Parlez-moi? Et il alla près d'elle. Marianne était en pleurs. — Vous me regardez comme une enfant (dit-elle enfin). Cependant, je suis assez grande, et ma mère, il y a quelque temps, m'a dit, que j'étais grande fille! Est-ce que vous croyez que je ne coucherai pas aussi bien avec vous, que ma cousine-marraine Margot, et notre voisine Chevrier? Essayez, et vous verrez. Tout effrayé que fut le curé de la découverte de son intrigue avec la stérile Chevrier, il ne put s'empêcher de sourire de l'excès de naïveté de Marianne. Il la considéra. Elle était faite au tour, assez jolie, et surtout elle avait cet air de seize à dix-sept ans, qui seul égale tous les attraits. Il lui dit bonnement : — Hé bien, ma fille, j'y consentirai! Mais si vous voulez me prouver que vous n'êtes plus une enfant, de la discrétion! Tant pour votre compte que pour votre cousine et pour Madame Chevrier! C'est par là que je vous estimerai, et que je saurai que vous êtes bonne pour les grandes affaires.

Ils se couchèrent. M. le curé se rappela pour lors vivement ce que lui avait dit Margot. Il résolut d'être chaste avec Marianne. Ils dormirent. Ils s'éveillèrent et se levèrent comme ils s'étaient couchés.

Marianne, dans la journée, était rayonnante. La gloire est-ce que notre imagination la fait. Cette jolie enfant avait mis la sienne à coucher avec M. le curé ; elle en était toute fière, et son unique peine, était de ne pouvoir le dire ! Mais elle l'avait promis, et l'idée de redevenir une enfant, par son indiscrétion la retenait suffisamment.

La jolie Chevrier devint enceinte. Mademoiselle Margot mourut en couches, parce que l'enfant était trop fort. Celle-ci vécut. Madame Chevrier eut un fils et une fille ; ce qui combla de joie son mari et le pasteur.

Un soir, Marianne dit au curé : — Est-ce que vous croyez que je ne sais pas que ma cousine a fait un enfant ? C'est une fille. Margot est morte en couches... Madame Chevrier n'est pas morte, elle, quoiqu'elle en fait deux ; mais elle a bien manqué !... Oh ! comme vous faites de gros enfants !... et jolis !... Est-ce que vous ne m'en ferez pas un ou deux ?... — Si, si. — Je serai donc Madame la curée ? Le pasteur alors instruisit Marianne. Il lui dit, qu'il ne lui ferait pas d'enfant, parce que les curés ne se mariaient pas ; qu'elle était fille, et qu'une aventure l'obligerait à se cacher, ou la perdrait d'honneur. Marianne l'écouta, réfléchit un moment et lui répondit :

— Je ne saurais vous dire, combien je désire d'avoir une aventure de me cacher, d'être importante, comme une personne raisonnable ! Faites-moi une aventure ! je vous en prie ! prie !... Je me cacherai. On dira dans le bourg. Où est-elle ? Qu'est-elle devenue ?... On soupçonnera. Et c'est un si grand plaisir d'être soupçonnée ! On parle de vous... Tout le pays s'en entretient... Vous reparaissez. Tout le monde vous regarde. On vous montre. On dit. La voilà ! la voilà !... On court... On s'empresse... On vous entoure. Ceux qui sont derrière se haussent sur la pointe du pied... Oh ! quel plaisir ! quel plaisir ! — M. le curé ne put s'empêcher de rire, de ce caractère singulier. Margot n'était plus ; il couchait avec Marianne... Il lui fit une aventure...

Tout alla comme la jeune fille l'avait prévu. Mais le curé manqua de perdre sa cure. Il en dut la conservation à la discrétion de Marianne, qui ne se démentit pas. Elle resta dans le bourg ; cacha sa grossesse par sa grandeur, parut tous les jours, accoucha d'une fille assez délicate, ne s'arrêta pas et couvrit ainsi le pasteur.

Cependant les bruits couraient. La Renommée qui voit tout, par le tuyau des cheminées, et qui le raconte aux vents, qui le murmurent comme les

joncs du barbier du roi Midas, la Renommée publiait que la jolie Marianne était accouchée d'une fille. Mais on ne voyait pas l'enfant ; on avait toujours vu Marianne et la raison démentait la vérité. Marianne était au comble de la joie, de se voir le sujet des conversations, des gageures ; d'apprendre qu'une téméraire, qui avait gagé pour sa grossesse, venait d'être obligé de payer. Ce fut pour elle un moment délicieux, que celui où elle apprit ces détails.

M. le curé lui était pensif. Lorsque Marianne fut rétablie, il ne la pressait pas de recoucher avec lui. Un soir qu'elle était dans sa chambre après souper, elle lui dit : — Est-ce que vous ne me ferez pas encore une aventure ? — Je crains ! — Oh ! moi j'en veux une... Je ne serai pas contente que je n'aie deux enfants à la fois, comme la Chevrier... J'ai eu trop de contentement à la première aventure, pour n'en pas désirer une seconde !... Concevez-vous, concevez-vous le plaisir que j'avais à cacher ma grossesse ! à tromper tout le monde !... à me moquer d'eux, en voyant leur curiosité en dessous ?... Comme j'affectais d'être agile, surtout dans les derniers temps !... — C'était donc là tout votre plaisir ? — Non... mais... c'est celui qui durait toujours... Le bon curé ne put

résister à tant de gaieté, de grâces, de charmes et de naïveté. Il lui fit une seconde aventure.

Cependant il n'avait pas encore ces principes philosophiques, si bien exprimés dans le discours de M. Cournan, et qui depuis l'ont guidé, si ce n'est une ombre, qu'on a entrevue avec la belle Chevrier. Ce ne sera que dans quelque temps qu'on le verra rechercher toutes les femmes délaissées, toutes les épouses stériles, toutes les filles déterminées au célibat, pour les tirer de l'inutilité, de la stérilité, et les mettre, comme il disait, dans l'état de nature, qui veut que toute plante porte fleur et fruit, que tout animal se reproduise, etc.

Marianne enceinte de nouveau, se cacha encore plus heureusement que la première fois. Elle eut deux enfants, mâle et femelle comme elle l'avait désiré. Le curé qui avait fait à Paris, pendant la grossesse un petit cours secret, l'accoucha lui-même ; et dans sa suite, il a été constamment le sage-homme de toutes celles qu'il a rendues mères Marianne a eu dix enfants sans aucune malencontre.

Il y avait à Paris une jeune femme, très-jolie, qui avait quitté son mari. Nous avons oublié de dire que la seconde année de son curiat, le pasteur avait hérité de dix mille livres de rente, par la mort

de trois neveux et de leur père, causée par des champignons. Sa cure avant la réduction, valait six mille livres, qu'on lui conserva. On ne pouvait mieux faire : ce digne imitateur de l'abbé de *Saint-Pierre*, a soixante-six enfants et il n'est pas au bout... Revenons à la jolie dame de Paris... Le mari était un monstre, un fou, qu'aucune loi ne pouvait retenir. Depuis trois à quatre ans, cette jolie terre était inculte. On voulait faire quitter Paris à la jeune dame. Un ami commun en parla au bon curé. Marianne était alors regardée comme une servante maîtresse; on reprochait publiquement au curé ses déférences pour cette jeune fille. Il se consultèrent, et le curé parla de la jeune dame de Paris. — Faites la venir (dit Marianne); vous me la donnerez pour maîtresse; je lui paraîtrai soumise; je lui obéirai; elle me gourmandera, et tous les bruits cesseront. Je suis capable de souffrir jusqu'à des mépris réels, pour vous prouver mon attachement. Vous êtes mon mari, et je dois tout faire pour vous. Ce discours acheva de décider le curé, si propre à remplir le rôle de patriarche turc, qu'une seule femme ne lui suffisait jamais. On manda la dame qui se nommait *Ingénue*.

A l'arrivée de la Parisienne, l'âme du curé fut bouleversée. Une passion comme il n'en avait

jamais éprouvée, s'empara de son cœur, et dirigea les élans vigoureux de son tempérament.

. . . .

(*Nous supprimons une partie de l'histoire du curé patriote*).

Le curé patriote employa divers moyens pour rendre à la population différents monastères de femmes. Quant à ceux d'hommes, il observe qu'il y nuisent beaucoup plus qu'ils n'y servent, parce qu'ils ne font que de stériles catins. Il disait à cette occasion : — Qu'on me donne deux pays à peupler : le *Thibet*, par exemple, où il y a cinq hommes contre une femme : j'aurai beaucoup de peine ; il me faudra employer toute mes lumières, tous les secours de l'économie politique ; empêcher qu'aucune femme ne soit perdue, tant par la débauche, le libertinage que par d'autres causes. Une femme sera un bijou précieux, qu'il faudra enchâsser, pour la livrer à l'homme à propos. Je serai forcé, pour doubler la femme, d'avoir recours au lait des animaux, afin de nourrir les enfants et de faire porter annuellement la femelle. Ce seront des soins à ne pas finir. Mais au contraire, qu'on me donne à peupler un pays, comme *Abbeville* et ses environs, où il se trouve trouve trois filles contre un garçon, j'aurai toutes les facilités possibles.

Jamais mes femelles ne manqueront de mâles ; un suffirait pour en féconder vingt ou trente ; je dis féconder et non satisfaire le tempérament. Mon pays sera peuplé en moins d'un siècle, sans autre soins que d'y faire abonder les subsistances. Aussi, je voudrais qu'en France, on fit une pépinière de cette partie de la Picardie. Cela serait très-utile pour recruter Paris ! On obligerait les jeunes paysannes des provinces moins *féminipares*, à rester dans leur pays, et on extrairait tout le *servitiat* de la capitale, de l'*Abbeville page*.

On voit que le Curé patriote ne se bornait pas à la pratique ; il y joignait une théorie éclairée ; mais la pratique était son fort.

Il est encore vigoureux, en 1789 : il voit l'anéantissement des couvents, et il en tressaille d'allégresse. On nous a communiqué un plan, qu'il se propose de présenter à l'Assemblée nationale. Nous l'avons trouvé si beau, que nous ne pouvons nous empêcher de le rapporter :

« Lorsqu'on anéantira les monastères, il n'est pas juste de renvoyer les Français et les Françaises qui les habitent, surcharger leurs familles, ou augmenter le nombre des rentiers. Il faudra tout d'un coup en former des familles nouvelles, sous le nom des différentes portions de terres qu'on leur dépar-

tira. On mariera chaque jeune moine avec une jeune religieuse ; on obligera le moine à s'exercer au labourage, deux mois avant le mariage, et comme il se pourrait qu'il n'y réussît pas, on fera de ces nouveaux paysans, les pâtres publics, où il y en a ; les maîtres d'école, où il en maque ; les sonneurs, etc. ; et la paroisse cultivera pour eux, tel jour un tel, tel jour tel autre ; mais cela ne durera qu'une génération ; les enfants du moine seront élèves au travail, comme les autres paysans.

» Quant aux moinesses, on sent que chacune d'elles sera propre à tous les détails de l'économie rurale : la simplicité des couvents lui tiendra lieu d'usage, et elle sera la souche d'une bonne famille de paysans sains.

A l'égard des moines, qui seront en surplus des religieuses, comme ce seront les plus âgés et les plus faibles, on pourra les employer comme ecclésiastiques, et fermer pour quelques années les séminaires, abîmes où s'absorbe une florissante jeunesse, qui s'y déprave par la masturbation, l'égoïsme et tous les autres vices infâmes que contractent les hommes séparés des femmes. On établira même pour règle, que les jeunes moines, mariés aux religieuses, deviendront curés à leur tour, de préférence à de jeunes séminaristes, qui pourraient faire autre chose.

Par ce moyen, l'on ne vendrait pas les biens des monastères, mais on les mettrait dans la commune; et quoique l'avantage n'en fût pas d'abord sensible, il serait immense pour la suite, à raison de la culture et de la population.

» Restent les bois : il faudrait bien se garder de les détruire! On les administrerait sévèrement pour l'Etat, avec les précautions convenables, pour en empêcher la dégradation. Et lorsque les finances de l'Etat ne seraient plus dans la gêne actuelle, on donnerait les bois aux Communautés, à la charge de les conserver soigneusement, et d'y avoir un canton de réserve.

» Quant aux chanoines, il faut les anéantir : c'est un luxe de ministres.

» A l'égard des curés, je sais par mon expérience, qu'il faut absolument les marier, à condition que chaque curé aura pour ses garçons, sur les biens du clergé, une quantité d'arpents de terre égale à celle d'un laboureur-paysan, qui peut vivre de son bien. Ces enfants retomberont ainsi dans la condition cultivatrice. Si un fils de curé devint curé, rien; ses études seront sa dot; si chirurgien, médecin, homme de plume, peintre, etc., rien : son éducation sera sa dot. Aux filles de curé, rien; mais on les mariera à un homme qui aura suffi-

samment, si elles ne trouvent pas d'elles-mêmes. On fera aussi de ces filles, en général bonnes *porteuses*, des sujets de colonie, et elles seront alors traitées avec la plus grande considération. Les supérieures de communautés, si elles sont encore jeunes, seront données de préférence aux évêques et aux curés.

» Il faut bien se mettre dans l'esprit, que le seul état à encourager, c'est l'agriculture : il faut laisser tous les autres à eux-mêmes ; mais celui de cultivateur doit être encouragé. Voici les moyens que je propose, en bon patriote, d'après les lumières que m'ont données l'expérience.

» Quant un paysan viendra, pour ses affaires, à la ville, tous les citadins seront obligés de lui parler honorablement. Les fils aînés l'inviteront à dîner l'un, à coucher l'autre, suivant ses affaires. Les gens de justice, ou les autres personnes qui auront affaire à lui, l'expédieront sur-le-champ, en le faisant passer avant les citadins. Mais, d'un autre côté, le paysan ne pourra venir à la ville, pour ses affaires particulières, que les fêtes, le dimanche, ou les fêtes publiques. Ces jours-là lui seront dévolus, chez les magistrats et autres. Il sera obligé d'être poli, reconnaissant envers les gens des villes, qui ne pourront jamais aller chez lui, l'induire en

dépense, que le paysan n'en ait obtenu la permission du juge et du curé de son village, qui connaissent ses facultés, et qui ne le permettront, qu'autant que la réception des citadins n'incommodera pas le paysan : ce ne sera jamais dans le temps des travaux, mais uniquement dans le mois qui est entre la moisson et les vendanges, c'est-à-dire au mois de septembre. En tout autre temps, les citadins ne pourront venir se divertir chez leurs amis de village, excepté pourtant la semaine de Noël, si l'envie leur en prenait, ou les fêtes de Pâques, pendant les trois jours, y compris le samedi.

» Tout paysan, en qualité de paysan, sera réputé de condition honnête, et comme tel, susceptible, dans sa personne, ou dans celle de ses enfants, suivant leur capacité, de toutes les places, emplois, charges, députations, ambassades. Il mettra pour titre : *Tel, laboureur*, *fils de laboureur,* et ce titre sera l'égal de tout autre, plus relevé en apparence, et supérieur à l'exercice de tout art et métier.

» Tout paysan, fainéant ou débauché, ou incapable, par sa faute, sera dégradé du titre de paysan, et obligé de prendre un métier ; mais ses en fants pourront demeurer laboureurs.

» Quiconque aura outragé un honnête labou-

reur, dans sa personne, celle de sa femme, de son père, de sa mère, de son enfant, de ses alliés, etc., sera puni comme ayant insulté une personne sacrée.

» Si le paysan-cultivateur insulte, on examinera soigneusement, s'il a tort. Et alors, malheur à lui! car il sera puni plus sévèrement qu'un artisan, ou qu'un homme de toute autre condition. La raison en est, qu'ayant le privilége de faire punir sévèrement ses insultes; celui d'être partout considéré, relativement à son utilité, il ne faut pas qu'il puisse en abuser. S'il manque essentiellement à un concitoyen, quel qu'il soit, il sera puni comme profanateur de sa dignité de cultivateur, qui sera la première des conditions, après la législature, le ministériat, et la magistrature citoyenne : c'est-à-dire. que la *cultivature* sera le premier des états, parce que ceux qu'on vient de nommer, ne sont pas proprement des états, mais la crême des autres.

» Qu'il soit libre à tout homme qui aura des enfants, de demander pour eux un établissement au loin, dans des pays déserts, qu'il aura découverts; à condition néanmoins, qu'il ne fera pas de lacune dans sa patrie, et que la colonie nouvelle y tiendra par les liens politiques. Si néanmoins un particulier, qui aurait obtenu la permission de s'établir.

13

dans une île, par exemple, s'y établissait sans aucune charge pour le gouvernement ; qu'il cultivât, prospérât, etc., ce particulier pourrait former un état souverain, indépendant, qui ne tiendrait à la mère patrie que pendant cent ans.

» Si, au contraire, on formait une colonie de mauvais sujets, ou de mendiants, auxquels on avancerait tout, cette colonie resterait dans la dépendance absolue de la mère patrie, par contrat, pendant cent ans.

» Tout homme qui, en se présentant à l'Assemblée de son département, dira :— Je ne veux point de vos lois, elles me déplaisent; je veux vous quitter, et aller au loin dans les déserts, y vivre à ma guise : tout homme de cette espèce sera écouté; on s'occupera de son bien-être, en lui proposant un endroit libre, s'il n'en connaît pas; et s'il en connaît, on l'y fera conduire, avec sa femme, ou telle femme qui voudra l'accompagner, ou avec une condamnée, et la société qu'il abandonne sera sa bienfaitrice ; mais elle ne tiendra personne par force, dans son régime. Bien mieux; si plusieurs personnes de ce genre se réunissaient, on leur donnerait, en attendant leur exportation une maison où ils seraient libres entre'eux, avec la seule prohibition d'être nuisibles aux citoyens du dehors.

et on les transporterait tous ensemble, en nombre, à l'endroit désert où ils voudraient aller, avec la faculté de se repentir et de revenir... Le but de cette loi, qui paraît d'abord singulière, serait de rendre plus chères aux individus, et la patrie, et les lois, par une augmentation indéfinie de liberté. Ce n'est pas en faveur des *Sans-joug*, qu'on leur ferait tout le bien possible, mais en considération des bons citoyens, qui en seraient plus heureux.

» Je proposerais encore aux Etats-Généraux, de permettre le divorce à volonté, sans en détailler les causes, pourvu que les deux époux s'accordassent à le demander ; et, en détaillant les causes, si l'un des deux s'y opposait. On ne pourrait trop étendre cette loi du divorce, qui, jusqu'à présent, a paru l'épouvantail de la société : elle seule peut rappeler les mœurs, le bonheur et l'union dans les ménages.

» Je sais combien il est essentiel de marier les curés, les évêques même ; mais leur permettra-t-on le divorce ?... Oui, dans le cas où l'épouse serait scandaleuse, et alors elle serait punie. Dans tout autre cas, le divorce leur serait interdit. Les épouses sacerdotales seraient averties, qu'elles doivent être des modèles de vertu. La chasteté des curés consisterait à s'en tenir à leur femme; et ils seraient

encore suffisamment mortifiés. *Henri de Gueldre,* évêque de Liége, avait fait quatorze enfants en douze mois; c'était un homme comme moi, je suis un homme comme lui. Si tous les curés nous ressemblaient, il faudrait nous donner autant de femmes que nous en pourrions nourrir, et nous distinguer par là des laïques. Mais on ne fait pas une loi sur une exception. Une femme belle et vertueuse aux pasteurs, sans divorce, à moins de scandale, d'adultère ou de méchanceté, voilà ce que je demande. »

Voilà tout ce que nous avons pu recueillir des dits et greffes du Curé patriote, qui a, ce premier janvier 1790, soixante-douze enfants.

Puissions-nous, par ces faits, fixer un moment l'attention et faire sourire ces Français, qui ont remplacé le grelot de la folie par des baïonnettes.



LE DIVORCE NECESSAIRE

PROUVÉ PAR LES FAITS

—

Dans les histoires qui vont suivre, le but secondaire, après celui de peindre et d'amuser, a été de rassembler des faits qui tendissent à prouver, que le divorce préviendrait beaucoup de crimes et d'aventures dangereuses, soit aux mœurs, soit à la vie des citoyens. Nous voudrions persuader le bien, en rapportant ce qui est mal ; ça a toujours été notre plan, dans tous nos ouvrages ceux qui ne l'ont pas vu, un D'H**, un S.-L**, un Fl*, nos calomniateurs, sont des gens aujourd'hui généralement décriés.

Loin de nous l'odieuse licence favorisée, imprimée par des *Bl — on*, des *C — er*, des *M — ac*, dans les premiers jours de mars !

PREMIER TRAIT

—

LA FEMME QUI DONNE ANE INCLINATION A SON MARI

Un jeune homme de province avait épousé une femme, dont il était assez amoureux, pour n'en pas désirer d'autres, quand il vint à Paris. *Lichères* et son épouse vivaient tranquilles : ils couchaient ensemble, faisaient ensemble leurs promenades, et ne s'ennuyaient pas.

Mais le mari avait des occupations qui laissaient son épouse longtemps seule : c'était une triste nécessité ! Il recevait dans son cabinet différentes personnes, qu'il fallait voir seul à seul. Madame Lichères n'avait alors d'autre amusement, que de se mettre dans un réduit, d'où elle voyait et entendait tout.

Parmi les gens qui venaient à la maison, il y eut un *M. Beignet,* qui lui plut singulièrement! Elle fut d'abord tentée de se montrer, quand il venait ; mais une force de pressentiment la retint. Elle observa, que son mari faisait beaucoup d'affaires avec cet homme, et que leur liaison devenait intime, par le besoin qu'ils avaient l'un et l'autre. Elle ne savait à quoi se déterminer. Mais comme l'esprit des femmes est inventif, elle eut bientôt trouvé ce qui lui convenait.

Elle avait une sœur de son mari, qu'elle voyait souvent. Cette femme, maîtresse-ouvrière , avait en pension, une demoiselle *Necard*, jeune personne très-jolie, très-bien mise, quoique pauvre. Mais c'est qu'elle était entretenue par un président. Madame *Biseau* fit imprudemment cette confidence à sa belle-sœur, ajoutant : — Je la méprise, mais comme elle ne cause aucun scandale, qu'elle travaille assidûment, qu'elle est modeste, soumise, et qu'elle paye bien, je la garde.

Madame Lichères réfléchit à tout cela. Elle se lia secrètement avec Mademoiselle Necard ; elle l'invitait tous les dimanches, et quand la sœur venait, on faisait cacher l'élève. Le mari, qui trouvait Necard charmante et réservée, l'estimait beaucoup! (Il n'était pas instruit!) La sœur se gardait

bien de lui faire la même confidence qu'à sa femme ; elle craignait que les confidences entamées ne tentassent le friand...

Pendant tout cela, Madame Lichères devint tous les jours plus éprise de M. Beignet. Elle résolut enfin de se lier avec lui, et voici comment.

Elle connaissait la situation de la jolie Necard. Elle lui en fit l'aveu, mais en lui donnant mille témoignages d'estime : — Ce n'est pas votre faute ! (lui dit-elle) ; vos parents, que je sais avoir été de bons marchands, ont mal fait leurs affaires ; votre mère vous a donné à un homme puissant... Vous y êtes, s'il y a du mal, il ne vient pas de vous. Et elle la caressait. Elle lui fit ensuite l'aveu de son penchant pour Beignet.

Ici la jolie Necard marqua de l'étonnement, en louant le mari, Je suis enchantée que tu le trouves à ton goût (lui dit Madame Lichèses). J'ai un projet... c'est un badinage... mais qui nous amusera longtemps... J'ai envie de le faire inviter par mon mari. Comme il ne m'a jamais vue, que j'aurai soin qu'il ne me trouve pas ici, quand il y viendra, je voudrais que tu passasses, dimanche prochain, pour Madame Lichères, et moi, pour Mademoiselle Necard ? Nous nous amuserons bien !... Tu vois que ce n'est qu'une risée !

L'aimable Necard consentit à faire le rôle qu'on lui proposait. Elle y prévoyait du plaisir, parce qu'en effet Lichères ne lui était pas indifférent.

Madame Lichères, dans la semaine, fit la proposition à son mari. M. Lichères la goûta et il se promit beaucoup d'amusement! Il invita M. Beignet à dîner.

Le dimanche arrivé, comme il n'y avait pas de domestique dans cette maison, la jolie Necard, venue de bonne heure, mit un tablier devant elle, et prit le rôle de maîtresse de la maison. M. Lichères trouvait du plaisir à nommer sa femme une fille charmante, bien mise, et à laquelle le tablier blanc donnait l'air le plus provoquant. Madame Lichères, parée à son avantage, faisait la dame, ou si elle aidait, c'était avec des grâces nonchalantes. On la nommait Mademoiselle Adélaïde, ou Mademoiselle Necard.

Beignet seconda parfaitement les vues de Madame Lichères. Il s'éprit pour elle, et l'on s'en aperçut dès le premier moment. Ce qui redoubla le plaisir, car la familiarité de Lichères avec la jolie Necard était délicieuse! Ils se tutoyaient; ils se parlaient en confidence, d'un air froid affecté : l'indifférence des époux était un régal pour eux, parce qu'elle n'était pas de leurs dispositions.

Le dîner fut gai. La promenade le suivit. Pour avoir la fausse Necard, Beignet fit entendre qu'il songeait au mariage. — Allons (dit Lichères), il faut donc m'en tenir à ma femme! Et il prit Adélaïde. La journée s'écoula comme un instant. On se quitta très à regret. Lichères fit entendre qu'il fallait qu'il reconduisuit Mademoiselle Necard. Il mena sa femme. Adélaïde feignit d'avoir affaire. pour renvoyer le convive. Elle vint joindre les deux époux au coin d'une rue, où ils l'attendaient. Madame Lichères rentra chez elle et son mari ramena réellement Necard.

On se doutait que le lendemain à midi, M. Beignet rendrait une visite. On avait prié Adélaïde de profiter d'une sortie pour venir. Ce fut elle que trouva Beignet. Elle le reçut froidement, et il resta peu. Il ne revint pas de la semaine, mais il invita chez lui, pour le dimanche suivant. On porta la ruse, jusqu'à envoyer Madame Lichères dans l'église Saint-Jacques-Flamel, où Beignet eut l'inexprimable plaisir d'aller la chercher. Adélaïde était à la maison.

Le double projet de Madame Lichères ne réussit que trop. Mademoiselle était une petite maîtresse délicieuse ; elle n'était pas Lucrèce. quoique fidèle jusqu'alors à son président, elle aima Li-

chères, elle en fut aimée et l'épouse, énamourée de son côté, encourageait une passion qui la mettait à son aise.

Cette seconde entrevue fut encore plus agréable que la première. On s'amusa, comme des amants, avec beaucoup de particulier.

Beignet déclara sérieusement qu'il voulait épouser, sous quinze jours. On applaudit. Il demanda le nom ? L'on donna ceux d'Adélaïde. Les parents ? On les indiqua. Dans la semaine, il fit les démarches. Il fallut encore ruser, pour faire trouver Mademoiselle Lichères chez sa belle-sœur, au lieu d'Adélaïde... Il était prévenu qu'on se cachait de la maîtresse... Il fut discret.

On dîna le dimanche suivant chez Lichères. Il y avait deux fêtes. On en profita, pour augmenter l'illusion. On gardait la jolie Necard. On feignit de la faire coucher dans le lit de M. Lichères. Elle s'y mit en effet ; mais elle en sortit aussitôt, au grand regret des deux époux. Car Madame Lichères était si ardemment éprise, qu'elle ne pouvait plus souffrir les caresses de son mari.

Le lendemain, on dîna chez Beignet. On passa la journée ensemble... Le consentement des parents était donné... Après ce souper... le tendre amant... osa proposer à la prétendue... de tromper

M. et Madame Lichères, et de... rester avec lui... La fausse Adélaïde eut de bonnes raisons à donner... Elle était obligée de retourner chez sa maîtresse, etc.

On ralentit les préparatifs pendant six semaines. Beignet était furieux. Il se désolait. Enfin, il déclara que si on différait encore, il retiendrait Adélaïde (Madame Lichères). et ne la laisserait pas retourner... Mais le président à ménager, qu'on lui avoua enfin, modéra sa vivacité. Ce fut un coup de foudre !... un seau d'eau jeté dans le feu. On crut même qu'il se retirerait... Il était trop épris. La générosité s'en mêla, quand il fut tout, et mieux encore (car Madame Lichères savait embellir ses expositions), son cœur s'attendrit. Il jura de regarder sa femme, comme une pupille chérie qu'il arrachait au crime !...

Rien n'arrêtait plus. On allait... on allait. L'on se trouvait à la veille. Quel cruel embarras, pour Madame Lichères ! Il lui passait par la tête de tout révéler, de faire épouser Adélaïde, et de proposer l'échange matériel à son mari.

Le jour du mariage vient de poindre. Beignet se lève, ivre d'amour et d'espoir... La véritable Adélaïde Necard, les bans publiés, le consentement des parents et celui du président donnés, les

habits faits, était non-préparée ; c'était pour Madame Lichères, différente de taille, qu'était la dépense... Le prétendu arrive. M. Lichères riait. Mais sa femme... ensorcelée d'amour... aurait voulu aller à l'église... si elle l'avait osé. Elle expose alors son embarras à son mari, qui ne savait pas aussi clairement qu'elle où les choses en étaient. Il frémit et malgré son attachement, il pensa qu'il fallait faire épouser Adélaïde. Madame Lichères, sous le nom de Mademoiselle Necard, feignit une fièvre violente, qui l'avait prise chez son amie... Beignet vint au chevet de son lit... les caresses furent vives... Ce fut alors, qu'enivrée d'amour, Madame Lichères avoua la vérité... Elle s'excusa sur son penchant. Ellc dit que sa fièvre était l'effet du désespoir.

Beignet demeurait immobile. Puis tout à coup prenant son parti, en se voyant seul, il voulut posséder... Il posséda... Ivre de plaisir, il quitte Madame Lichères, prend la main d'Adélaïde et la mène à l'autel.

Le mariage se fait. Adélaïde croyait que c'était le sentiment de ses amis.

L'absence ne fut pas longue. Beignet revient marié. M. Lichères arrivait pour dîner. Beignet, l'air altéré, lui dit, devant les deux dames :— Tu

tiens dans tes mains mon bonheur et ma vie. J'ai possédé ta femme tout à l'heure. Si elle n'avait pas cédé, je l'aurais poignardée... Mais je suis juste. J'ai senti, qu'en faisant une injure à mon ami, je devais lui prêter le flanc. Je viens d'épouser Mademoiselle. Elle est ma femme. Je te la cède. Donne-moi celle que j'adore.

Les trois personnes demeurèrent interdites, à ce discours... Enfin, après un long silence, Lichères répondit : — Que me proposes-tu, mon ami? J'aime Adélaïde, j'en conviens, mais un crime pareil à celui que tu médites, empoisonnera notre vie! — Ma vie en dépend. — Et la mienne (s'écria Madame Lichères). — Serez-vous heureuse avec moi (demanda Lichères à la jeune Adélaïde). — Oh! oui! — Me voilà décidé... Changeons de demeure, de quartier, de noms. Craingnons les lois, puisque nous faisons mal! — Il ne faut pas changer de noms (dit Madame Lichères). Il faut nous loger ensemble, pour prévenir le hasard des rencontres de nos connaissances. Il ne faut confier notre secret qu'à nous mêmes, et avoir une échappée en cas de malheur.

C'est ce conseil qu'on a suivi. Les deux ménages n'en font qu'un. Et comme si le violement de loi était un assaisonnement au plaisir, les deux

épouses et les deux maris sont également constants dans leurs liens insolites.

Mais sont-ils heureux ? Nous ne le croyons pas. Il nous semble, que si le divorce était établi, que ces gens eussent pu changer; ils auraient eu moins d'attrait pour l'irrégularité. Nous pensons que la faculté de pouvoir s'unir. aurait contribué à ralentir une passion, que d'insurmontables obstacles ont irritée.

Voilà le premier trait de ce genre, qui soit à notre connaissance : nous allons passer au second, qui se rapproche du genre de celui-ci.

Nitimur in vetitum.....



DEUXIÈME TRAIT

—

L'AMANT QUI DONNE UNE INCLINATION AU MARI

Deux jeunes gens, du même état, et compatriotes, *Saci* ou *Lavarenne*, vivaient ensemble dans une parfaite union. L'un (Saci) avait épousé une jolie personne, qu'il aimait.

Madame Saci qui, fille, n'aimait pas son mari, avait changé depuis, et comme, toutes les honnêtes femmes, elle remplit son devoir. Elle était aussi naïve que jolie ; sa beauté avait séduit Lavarenne ; la naïveté, l'ancien éloignement pour le mari, donnaient des espérances. La conduite de la belle *Julienne* était pleine de candeur ; elle était douce et familière avec Lavarenne, comme avec l'ami sûr d'un époux aimé. Cependant le jeune homme

était devenu éperdûment amoureux de la jeune dame, et il osa même l'avouer. Madame Saci ne se fâcha pas ; ne se plaignit point à son mari. Elle se contenta de se surveiller elle-même avec tant d'attention que le péril physique n'existât jamais.

Lavarenne n'était pas maltraité : il prenait patience, quoique sa passion augmentât tous les jours. Enfin il feignit de vouloir se marier.

— Madame (dit-il un jour à l'épouse), je croyais vous aimer, parce que vous êtes belle femme, taillée par les grâces, que vous avez une démarche voluptueuse, des yeux superbes !... Point du tout ! Je viens de m'apercevoir, que j'adore tout cela, simplement parce que vous êtes la femme d'un ami, cher au-delà de toute expression. — J'en suis ravie ! (lui répondit la jeune épouse). Il ne manquait que d'être raisonable de ce côté-là. — Je veux me marier. — Ah ! vous me donnerez une amie ! — C'est sur Mademoiselle *Aurore-Parisin* que j'ai jeté les yeux.— C'est une demoiselle charmante ! — Je crois que je l'aimerai, pourvu que... — Pourvu que ? — Mon ami lui fasse l'amour pour moi... Dès qu'il l'aimera, qu'il sera aimé, je l'adorerai... — Cela est singulier ! (répondit en riant la naïve et belle Madame Saci). — Mais vrai ! (ajouta Lavarenne)

Saci, vieux marié, aimait sa femme, assez négligemment, comme tous les maris tendrement aimés Il était dans l'apathie sous l'indissolubilité. Lavarenne aurait peut-être été comme lui, malgré son ardent caractère, sans la passion contrainte qu'il ressentait : mais tous les jours en présence d'une grande et jolie femme, qui était admirée de tout le monde il éprouvait des accès terribles!... Il aimait cependant son ami ; c'est pourquoi il arrangea dans sa tête, un projet, qui s'accordât avec l'amitié.

Lavarenne était connu de Mademoiselle Aurore, singulièrement ! Elle l'avait vu deux fois, et l'avait toujours pris pour Saci, et Saci pour lui. Lavarenne le savait. Il en instruisit son ami, en lui faisant la même proposition qu'à sa femme.

Saci accepta tout d'un coup. Vivement pressé ensuite par Lavarenne, il vit un grand service à rendre à son ami, en se faisant aimer. Enfin Lavarenne lui avoua qu'il aimait Madame Saci, et que l'honnêteté l'engageait à prendre ce moyen. Saci mi du zèle et du personnel dans sa recherche. Il se présenta chez les parents d'Aurore, bien rassuré par ses mots, sous le nom de Lavarenne.

Il fut accueilli de la manière la plus obligeante. Il plut. C'était un parti convenable. Tout, jusqu'à

l'association de commerce avec Saci et la belle Julienne flattait, et les parents, et leur fille. Ce fut ainsi qu'ils s'en expliquèrent. Madame Saci vit Aurore; les deux belles se plurent au-delà de toute expression, et à son retour, Julienne dit au vrai Lavarenne : — Vous serez le plus heureux des hommes, avec cette charmante personne, Monsieur. — Mais si je ne pouvais l'aimer! Si, vous adorant, malgré moi... je vous restais attaché ?...

— Cela serait malheureux ! — Pourquoi malheureux !... Suis-je donc si haïssable à vos yeux. — Non : mais vous n'êtes pas mon mari. — Ah ! si vous le vouliez !... Mais attendons encore...

Saci, sous le nom de Lavarenne, voyait tous les jours Aurore... On ne sait peut-être pas comment était Aurore. Une figure charmante, une taille parfaite, des yeux moins grands qne Julienne, mais plus riants : une jolie bouche, la plus belle gorge; une éblouissante blancheur; le bras, la main, la jambe, le pied, le goût dans la mise, tout était parfait; mais le charme divin de son sourire surpassait tout. Elle était brune, comme Julienne, et leurs cheveux étaient du plus beau noir... Saci fut séduit par tant de charmes. Il trouva plus d'esprit à Aurore... (L'insensé, qui ne connaissait

pas le prix de la naïve bonté dans une femme !) Et comme il en avait peu, il fut séduit par cet esprit agréable, indiqué par les yeux les plus spirituels... Dès qu'il adora Mademoiselle Parisin , le faux Lavarenne dit au véritable : — Tu peux te marier ; car m'en voilà fou, — T'aime-t-elle ? — Je le crois. — Es-tu un homme. ou un vil esclave des préjugés ? — Je serai tout ce que tu voudras, s'il y a moyen de me donner Aurore, sans risques pour mon honneur et le sien. — Oui, et un moyen sûr ; puisqu'il ne dépend que de nous quatre. — Je m'abandonne à toi. Fais tout ce que tu voudras. — J'aurai ta femme ! tu auras la mienne.

Au premier membre, Saci avait tressailli; mais le second l'avait calmé. Il se jeta dans les bras du vrai Lavarenne, en lui disant : — Tu as plus d'esprit que moi ; fais tout ce que tu voudras. — C'est ta femme qui m'embarrasse... Pour Aurore, si elle t'aime... elle a de l'esprit et j'en viendrai à bout. — Il est vrai que ma femme est si niaise !... — Laisse-moi donc faire.

D'après cet entretien, le vrai Lavarenne alla voir Aurore : les préparatifs du mariage avançaient. — Mademoiselle (lui dit-il) je vous épouse aussi, moi, puisque nous devons demeurer ensemble :... Vous me convenez fort ! mais il faut savoir, si je vous

conviens ? Aurore sourit, et l'on causa. Le vrai Lavarenne sonda les dispositions de la belle : il s'aperçut que la bonhomie de Saci, ou du faux Lavarenne, était une qualité aux yeux de sa prétendue, comme la naïveté de Julienne en était une aux siens. Il demanda permisston de rendre une seconde visite. Il montra beaucoup d'esprit ! et n'en fut pas plus séduisant pour Aurore, qui préféra le faux Lavarenne.

A la seconde visite, trois jours avant celui marqué pour le mariage, le vrai Lavarenne sentit qu'il fallait parler. Il fit des confidences sur les affaires. Aurore se familiarisa bonnement. Elle goûta fort tous les projets d'amélioration à faire avec sa dot. Quand l'on se fut bien concerté ; qu'on fut bien d'accord ; que le vrai Lavarenne eut bien saisi la trempe d'esprit d'Aurore, il lui dit : — Je vous ai parlé confidemment; tout roulera sur nous : mon ami, et sa femme sont excellents pour l'exécution, pour l'économie; et nous serons l'âme de l'association... Mais... il est un point... important... décisif; instant, que je ne puis différer de vous déclarer... — Quel est-il ?... Est-ce une mauvaise affaire ?... Mon attachement pour M. Lavarenne est à toute épreuve. — Ha ! Mademoiselle ! ce mot me rassure ! — De quoi s'agit-il ? — Le voici.

Ce n'est pas mon ami que vous épouserez ; c'est moi. — Vous ! — Il est marié ; je suis amoureux de sa femme, à la fureur ; elle est vertueuse, mais naïve : nous sommes parvenus à lui persuader, qu'en vertu d'un échange bien secret, nous pouvions, sans crime, elle se donner à moi, vous à son mari... Nous en sommes là. Je vous épouserai. Tout est fait en mon nom, puisque je suis Lavarenne ; mais vous passerez tout de suite dans les bras de votre amant... Cela sera entre nous. Le secret de notre bonheur en augmentera le charme, et la force de notre association, qui est plus fortunée que je ne vous l'ai dit.

Aurore demeura interdite ; mais comme elle avait beaucoup d'esprit, qu'elle était philosophe ; qu'elle avait lu *Voltaire, Freret, Diderot, Boulanger, etc.*, elle tendit enfin la main à Lavarenne : — Toute à la chère société ! (s'écria-t-elle). Mais avant le mariage, je veux parler à cœur ouvert à Madame Lavarenne ; car je lui donnerai toujours ce nom, sous prétexte de badinage, comme elle me donnera l'autre), et je veux lui parler clairement. Le vrai Lavarenne y consentit.

Julienne vint voir Aurore. Celle-ci lui témoigna la plus vive amitié. La naïve Julienne y répondit. Aurore lui parla de l'échange. Julienne n'en était

pas clairement prévenue ; elle crut que c'était un badinage. Aurore la capta, la gagna par ses caresses, ses raisons, l'image de leur bonheur futur ; et ce qu'un homme n'aurait pu faire elle le compléta.

Le soir même, elle fit parvenir cette nouvelle au vrai Lagarenne. Saci en fut comblé de joie. Il fortifia ce qu'il nommait, les bonnes dispositions de sa femme.

Le jour arrivé, le mariage se fit. Le vrai Lagarenne épousa. Le père, la mère d'Aurore, tous les parents se frottaient les yeux, et regardaient ébahis. A la signature des actes, le vrai Lagarenne leur dit ce qu'il fallait dire, et Aurore avoua qu'elle était instruite... Pouvait-on présumer la vérité ?

La noce fut gaie, charmante. Mais on observa que les deux nouvelles *sœurs* (comme elles s'appelaient), ne pouvaient être un instant séparées. Elles causaient toujours ensemble très-bas... Aurore séduisait Julienne en faveur de Lagarenne.

Le soir arrivé, après la jarretière, tout le monde se retira... Couvrons du voile de la décence, un échange seul, aurait sans doute prévenu...

Les deux époux ont eu des enfants. Ceux d'un mari sont à l'autre... à moins que de secrets échanges ne leur donnent le vrai nom de leur père.

Dirons-nous, pour la morale, que ces deux unions sont malheureuses ! Ce serait mentir ! elles furent au contraire très-heureuses ! Il faut être vrai... Madame Lagarenne, constamment adorée de celui qui n'est pas son mari de jour, le chérit également. Julienne touchée du long et vif attachement de son associé, lui prodigue les marques de sa tendresse, sans le lasser. Les deux maris sont les meilleurs amis de leurs femmes, et les heureux amants de celles qui ne le sont pas.



TROISIÈME TRAIT

—

LE MARI QUI ÉPOUSE SA MAITRESSE SOUS LE NOM D'UN FRÈRE

Un jeune homme de province, s'était marié en sot, avec une personne qu'il croyait aimer. Il vint à Paris une année après. Il fut trompé par sa femme et s'en détacha.

En 1764, passant par la rue *Saint-Honoré*, près *Saint-Roch,* il aperçut dans une boutique de soieries, une jeune personne, si ravissante par sa beauté, qu'il ne pouvait se lasser de la considérer.

Dulis revint voir la belle *Rose Bourgeois.* Il s'enflamma par la vue. Après une vingtaine de visites en soliloque, il écrivit, sans se montrer. Ce petit commerce non-réciproque, fut de douze lettres. Enfin, Dulis fut remarqué. On le prit et on

le conduisit devant la famille de la belle Rose, qui avait une sœur plus jeune appelée *Eugénie.*

Rose était couverte de rougeur. Les garçons et la mère interrogeaient Dulis. La populace de la porte le prenait pour un voleur. Le maître était encore absent. Dulis venait d'avouer sans hésiter, qu'il était l'auteur des lettres. Il avait osé s'excuser sur la beauté de Rose qui se retira. Eugénie resta comme une enfant.

Le père parut. Il désapprouva l'éclat qu'on avait fait. Il interrogea Dulis. Alors, cet infortuné songeant qu'il était marié, fut effrayé du péril et de l'immoralité de son action. Il se donna le nom de son frère *Charles,* et répondit en conséquence. L'honnête bourgeois lui montra de la raison, de la fermeté, de l'indulgence; il sentit le mérite de ce jeune homme. Il le renvoya lorsque la foule fut dissipée, mais avec la permission de se présenter un jour, s'il s'en trouvait digne.

Dulis venait de voir Rose de plus près, et il l'avait trouvée plus belle. Une fermentation terrible troubla sa tête. Son frère Charles était clerc de notaire. Une infidélité de la nièce, qu'il devait épouser fit qu'il s'engagea.

Dulis avait une femme galante. Il l'effraya. Elle s'enfuit avec son amant. Dulis alors, débarrassé de

sa femme et de son frère, donna son histoire à celui-ci, avec son nom, et prit l'histoire de Charles, avec tout le reste.

Il reparut alors devant M. Bourgeois. Il raconta son aventure. Le négociant s'informa. On lui dit mille biens de Charles; on marqua mille regrets. On dit qu'il s'était engagé, M. Bourgeois parla de cette circonstance à Dulis. — Je l'ai feint, Monsieur (répondit le jeune homme), pour ménager la réputation de la demoiselle.

Ce motif lui fit honneur. On n'alla pas plus loin. Dulis avait un grand mérite et un violent amour, qu'il montra également. Il plut au père, à la demoiselle, à la mère, à la jeune sœur; il ne fut jalousé que des garçons qui l'avaient arrêté. On offrit de lui donner la main de la belle Rose. Dulis n'était pas à l'épreuve d'une offre pareille. Il accepta, pénétré de reconnaissance. Il écrivit à ses parents, sous le nom de son frère et en imitant son écriture. On envoya tous les papiers nécessaires. Son père était alors malade. Dulis le savait, et que le vieillard n'assisterait pas au mariage de son fils.

Le mariage se fit. Ce ne fut que le lendemain, que l'idée vint à Dulis, que Charles pouvait écrire. Il fallait que la passion l'eût bien aveuglé !... Il se hâta d'écrire à son frère. On lui répondit que

15

Charles était mort... A cette nouvelle, Dulis respira. Il se hâta d'écrire à ses parents, comme en confidence, que Charles avait fait exprès courir le bruit de sa mort, à cause de la nièce du notaire. Une lettre de la véritable écriture de Charles, conservée par Dulis, confirma cette assertion, et le bonheur du prétendu Charles.

Une année s'écoula : le père Dulis se porta mieux. Il voulut voir son heureux fils : désespéré du sort de l'aîné, les avantages dont jouissait le cadet le touchaient plus vivement. Il partit sans écrire. Heureusement qu'une sœur qui avait toujours chéri Charles, jugea convenable de le prévenir par un mot. Ce fut ce qui sauva du malheur le coupable Dulis et deux familles. Il ne montra pas la lettre de sa sœur, et au lieu d'attendre son père, il partit, sous un prétexte plausible et pour des affaires intéressantes. Il allait en Hollande.

Le père arriva. Il fut reçu comme le père d'un mari adoré. On le rendit le plus heureux des beaux-pères. Tel fut l'effet d'un petit billet de dix lignes, venu secrètement de cinquante lieues. Le bonhomme enchanté de la beauté de sa bru, de sa fortune, du mérite et de la considération dont jouissait le père, passa quinze jours dans l'ivresse.

et repartit, après avoir reçu deux lettres de la main du véritable Charles...

Il faut expliquer ceci...

Dulis, en allant en Hollande, trouva son frère Charles convalescent, après une maladie de dix-huit mois, avec perte de la mémoire pendant deux ans. Son étonnement avait égalé sa frayeur. Mais heureusement que son frère était rétabli, et que les bons soins de Dulis complétèrent sa guérison. Leur amitié se fortifia. Dulis avoua tout à son cadet. Celui-ci écrivit les deux lettres sous sa dictée. Ils convinrent ensuite, que Charles viendrait; qu'il prendrait le nom d'un camarade, tué dans un combat nocturne, mais sans réclamer sa fortune, dont il laisserait seulement le droit obscur à ses enfants. On constata, comme on voulut, que Charles Dulis, était *Alexandre Diranci.* Le mari de Rose se proposa de faire épouser Eugénie à son frère, et d'opérer un moyen de plus de tromper leurs parents.

En arrivant à Paris, Dulis présenta Charles sous le nom de Diranci, et le logea dans la maison de son ami plus intime. Eugénie était charmante et mariable : sans inspirer une forte passion, elle plut à Diranci, dont l'âme n'était pas bien remise de son premier amour. Mais il croyait la nièce du

notaire mariée, avec celui que l'avait rendue matériellement infidèle. Il tâchait de l'oublier.

Au bout d'un mois de séjour à Paris, et lorsque le véritable Charles, fut remis de ses fatigues, il parut beau garçon. Il avait du mérite; Eugénie l'aima; M. Bourgeois le goûta, et il fut charmé de donner sa seconde fille à l'ami de son gendre. Le mariage fut arrêté.

Quelques jours après, Charles étant allé seul aux *Italiens,* avec un billet d'auteur, trouva dans l'amphithéâtre la nièce du notaire. Elle était avec son oncle et sa tante. Comme Charles n'avait dit le motif de son engagement qu'à la jeune personne, l'oncle et la tante ignoraient les motifs de sa conduite. *Isabelle Dauteuil* rougit en voyant son amant. Charles était derrière elle, et n'avait pas encore été remarqué du notaire. — Tâchons de nous parler (lui dit la nièce), avant de nous séparer. J'ai des choses importantes à vous dire... Charles répondit par un signe de tête. Mais il était prodigieusement ému.

Isabelle profita de tous les moments qu'elle put dérober à l'attention de ses parents, pour écrire au crayon sur des cartes. Elle les passait à Charles qui les serrait. Il les alla pourtant lire pendant le ballet.

« Je suis innocente. Ce n'est pas moi que vous » avez vue, avec M. H*** l'avocat ; c'est une amie, » que je vous nommerai, qui vous le confirmera, » et qui fut mariée avec H***, six mois après » quand la grossesse parut. Je n'ai pu rien dire » aux autres. C'est à vous seul que je puis décou- » vrir la vérité... Je vous aime toujours autant... » Vous pouvez regagner l'amitié de mon oncle, et » avoir l'étude. Dites-moi un mot, en sortant, ou » présentez-vous chez mon oncle et ma tante, si » vous avez des raisons à leur donner. »

La lecture de ces cartes fit une prodigieuse impression sur Charles ! Il ne voulut cependant rien faire, sans en prévenir son frère, à cause du danger. Il pressa la main d'Isabelle, qui lui prêta son crayon, et comme elle ne connaissait pas son frère, il lui donna un rendez-vous dans la maison Bourgeois. C'était une imprudence. Isabelle accepta.

Au retour, Charles, ou le faux Diranci, conta son aventure à son frère. Dulis fut désolé que Charles eût été reconnu, surtout, que l'ancienne maîtresse se fût justifiée, et qu'elle sût où trouver son amant. Il aurait voulu pouvoir éloigner cette jeune personne. Mais Charles l'avait revue, et l'amour parlait. Dulis ne savait à quoi se décider.

Charles sentit son embarras, et il prévint la

visite d'Isabelle. Les explications furent claires : l'oncle offrit son étude pour dot. Il la tenait du père d'Isabelle, et n'avait pas d'enfants. Dulis fut obligé de faire une demi-confidence à la famille de son épouse. Eugénie fut consolée, par la beauté des motifs de M. Diranci...

— Que vas-tu faire (dit alors Dulis à Charles). Comment épouser ta maîtresse, sans me perdre, et déshonorer notre famille?... Charles, foudroyé, ne sut que répondre : mais comme il avait l'âme belle et généreuse, il vint chez M. Bourgeois, et proposa d'épouser Eugénie en huit jours.

Le mariage se fit, sous le nom de Diranci. Charles ne revit plus la nièce qu'il adorait. Isabelle s'informa. Elle apprit qu'un M. Diranci avait épousé Eugénie.

Pendant ce temps-là, Charles était allé chez ses parents avec sa femme. Son père avait perdu la vue. Il ne put voir la différence, et les anachronismes furent couverts par la complaisance d'Eugénie, qui ne pouvait soupçonner la vérité.

Eugénie avait toujours aimé Dulis : elle n'avait préféré Diranci à tous les partis, que par attachement par son beau-frère. Mais celui-ci adorait la belle Rose, dont il avait deux enfants, garçon et fille. Pendant le voyage de sa sœur, Rose tomba

malade et mourut. Dulis fut au désespoir !... Rien ne l'attachait plus à la maison où il était. L'intérêt même de ses enfants, demandait qu'il rendît sa reconnaissance impossible à sa première femme. Il disparut et fit enterrer sous son nom un malade de l'Hôtel-Dieu, frappé à mort, et qui ne put dire son nom.

Ce coup fait, il s'éloigna sans attendre le retour de son frère. Charles qui s'était fait appeler M. Diranci, dans son pays même, comme d'un nom de terre, en avait imposé facilement à la jeune Eugénie. Elle ne voyait pas ce qui était visible. De retour à Paris, il garda le silence. Il ignorait cependant le sort de son frère qu'il croyait mort. Mais Dulis le guettait.

Un soir, après avoir suivi Charles, Dulis l'aborda, dans un endroit solitaire, et lui révéla ses nouveaux secrets. Madame Dulis première venait de faire courir le bruit de sa mort, pour épouser un Anglais nommé *Johnson Cahuac*. Dulis crut à ce trépas, qui l'arrangeait. Il avait vu Isabelle : c'était, après Rose, la plus jolie des femmes, c'était un parti avantageux. Il ne l'aimait pas de passion ; il aurait préféré Eugénie, mais il était impossible d'épouser celle-ci, sa belle-sœur, et mariée. Il savait qu'il en était aimé. Un crime en facilite un autre, en fami-

liarisant avec les idées du désordre. Dulis rêvait à mille choses étranges, lorsque M. et Madame Bourgeois payèrent en huit jours le tribut à la nature.

Ce décès favorisait les desseins mal conçus de Dulis. Il s'ouvrit à son frère, qui aimait encore Isabelle. Il fut décidé, que Dulis se présenterait pour la demander; qu'il ferait valoir sa fraternité avec Charles, etc.

Tout cela s'exécuta. Dulis encore aimable, plein de capacité, plut au notaire, qui précipita le mariage.

Le soir des noces, Dulis seul avec Isabelle, lui dit : — Ma chère femme, êtes-vous capable de recevoir et de garder les plus étranges confidences? Isabelle l'assura, qu'elle ne faisait plus qu'un cœur avec lui. — Je ne vous ai pas touchée... Charles est là; il vous adore; il vous voit. Je suis son frère, son ami... Voulez-vous être à lui, sous le voile du mystère?... Il s'est marié malgré lui, par nécessité, pour me sauver la vie et l'honneur. Je vous ai recherchée, épousée, pour lui rendre bienfait pour bienfait, en vous remettant dans ses bras. Consentez-y. Jamais je n'userai de mes droits, que je lui cède... Bien plus, il est mari d'une femme que j'aime, et dont je suis aimé... Cédez à l'attrait de

l'amour... Votre amant n'est point inconstant; il ne fut pas même infidèle. Il n'a pas encore fait sa femme de son épouse (ceci était vrai par des circonstances personnelles à Eugénie, point assez formée, quoiqu'elle dût l'être).

Isabelle fut étourdie par ce discours. — Est-ce un piége (s'écria-t-elle)? — Non! non! (lui répondit Charles, en se précipitant dans l'appartement). On s'expliqua. On fit à Isabelle, en présence d'Eugénie, toutes les confidences, sans exception, dès qu'elle eut consenti à être la femme effective de Charles. Eugénie s'était laissé gagner plus facilement encore, à cause de sa passion insurmontable pour Dulis. Les quatre époux allèrent chacun chercher le bonheur.

Le lendemain, on acheva les explications. Et ce fut alors, qu'Isabelle, sur ce qu'on lui dit, apprit à Dulis que sa femme, sous le nom d'Henriette Kircher, avait épousé Johnson Cahuac. Elle la reconnut aux demeures et aux aventures. On s'assura de la vérité; les précautions les plus exactes furent prises ensuite pour ne pas être découverts.

Les quatre époux sont heureux, autant qu'on peut l'être, dans les craintes que le désordre nourrit dans l'âme. Dulis chérit Eugénie; il retrouve

presque dans ses bras, comme une perdrix que poursuit l'autour, se jette dans le sein du chasseur. Il conduisit *Louise* chez elle.

La jeune personne occupait seule un petit appartement au coin de la rue Babille et de celle des Deux-Ecus. Elle avait une cuisinière et une voisine mariée, dont l'époux était un gros pédant! La cuisinière fut très-émue de l'accident de sa jeune maîtresse; la voisine la plaignit et remercia Noyers; le gros voisin déclama sur la perversité du siècle, et termina par conseiller à Louise de ne jamais sortir. La dame, elle, proposa de la marier. Louise, qui connaissait le prétendu, répondit vivement qu'elle ne voulait pas se marier. Noyers resta peu, de peur d'être indiscret. Il entendit, en sortant, qu'on faisait beaucoup de questions sur son compte. Louise dit, que c'était un inconnu. — Il ne vaut pas mieux que les autres (s'écria le gros voisin); et je suis sûr qu'il vous désire. — Quel mal, quand il me désirerait un peu (répondit naïvement Louise). Nous employons une partie de la matinée à nous rendre désirables; nous dépensons pour cela : n'est-il pas ridicule de nous fâcher ensuite, quand ces pauvres hommes nous témoignent que nous avons réussi? — Ah! Mademoiselle Louise! (s'écria le gros voisin) ce que vous

dites là. Et comme il ne finissait pas, sa femme ajouta : — N'est-ce pas bien ! C'est coquet! très-coquet! plus que coquet! Pour Noyers, il trouva que Louise avait de l'esprit et un bon cœur. Il résolut de la revoir.

Quelqu'un montait. Il fut obligé de quitter son poste. C'était le soir; il ne fut pas vu.

— Ah ! c'est *Thérèse* (s'écria Louise). Et elle lui raconta son aventure. Noyers, qui était remonté sur les pas de Thérèse, écoutait encore. — On se marie quelquefois par ces rencontres-là ! (dit-elle). Si cet homme t'a bien remarquée, il reviendra, car on ne t'oublie pas si facilement. Il faut savoir si c'est un parti convenable (dit le gros voisin).—Sans doute ! (ajouta la voisine). Il ne reviendra pas (dit Louise) ; on ne l'a pas seulement remercié !—C'est mal ! (dit Thérèse), — C'est bien (s'écria la voisine), un inconnu ! — Mais qui l'a servie, garantie ! (reprit Thérèse). Pour moi, je l'aurais embrassé dix fois, pour avoir garanti mon amie. Et elle baisa Louise.

Louise et Thérèse sortirent alors de chez le gros voisin, et Noyers fut obligé de se retirer, à cause de la lumière qui les précédait. D'autres personnes qui rentraient éclairées, le forcèrent à sortir de la maison, dont on ferma la porte d'entrée.

Ce que Noyers venait de voir et d'entendre, lui donnait fort à penser ! Deux personnes charmantes, qui paraissaient honnêtes et libres! Quelle aventure! Il en pressentait tout le prix... Aussi, dès le lendemain matin, il vint chez Louise, sous prétexte de s'informer de sa santé, après sa frayeur. Il la trouva seule. Thérèse, qui avait partagé son lit, était sortie avec la cuislnière. Louise le fit passer dans la pièce du fond, et lui dit : — Je suis charmée de vous revoir, et je veux que ma bonne amie vous retrouve ici. Ce n'est pas cette dame d'hier. C'est une honnête personne; mais nos âges ne permettent pas une amitié réciproque. Je la respecte beaucoup ; mais j'aime Thérèse et j'en suis aimée... Je suis orpheline, elle aussi. J'ai mon frère pour tuteur. Il est absent, et demenre à l'étage au-dessous; c'est un chirurgien connu. Thérèse a son oncle, absent aussi avec mon frère, pour une affaire commune. Ils nous ont rendu amies et nous sommes sous la garde l'une de l'autre. Voilà notre situation.

Noyers comprit que Louise lui demandait la sienne. Il était sous le charme. L'objet provoquant qu'il avait sous les yeux, étalait les fleurs de la jeunesse, la perfection de la beauté, le goût dans la parure, et cette propreté vierge, le charme le

pl'ıs puissant des jeunes filles. Il mentit. Il se donna pour un de ses amis, du même nom, qui était en ce moment aux portes du tombeau. Louise, en apprenant qu'il était libre, rayonna de joie. Il semblait qu'elle était sûre de sa conquête, même avant la déclaration.

Thérèse arriva. Elle venait de faire un tour chez elle, et les emplettes de la cuisine. Elle était suivie de deux femmes, la cuisinière de Louise et la sienne. — Le voilà (dit Louise vivement)... Voilà Monsieur ! — Ah ! c'est vous qui avez débarrassé mon amie ! (s'écria la jolie Thérèse, en regardant Noyers avec une avide curiosité), je suis charmée que ce soit vous !—Comment donc cela ? (demanda Louise). C'est que... Monsieur a l'air... d'une honnêteté... J'ai promis hier soir de vous embrasser... Noyers se leva, et alla au devant du baiser de Thérèse, qui lui présenta dix fois la joue. Elle voulut ensuite que Louise donnât ou reçût un baiser... Louise le donna et le reçut, et ce fut le dernier trait de l'amour.

On déjeûna. Le café à la crême fut fait par Thérèse et servi par Louise. Noyers, pendant ce délicieux déjeuner, dit ce qu'était son ami mourant, à la place duquel il se mettait. Cet éclaircissement parut enchanter les deux amies, car Thérèse aimait

Louise, comme un amant aime sa maîtresse, une mère sa fille, une fille sa mère, une sœur la sœur la plus chérie. Elle avait pour elle tous les sentiments qui font aimer.

Après ces détails, Noyers dit un mot d'admiration aux deux amies, et demanda la permission de revenir.—Restez ! (dit Thérèse),ou revenez dîner : à votre choix. — Je vais vous laisser libres, terminer quelques affaires, puis, je reviendrai sûrement (dit Noyers). Car je sens... que je ne pourrai plus vous quitter. Je n'ai jamais vu de personnes comme vous! vous venez de m'enchaîner avec des fleurs plus solides que des chaînes d'or ou de fer. Thérèse embrassa Louise, et dit à Noyers : — Allez... et revenez.

Noyers était pressé de quitter les deux belles, pour courir auprès de son ami malade.

Il le trouva expirant. Noyers ne vit que l'occasion d'être heureux. Il donna ses noms de baptême pour ceux de son parent, et ce fut lui qui passa pour le mort. Il fit mettre les scellés sur ses propres effets, qu'il substitua, et que ses prétendus héritiers emportèrent, tandis qu'il avait, lui, ceux du défunt. Il fit plus : il reçut ses revenus sur des quittances, qu'il fit calquer par un polytype. Tout est possible aujourd'hui. Personne n'avait le moin-

dre soupçon. La femme de Noyers vivant, elle se remaria avec son adultère ; le mort était garçon. On envoya ses papiers à celui qui le remplaçait, etc... Revenons à Louise et Thérèse.

Noyers ne put retourner dîner, à cause de la mort de son ami, et des opérations qu'elle nécessitait. Mais il parut le soir. Il aperçut les deux amies, avant d'entrer, la porte de Louise étant ouverte, et celle du gros voisin fermée. Thérèse était plus triste que Louise. — Il ne reviendra plus !... (disait-elle).— Je l'aimais déjà ! (répondait Louise). C'est le seul homme qui m'ait plu.

Thérèse. — Il sait peut-être que nous sommes entretenues ?... Tes voisins sont jaloux de toi... comme des amants, ils auront parlé.

Louise. — Mais... s'il savait... que jamais nous n'avons rien accordé... qu'on n'a même exigé de nous aucune complaisance avilissante ?... Ton oncle prétendu... est le meilleur des hommes ! Il a tous les sentiments que ce nom indique.

Thérèse. — Et ton frère ! Quelle délicatesse ! Il voit en toi une orpheline à conserver.... Ce qui montre la droiture de leurs sentiments, c'est que, sans avoir jamais rien exigé de nous, ils témoignent la plus grande envie de nous marier.

Louise. — Oui : mon frère (qui mérite ce nom),

m'a inspiré le goût du mariage, de tout son pouvoir... Ah! que ce Monsieur Noyers m'aurait convenu !

Thérèse. — Et à moi... Je serais heureuse de ton bonheur, ma chère Louise !... Il aurait été mon ami, comme tu es mon amie...

A ces mots, Noyers suffisamment instruit, se présenta. Un cri de joie fut sa réception. Il expliqua les causes de son retard, et les fit trouver excellentes. On mit le couvert. Les deux amies n'avaient presque pas dîné. On eut le meilleur appétit. Noyers qui venait de prendre son parti, montra toute la gaîté d'un amant heureux ; il fut charmant ! Les deux amies en devinrent également admiratrices, également éprises, l'une d'amour, l'autre d'amitié.

On causa. Thérèse dit : — Moi j'aime la lecture. — Moi la conversation (interrompit Louise) ; Monsieur est un livre vivant.

Thérèse. — J'aime aussi la conversation, mais on n'a pas toujours son amie (*elle l'embrassa*), ou un aimable homme pour amuser. J'ai lu hier un livre qui m'a fait beaucoup de plaisir ! — Qu'était-ce ? (demanda Noyers).

Thérèse. — Le *Nouvel Epiménide* ou la *Sage Journée,* avec quatre autres pièces, le *Père valet,*

l'*Epouse comédienne* et l'*An deux mille...* Noyers se mordit les lèvres, et ne dit mot : les quatre pièces était de lui. Un M. Flins, qui a composé le *Réveil d'Epiménide,* lui avait volé son sujet ; car il avait composé deux *Epiménides,* le *premier* qui paraissait depuis dix-huit mois, et le *Nouvel Epiménide* ou la S*age Journée,* depuis quelques jours. Thérèse analysa les pièces, tandis que Louise abandonnait une main à Noyers. Le dîner manqué l'avait rendue beaucoup plus tendre.

Les deux amies avaient, tant de leur patrimoine, que des présents de leurs futurs,environ deux mille quatre cent livres de revenu. Le fonds était en terres, aux environs de Paris. De sorte qu'en habitant une des maisons, et faisant valoir, on pouvait doubler ce revenu. On en parla.

A onze heures, Thérèse voulut s'en retourner, et Noyers la reconduisit. Il était enchanté. Jamais, il n'y eût de créature plus charmante que Thérèse; jolie, grande, svelte, de beaux cheveux cendrés, un air délicieux, un rire séduisant. Et néanmoins cette jolie fille n'inspirait pas de désirs ; on n'éprouvait auprès d'elle, que le doux sentiment de l'amitié. C'est qu'il aurait fallu la voir seule, pour l'aimer d'amour. Louise plus petite,mignonne et mignarde, jolie comme un joli pastel, ayant plus de gorge,

un tour plus voluptueux, s'emparait de toute la faculté amoureuse, quand on voyait ensemble les deux amies. Voilà quelle est la clef de tout ce qu'on va lire.

L'attachement que Thérèse inspira par la bonté de son cœur, et la beauté de ses sentiments pour son amie, dans le tête à tête de la *Nouvelle Halle, aux Petits Carreaux,* éprit autant Noyers aux charmes de Louise, que Louise elle-même. Il revint le lendemain, bien décidé à remplir son sort.

Il trouva Louise ravissante ; elle l'attendait. Ils se mirent ensemble à un petit balcon, tandis qu'on préparait à déjeuner. Louise dit à son amant, qu'elle ne s'informerait pas de lui, que n'eût-il rien, elle le préférait à tous les partis. Que Thérèse venait de l'envoyer avertir qu'on allât passer la journée chez elle, dès qu'il serait arrivé ; qu'elle voulait unir les deux revenus, tout mettre en commun, et n'avoir d'autre mari que celui de son amie; que c'était un projet arrêté... On partit pour aller chez Thérèse, suivis des deux servantes, et l'on ferma la porte de Louise.

Arrivés aux *Petits Carreaux*, on trouva Thérèse dans l'ivresse de la joie. Elle courut au-devant de ses amis ; elle embrassa Louise, Noyers

lui-même, et dit la première : — Je ne sais! mais il me semble que cet homme n'est pas un homme ordinaire!... Je n'ai jamais été attachée à personne, comme à lui... Je ne parle pas de toi, ma fille; je suis une autre toi-même. On déjeuna. Noyers entre ces deux femmes éprouva une situation nouvelle, unique peut-être ; il fut heureux par l'amour et l'amitié, avec deux êtres du sexe des grâces... Il avait le cœur si rempli, qu'il ne put soutenir l'excès de son bonheur. Il prétexta une affaire pour sortir.

Il passa devant la porte de Louise. En levant les yeux sur sa fenêtre, il y vit le voisin et la voisine, avec un inconnu. Surpris, il dissimula, et parut ne rien voir. Mais comme il n'était pas reconnu, il se couvrit d'un avance de boutique, et au bout d'un moment, ayant avancé la tête, et ne voyant plus personne, il monta légèrement. La porte de Louise était ouverte. Trois personnes se promenaient dans l'appartement.

Le voisin. — Elle en est folle... Un inconnu !

La voisine. — Un chevalier d'industrie !

L'inconnu. — Si elle l'aime, je le lui donnerai. Je ne veux que son bonheur.

Le voisin. — Ha! M. Alan! prenez garde!... Il vendra son bien et s'en ira... Je l'ai suivi... c'est un

poëte... et il n'y a rien de pis que les poëtes.

M. Alan. — Qu'a-t-il fait?

Le voisin. — Je n'en sais rien; mais je lui soutiendrai cela.

M. Alan. — Tout ce que vous me dites, ne prouve rien... Ils sont chez Thérèse. J'y vais. Je sais un cabinet ignoré, le même d'où mon oncle épie Thérèse. Je vais m'y placer. J'en apprendrai plus, par ce moyen, que de toute autre manière.

Le voisin. — Si vous le vouliez... nous irions avec vous!

M. Alan. — Cela ne se peut pas! En toute rigueur, je puis vouloir pénétrer les secrets de ma sœur ; mais je ne puis les découvrir à d'autres.

On ferma les portes, dont M. Alan avait double clef, et Noyers courut avertir les deux amies.

Il les étonna d'abord, en disant qu'il avait vu du monde chez Louise. Elles sourirent ensuite, en s'écriant : — Il est arrivé! Mais leur attention redoubla, quand Noyers ajouta, qu'il n'avait pu s'empêcher de vouloir connaître cet homme, et qu'il répéta mot pour mot tout ce qu'il venait d'entendre. (Il faut dire ici, que les escaliers de nouvelle construction sont très-sonores; que ceux de la Nouvelle-Halle, fort étroits, servent quasi de porte-voix). Les deux amies nommèrent le frère et

l'oncle, que Noyers connaissait de nom ; elles firent tenir une fille à la fenêtre, et, en attendant, elle avisèrent sur ce qu'il y avait à faire. — De deux choses l'une, mesdemoiselles ; ou je m'absenterai, en sortant dès que M. Alan sera placé, ou nous parlerons, comme s'il était au milieu de nous. — Si cela vous est égal (dit Thérèse), je préfère le dernier. — Le voici (dit la fille placée à la fenêtre... et votre oncle avec lui... — Avez-vous quelque chose à redouter (reprit Thérèse : nous faisons cause commune avec vous qui que vous soyez ?

— Je suis de province (répondit Noyers). Devenu amoureux de Louise, et ami de Thérèse, au point de préférer la mort à m'en séparer, j'ai fait hier inhumer un ami sous mon nom ; je veux épouser Louise sous le sien, parce que je suis marié en province à une méchante femme qui croira ma mort.

Thérèse. — Ha ciel !... Mais votre action prouve votre amour... et votre franchise encore plus... Restez... Ils entrent.

Noyers. — Je suis l'auteur des quatre pièces dont vous parliez hier.

Thérèse. — Tu es notre ami, notre mari, notre tout à jamais !

Louise. — Ha! Thérèse! je pense tout ce que tu dis.

Thérèse (*bas*). — On nous écoute!... (*haut*). Je vous assure, M. Noyers, que tout ce que vous nous avez dit, me pénètre d'estime pour vous... Répétez un peu à mon amie, ce qui regarde votre famille (*bas*). Votre ami décédé?

Noyers. — Mon père et ma mère ne sont plus... J'ai quitté mon pays à onze ans, et je n'y suis jamais retourné. Je n'ai jamais écrit. On m'apportait ici mes revenus, qui consistaient en mille écus de rente, sur des biens fonds. (Voyez! j'ai des quittances en blanc pour cent ans). Mon indolence naturelle pour les affaires, n'est pas pour le travail : j'y suis infatigable. Quant à l'amour, vous me le faites connaître, belle Louise; et votre charmante compagne m'inspire la plus tendre amitié... Ha! que je voudrais voir vos tuteurs!... Ce sont MM. *Lesclabasse* et *Alan!...* Il sont connus! M. Lesclabasse, riche horloger est aimé de tout le monde... Et quant à M. Alan, qui passe pour votre frère, par décence, un tuteur si jeune n'étant pas dans l'ordre, je sais que c'est un garçon vertueux; mais épris dès l'enfance d'une belle personne, mariée pendant un voyage qu'il fit... Il l'adore, sans espoir comme sans prétention... Il en a pour

la vie... Ha ! qu'il est intéressant ! Voilà comme je serais pour vous, belle Louise... pour vous aussi, séduisante Thérèse, si l'on pouvait avoir un double amour.

Thérèse. — Je ne savais pas cela !

Louise. — Ni moi non plus !

Noyers. — Je l'ai su par hasard... Quand j'aurai le bonheur de les voir, je leur dirai... quelque chose... Par exemple, Monsieur votre oncle, qui est protestant... aime une ex-religieuse, dont la Révolution a cassé les vœux... Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il s'est retrouvé, au bout de trente ans, aussi amoureux qu'il l'était, lorsque sa maîtresse n'en avait que seize, âge auquel on lui fit prononcer ses vœux... Elle est encore belle... C'est un air de langueur...

Lesclabasse. — Où diable va-t-il chercher cela !... Il nous prend pour d'autres !

Alan. — Cela est arrivé à quelqu'un... A la vérité, j'aime une femme mariée...

Lesclabasse. — J'ai aussi aimé une religieuse... Mais...

Noyers (*qui a baissé la main de Louise*). — Je vais vous raconter une singulière aventure, réellement arrivée à Paris, et qui démontre bien la nécessité de porter la loi du divorce, à laquelle tous les faquins s'opposent.

« Il y avait, à Paris, près la rue *de la Ferronnerie*, une jeune et jolie personne, dont était amoureux un grand écolier, par conséquent encore sans état. Elle était jeune et ne paraissait pas quatorze ans : mais elle en avait seize. L'écolier trompé espérait. Par amour pour la charmante *Rose Houdon,* il hâta ses succès et finit glorieusement ses études.

Le jour même qu'il abandonnait son collége, il apprit que Mademoiselle Houdon était demandée en mariage par un horloger, et qu'elle était accordée. Il voulut faire agir ses parents ; mais on se moqua de lui.

Margane (c'est son nom) fut au désespoir ! Il résolut de périr ou d'empêcher le mariage. Pour remplir ce projet, il ne vit pas de moyen plus efficace, que d'enlever Mademoiselle Houdon, et comme il ne pouvait la garder, de lui faire violence. Il la guetta, la surprit un soir qu'elle n'avait que la rue à traverser, l'enleva vigoureusement, la jeta dans un fiacre, dont il avait gagné le cocher, et couvert de boue le numéro. Ce fut là, que Margane menaça du poignard une fille timide, effrayée, si elle résistait, ou si elle criait. Hélas ! il était sans armes !... Mademoiselle Houdon l'avait entrevu. C'était un grand jeune homme aimable, bien mis...

La frayeur et cette idée la rendirent muette...

Margane se rendit plusieurs fois coupable. pendant la tournée prescrite au fiacre... Enfin, à neuf heures, on se retrouva rue *des Déchargeurs,* dans un endroit solitaire, vis-à-vis celle *de la Limace* ou *des Mauvaises paroles;* là, le jeune homme. après avoir offert à la demoiselle de l'épouser, si elle voulait attendre, la descendit, presque vis-à-vis de chez elle, remonta dans le fiacre, qui se mit à fuir, comme un carrosse bourgeois.

Mademoiselle Houdon était très-fatiguée! Elle se plaignit d'avoir été insultée; mais elle n'eut jamais la force de dire la vérité. Elle fut mariée six semaines après, à un horloger de la rue *Saint-Honoré.*

Margane ne sut le mariage que le jour même. Quoiqu'il eût par devant lui de quoi s'en consoler, il n'en fut pas moins au désespoir. Il chercha l'occasion de quereller le mari et de se battre avec lui. Elle ne se présenta pas. La jeune dame devint grosse. Elle accoucha au terme complet des neuf mois après l'aventure du fiacre. Margane se considéra comme sûr d'être père. Au lieu de se calmer par là, il en devint plus furieux contre l'horloger, qu'il regarda comme le détenteur de son épouse et de son enfant.

Il le rencontra enfin dans la rue *de la Limace*. Ils étaient seuls. Margane proposa de se battre. L'horloger, qui ne le connaissait pas, refusa. Margane l'y força, et le pauvre horloger fut tué.

Dans ce même temps, les parents de Margane moururent. Il se trouva maître de lui-même et d'une fortune honnête pour un bourgeois. Il courut aussitôt se mettre à portée de la belle horlogère. Elle était dans la douleur. Son mari avait dissipé. Les parents avaient essuyé des pertes. Elle était très-gênée ! Margane, qu'elle ne reconnut pas, lui offrit, en qualité de voisin, des services. des soins et même de l'argent. Elle accepta les premiers. Margane y joignit les seconds. Son amour était... au plus haut point... Dès que Rose fut un peu consolée, elle redevint charmante. Elle avait une fille. Margane était fort curieux de la voir ! et il eut tout lieu d'êfre content ; c'était son portrait, embelli des traits de Rose.

Vous avez peut-être vu cette jolie horlogère. Elle joint à la figure la plus intéressante, une bouche saignante, qui semble appeler le baiser. Je n'ai connu de figure plus voluptueuse, que celle de Mademoiselle Louise. Margane s'en est fait aimer et il vient de l'épouser.

Un soir qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre,

Rose regardant sa fille, âgée de deux ans, dit à Margane. Ma fille est jolie ; je l'aime tendrement... Mais il lui manque une chose... — Et quoi ? ma belle ? — Mon mari pour père. — Elle est fille d'un amant ! — Non ! non !... j'ai été... violentée... par... un jeune furieux... qui... — Le reconnaîtrais-tu bien, ma belle ? — Non ! Il m'effraya... L'obscurité... Je ne fis que l'entrevoir... — Il ne manque rien à notre fille, mon amie... Je t'ai adorée dès la première vue ; j'ai voulu prévenir ton mariage. Mes parents s'y refusèrent... Au désespoir, je te fis violence, pour le rompre... Aimais-tu donc ton premier mari ? — Non ; je n'aimais... que le... terrible jeune homme... Toi seul l'avais chassé de mon cœur... — Ha ! je ne croyais pas que mon bonheur pût augmenter !... — Mon ami, je suis sûre d'avoir éprouvé les premiers symptômes de la grossesse, le jour même de mon mariage... — J'ai une autre preuve : notre fille me ressemble autant qu'à sa mère.

Après cette découverte, les deux amants furent plus tendres que jamais Margane voulut épouser. Rose s'y refusa, quoiqu'elle ne refusât rien. Elle craignait de fatiguer le cœur de son amant, sous le poids d'une chaîne indissoluble. Elle résiste aux instances de ses parents, que son amant a solli-

cités... Elle refuse et ne veut se marier (dit-elle) que lorsque la loi du divorce sera établie... »

— Peut-être a-t-elle raison (dit Thérèse). — Ha! (s'écria Louise) je voudrais qu'il y eût double indissolubilité, pour être liée à ce que j'aime!... Mais... ce que je sais, me tiendra lieu de la loi du divorce et je tremblerai toujours de le perdre.

Thérèse lui toucha le pied et Louise sentit qu'elle s'était trop avancée.

Noyers venait de raconter, sous le nom de Margane, l'histoire d'Alan. Celui-ci fut très-étonné de voir qu'elle était sue, et il éprouva des inquiétudes. Noyers, qui s'en doutait, l'y laissa. Louise était sœur de l'horloger tué. Thérèse était fille naturelle de Lesclabasse, et de la religieuse, demoiselle de grande condition. On avait tout avoué à la supérieure, femme d'esprit. C'était à vingt-six ans; dix ans après sa profession, que sœur sainte Thérèse avait obtenu de cette abbesse philosophe, la permission de voir son amant, et de le recevoir la nuit dans sa cellule, pendant deux ans : c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'elle eût un enfant. Elle s'était ensuite résignée. Noyers conta tout cela. Il témoigna aux deux amies, combien leur relation avec des hommes de ce mérite, augmentait sa considération pour elles. En un mot, il s'exprima de la ma-

nière la plus flatteuse, pour les deux écoutınts.

On lut ensuite, jusqu'à dîner. A l'heure de se mettre à table, l'oncle et le neveu sortirent de leur cachette ; et se montrèrent bonnement. Ils firent beaucoup de politesses à Noyers. Ils lui demandèrent en dînant, comment il savait les histoires qu'il avait racontées. ?—Quelles histoires ? (dit avec un fait étonnement le rusé narateur). On les lui rappela.

— Je sais tout ce qui se passe à Paris, par le moyen de l'auteur de certains ouvrages qu'on nomme *Restif de la Bretonne*. — Vous l'engagerez au secret? — Sur mon âme, en épousant Louise. — Nous vous la donnerons...

Tout s'arrangea dans la quinzaine. Louise fut la femme de Noyers. Thérèse demeura dans la même maison.

Louise devint enceinte. Elle était très-intéressante dans cette situation, et son mari très-amoureux... Voici une chose peu croyable... Louise dit un soir à son mari : — Deux amies comme Thérèse et moi, doivent tout avoir en commun. Il est contre la nature, que tu me donnes des embrassements sans but; préjudiciables, peut-être, à un tiers... Elle n'a pas de mari... Je veux que tu sois à elle pendant trois mois... Qu'il ne soit pas dit, que j'aie possédé quelque chose seule, à l'exclusion de mon amie ?

On fit quelques difficultés; mais enfin Thérèse se rendit et admit Noyers dans son appartement, durant la nuit. Mais sa tendresse pour Louise en redoubla. On n'a pas d'idée à quel point son mari et son amie l'adorèrent...

Elle mit une fille au monde. Rétablie, elle reprit son mari. Thérèse, d'ailleurs était enceinte. Elle eut un fils.

L'année suivante, Louise eut un fils à son tour, et Thérèse une fille. Jamais épouses ne furent plus heureuses. Mais il fallait s'aimer comme elles s'aimaient...

Noyers a perdu, par la mort, ces deux épouses adorables... Depuis ce malheur, l'infortuné traîne ses jours dans la tristesse. Ses quatre enfants peuvent à peine le consoler. On l'entend sans cesse appeler Louise et Thérèse ! Thérèse et Louise !... On va marier ces enfants avec deux du faux Margane et de la belle horlogère, et deux que la première épouse de Noyers a eu de son second mari... Car tout s'est découvert, par le moyens de l'auteur des *Nuits de Paris*. Mais on gardera le secret. Les crimes ne sont pas crimes par leur opposition aux lois, mais par le mal qu'ils font. Il est aussi peu possible aux hommes de créer des crimes réels par leurs lois, que de transmuer les métaux en or,

de trouver la quadrature du cercle, le mouvemen
perpétuel, et la panacée d'immortalité ; ou de di
riger les ballons comme les grues dirigent leur vol.

Admettez le divorce, croyez-moi ! et les ma
riages seront, et plus solides, et plus heureux.



CINQUIÈME TRAIT

—

LA FEMME QUI REND FOU SON MARI

Mademoiselle *Tapperet,* femme *Lescombat* et *Dumongeot* son amant, sont demeurés fameux. Leur histoire aurait fourni, si nous l'avions employée, un trait qui aurait prouvé la nécessité du divorce. Celle que nous allons raconter pourrait être intitulée : *la Nouvelle Lescombat.*

Victoire-Rosalie Siram, fille d'un laitier, était une des plus attrayantes personnes qu'il soit possible de voir. C'était la jambe et la marche la plus parfaites de l'Europe. On ne pouvait la voir sans désirs.

Elle en inspira de si violents au jeune *K—n*, nouvellement marié, qu'il abandonna sa jeune épouse, laquelle en mourut de chagrin, pour ne

penser, ne voir, ne respirer, que d'après ses nouveaux sentiments pour Victoire-Rosalie. Sa passion s'exalta au point, qu'un jour de fête, à nuit tombante, ayant vu sortir le père et la mère, et s'étant aperçu que la fille était restée seule, il monta, frappa doucement, et quand la belle, encore sans lumièrc, lui eut ouvert, il se jeta sur elle, avec tant de violence qu'il l'étourdit. Il triompha, recommença, jusqu'à l'épuisement et la quitta enfin.

Il était temps! K—n caché dans l'allée vis-à-vis, aperçut rentrer les parents un quart d'heure après Il les suivit sans être vu. Victoire-Rosalie venait de réparer le désordre, et ne dit pas un mot. Cette discrétion la fit adorer de K—n. Mais il n'était pas encore veuf alors.

Par une étrange singularité, la belle inspirait une passion aussi violente à un mercier de la rue Saint-Martin, qui la fit demander en mariage. On la lui accorda. Mais il y eut des retards; le père voulait donner comptant la dot de sa fille. Le mercier qui brûlait d'amour, guetta l'occasion, et un beau dimanche soir, il voulut aussi faire violence. K—n était à portée. Il fit du bruit, et le prétendu se retira. K—n le remplaça toujours dans l'obscurité. Il sortit ensuite, quand le mercier rentra. Celui-c

recommença l'attaque, sans réussir, parce que le trop est trop, et qu'il faut de la modération en tout.

Victoire-Rosalie épousa le mercier. Sa grossesse était de cinq mois. Le marié ne doutait pas d'en être l'auteur. Il faut si peu de chose, que les transactions philosophiques citent l'exemple d'une fille non-perméable, qui néanmoins devint féconde, par la seule explosion... Le mercier avait lu ce trait, et qu'il fallut une opération complète pour accoucher... Victoire-Rosalie, de son côté, ignorait absolument quel était son premier possesseur. Des questions adroites lui faisait entrevoir que ce n'était pas son mari... Qui était-ce? Tout ce qu'elle savait, c'est que cet inconnu était plusieurs fois aimable, contre une, comparé au mercier. Elle aimait cet être inconnu, et à telle fin que de raison, elle restait seule, sans lumière, les fêtes et dimanches. en l'attendant,

Il reparut. K—n observait : il remarqua cette affectation, et il s'exposa. Il fut bien reçu. On ne lui disait pas un mot, mais on répondait à ses caresses. K—n revint ainsi, une douzaine de fois, sans être connu, sans qu'on parût le désirer.

A la treizième, Victoire-Rosalie lui dit : — Cher amour ! ne veux-tu pas que je te voie? — De tout

mon cœur ! (répondit K—n). Je suis le père de votre premier enfant ; j'ai eu vos prémices, je vous adore. — Je t'ai reconnu (répondit Victoire-Rosalie), et j'ai senti que tu étais le même. Que je te voie, si cela ne te contrarie pas ! autrement je consens à te faire le sacrifice de ma curiostté. K—n, à ces mots, alluma lui-même une bougie, et se montra. Victoire-Rosalie fit un cri. K—n était son voisin. C'était le seul jeune homme qui l'eût agréablement affectée, depuis qu'elle existait. Sa joie fut inexprimable... Elle le renvoya, néanmoins, à cause de son mari, et il fut convenu, qu'il viendrait tous les jours de fêtes, le soir, dans l'obscurité : mais, que dans le jour, ils se verraient sans se parler.

Tout alla bien d'abord. K—n fut heureux. Mais bientôt ; il devint jaloux. Il exigea que sa maîtresse n'accordât plus rien au mari. Victoire-Rosalie ne demandait pas mieux. Le mercier n'eut plus de femme. Il s'en plaignit aux parents de la sienne.

La mère de Victoire-Rosalie était une coquette encore belle femme, pleine de tempérament, et connaissant celui de ses deux filles, une aînée, marchande fourreuse, qui avait eu beaucoup d'amants, et la mercière : Elle se douta de quelque chose, et demanda une clef au mari. Le mercier la donna. La mère, dès que le mari sortait, en était

avertie, et elle allait épier. Quelquefois sa fille sortait aussi, et alors Madame Siram entrait et cherchait partout. Elle ne voulait pas compromettre sa fille ; mais la sauver, si elle était coupable ; la justifier, si elle ne l'était pas.

Un soir, qu'elle s'était glissée dans la maison, au moyen de sa clef, elle entendit rentrer. Elle crut que c'était Victoire-Rosalie. Elle se tint dans sa retraite, à la ruelle du lit. Mais elle remua. Aussitôt on vole à elle, et sans préambule, une voix qu'elle reconnut pour celle de son beau voisin K—n, articula des plaintes d'une longue privation ! Madame Siram voulut voir ce qu'il ferait. Elle ne croyait pas qu'il volerait à la victoire avec tant de précipitation ! Elle voulut parler, quand il fut trop tard... Elle ne fut pas entendue. Alors elle se tut. Le heros allait de conquêtes en conquêtes,... quand la jolie mercière rentra. Le bruit qu'elle fit, rendit muets et tranquilles les deux premiers acteurs. K—n vit sa belle. Il ne voulut pas connaître celle qui venait de le rendre matériellement infidèle ; il s'échappa. Madame Siram en désordre, ne voulut pas être trouvée par sa fille ; elle s'évada. K—n, qui guettait dans l'allée vis-à-vis, la vit sortir, la reconnut, la suivit. Elle rentra chez elle. Comme il connaissait les êtres, il l'épia. En rentrant elle se

jeta sur une chaise longue, et parla en soliloque.

— K—n est l'amant de ma fille cadette !... Il vient de me prendre pour elle... Que faire?...

K—n ne voulut pas en entendre davantage. Il courut chez sa maîtresse, et lui avoua ce qui venait de se passer. Victoire-Rosalie tomba dans une rêverie profonde, dont son amant la tira, par des preuves d'amour.

Or, le mari, qui avait vu sa belle-mère entrer chez lui, s'était tenu caché, dans la même allée où se refugiait K—n. Il avait vu entrer celui-ci dans la maison. Il l'en avait vu sortir, et entrer dans son allée. Il l'avait vu suivre la belle-mère, revenir, rentrer, pénétrer dans l'appartement. Il l'y avait suivi, et il avait entendu l'aveu de K—n à Victoire-Rosalie... On ne se douterait pas de ce qu'éprouva le mercier, à la nouvelle de ce qu'était son beau-père ! Il eut envie de rire!... et sans plus attendre, il courut chez lui. Ce fut pendant ce temps là, que K—n prouvait son amour....

On arriva. Mari, beau-père, belle-sœur (qui s'étaient trouvés chez M. Siram, à la fin des preuves). Le mari ouvrit doucement. Tout le monde entra. Mais la jolie mercière avait un secret qui l'avertissait, quand on ouvrait. Elle dit à son amant :— Nous sommes surpris. De la prudence !

— Non, Madame, non (dit K—n), je n'ai jamais pensé que vous dussiez être sensible à mon amour! Je connais trop bien votre vertu!... Mon prétendu bonheur ne m'en a pas imposé longtemps... Je n'y croyais plus, en le complétant... On a fui!... Ah! Madame j'aime mieux que ce ne soit pas vous! Je préfère de vous respecter, comme auparavant, à vous aimer davantage... Aussi, quelle facilité!... quelle femme que celle qui a cédé... — A ce mot, Madame s'élança en disant : — J'aurais défié à Lucrèce de se défendre! Vous ne donnez pas le temps de respirer!... et ma fille est bien heureuse d'avoir eu la force...

La lumière parut. La mine de Madame Siram, celle de son mari surtout, étaient si grotesques. que la fille aînée et les deux gendres éclatèrent de rire. — Monsieur (dit le vieux Siram), ce que vous faites est fort mal! et ma femme n'avait jamais rien eu à se reprocher!...K—n était si beau que la dame ne put se mettre en colère. Elle s'attendrit. — Oui! (dit-elle), je deviendrai mère encore! Et... que penseront mon mari, mes filles, mes gendres? — Ma femme! (dit Siram), vous n'êtes pas coupable, et je ne vous en ferai pas souffrir... Allez-vous-en, Monsieur, et jamais ne remettez les pieds ni chez mes filles, ni chez ma femme, vous êtes trop

dangereux ! K—n partit en faisant une profonde révérence.

Il fut guetté si exactement, qu'il ne put rejoindre la mercière. Celle-ci pria la fourreuse, sa sœur, de la favoriser. Madame *Tanrouc* y consentit, mais la coquette trompa sa sœur, et eut le beau K—n, deux fois sur une, sans qu'il s'en doutât. Tout se découvrit enfin, et les deux amants préférèrent l'absolue privation, à l'infidélité.

Cependant les trois femmes devinrent enceintes, et eurent trois belles filles. Chose étonnante, le vieux Siram, en vrai spartiate, fut comblé de joie. Il chérit sa troisième fille, qu'il appelle son bâton de vieillesse : — Elle est bien à moi ! (dit-il à ses gendres), tout ce qu'on édifie dans mon fonds m'appartient... Le fourreur trouva qu'elle ressemblait trop à K—n, et il n'imita pas son beau-père ; mais que pouvait-il faire, dans un pays où les femmes sont maîtresses ?-.. Pour le mercier, il était furieux ! Sa fille ressemblait comme deux gouttes d'eau, à une sœur aînée de K—n, la plus belle femme du quartier. Il ne douta plus, et devint comme un enragé ; ce qui doit surprendre, après la manière gaie, dont il avait pris l'accident de son beau-père...

Que dirons-nous de plus ? dans l'excès de sa ja-

lousie, le mercier voulut tuer sa femme, au milieu de la nuit. Victoire-Rosalie, qui voyait depuis longtemps de l'aliénation dans sa conduite, avait pris une singulière précaution ! Elle avait une chambrière donnée par son amant. Cette fille était une jeune infortunée, appelée *Fanchonnette,* auparavant couturière, que la misère avait déterminée à la prostitution. Cette jeune fille avait reçu du premier homme qu'elle avait vu dans son nouvel état, le terrible fléau des Antilles, dans toute sa plénitude... Elle fut guérie par l'horrible mercure... Elle souffrit cruellement !... Revenue des portes du tombeau, elle résolut d'être la dernière des servantes, plutôt que fille de plaisir... Elle parla de sa résolution à la sœur de K—n, dont elle connaissait la bonté, ayant travaillé dans les robes pour cette dame. Ce fut chez sa sœur que K—n la vit... Il la mit auprès de Victoire-Rosalie comme une fille dévouée, et qui n'avait rien à ménager. La mercière, qui craignait pour sa vie, auprès d'un aliéné, paraissait se coucher, entrait dans l'alcove, et en sortait, les lumières éteintes. Fanchonnette la remplaçait.

Une nuit, après avoir satisfait ses désirs, le mercier alla se rappeler l'infidélité de sa femme ; les plaisirs délicieux qu'il venait de goûter, aug-

mentèrent sa fureur. Il poignarda sa compagne... Mais aussitôt effrayé de son action, il courut chez son beau-père avouer son crime. Madame Siram accourut désespérée. Elle trouva sa fille occupée à secourir Fanchonnette, qui heureusement n'était que blessée, Victoire-Rosalie dit la vérité. Mais la mère, plus rusée, lui conseilla de profiter de l'occasion. On enleva Fanchonnette, qu'on fit guérir, et Victoire-Rosalie passa pour morte. On ensevelit un cadavre acheté. On l'enterra. K—n, averti, emmena sa maîtresse à Bruxelles, où il l'épousa bientôt comme veuve. C'est qu'on avait mis le mercier aux fous et qu'il était devenu furieux. Il périt en huit jours



SIXIÈME TRAIT

—

D'UN ABBÉ QUI ÉPOUSE UNE JOLIE CHANDELIÈRE

Non-seulement le divorce devrait être permis aux laïques; mais le mariage aux prêtres, ainsi qu'à tous les autres ecclésiastiques.

Une grosse chandelière, fort brune, avait épousé un mari, qui avait le poil et les yeux d'un lapin blanc. Ils avaient pour fille aînée une jolie blonde, qui devint ravissante à quatorze ans. Elle était souvent assise devant sa porte, dans un endroit tranquille, et elle travaillait. Tout le monde demandait : — A qui donc est cette jolie personne ? Les voisins répondaient :—A la chandelière.—Elle l'a donc volée !... ou l'on a fait un échange en nourrice.

Le fameux abbé *Roué* demeurait aux environs.

Cet homme avait beaucoup de connaissances, qu'il nommait ses amis, auxquelles il donnait fréquemment à dîner. Il avait ses raisons. Parmi ceux qu'il voyait le plus souvent, était un jeune abbé de condition, très-recherché du *Cardina—phe.*

Ce jeune homme, très-rare auparavant, devint tout à coup un commensal ordinaire ; il dînait au moins trois fois la semaine chez Roué. *Catherine*, la cuisinière, était une bonne fille, un peu simple, mais obligeante au plus haut degré. Ce fut sur elle que l'abbé gentilhomme jeta les yeux, pour arranger son aventure.

Un jour que l'abbé Roué n'était pas arrivé, à l'heure de dîner, M. *de Jéguin* se mit à causer avec Catherine. Il lui parla de la jolie chandelière ; de l'envie qu'il aurait d'en faire sa gouvernante... Catherine lui représenta que jamais la fille de marchands aisés ne se mettrait dans le service, surtout à quatorze ans, avec un jeune abbé. M. de Jéguin sentit que Catherine avait raison. — Que faire ? — La tromper (répondit Catherine), comment Monsieur m'a trompée. Je suis fille d'honnêtes gens. Il se déguisa en laïque, me demanda en mariage, se fit aimer, et quand il le fut, il se déclara. Je l'ai suivi à Paris, où il m'a été infidèle, sous mes yeux, avec une fille de l'Ambigu-comique... Mais je

l'aime toujours... Faites-vous aimer de même ; vous êtes assez joli homme pour ça, et vous ferez ensuite de la petite *Victoire Laraison*, tout ce que vous voudrez.—Voulez-vous m'aider, me diriger ? Vous avez été trompée, vous savez la marche !... Ma chère Catherine, guide-moi ! j'en conserverai une éternelle reconnaissance...

Catherine était si bonne, qu'elle fut touchée de ce langage naïf. Elle promit tout au jeune abbé noble. Son maître revint, et l'on dîna.

Catherine était trop subjuguée, pour garder le secret avec l'abbé Roué. Elle lui révéla tout. Aussitôt le maître résolut de s'emparer de toute la reconnaissance, et peut-être même ne désespéra-t-il pas de... souffler la rose .. à l'abbé de Jéguin. Mais l'intérêt fut son premier mobile. Cependant il sentit qu'il ne fallait pas qu'il parût encore. Il laissa tout faire à Catherine.

La gouvernante, dès le lendemain, donna sa pratique à Madame Laraison. Elle prit peu, en donnant pour raison l'extrême économie de son maître, qui lui donnait la dépense à son compte. On vit donc souvent Catherine, qui fit connaissance avec Victoire, et lui prêta des livres. Ce fut après que le cœur fut un peu ému par la peinture des passions, que Catherine hasarda l'aveu qu'elle

connaissait un jeune homme très-amoureux de Mademoiselle. La jeune personne rougit. Catherine voyait que l'accueil devenait plus obligeant. Elle le dit à son maître, qui la dirigeait, et il sentit, qu'il fallait montrer le jeune de Jéguin en habit ecclésiastique ,coquet d'abord... habit si puissant sur les jeunes filles, puis en habit laïque.

Un jour donc, sur le rapport de Catherine, on sut que Victoire, nouvellement coiffée était assise à la porte. Les deux abbés passèrent, la regardèrent, revinrent, et la firent rougir, par leur attention... Ah ! qu'elle parut belle !... Jéguin fut plus épris que jamais !...

Le lendemain. Catherine parla des deux abbés. Elle dit que l'un était son maître, l'autre... un des plus aimables jeunes gens qu'on pût voir. Victoire rougit. Catherine ajouta :—Il vous aime... comme ses yeux... et il va quitter le petit collet, à cause de vous... Il y a six mois qu'il vous aime.. C'est votre premier amant... Ici Victoire perdit contenance.

Catherine répéta tout à son maître et Roué lui dit : — Il est aimé. Qu'il se déguise et qu'il agisse. Catherine dit ces mêmes paroles à Jéguin.

Le jeune abbé n'avait garde d'y manquer. Il loua un petit appartement dans la maison de Roué, y

mit ce qu'il fallait, pour y loger et changer d'habit. Il confia une clef à Catherine, qui eut soin de tout. Il venait en abbé, par une porte, et sortait en cavalier par une autre, qui donnait dans la rue voisine. Catherine le présenta chez sa maîtresse.

L'abbé Roué avait un frère, qui venait de passer aux Iles. Jéguin, à l'instigation de Catherine, soufflée par son maître, en prit le nom. Ce fut à cette époque que Jéguin mit Roué dans sa confidence. Ce dernier n'avait alors d'autre idée, que de favoriser une tromperie, d'attirer Victoire dans la maison, de la séduire ou de la surprendre ; même d'échanger, dans l'obscurité Catherine pour Victoire... Mais il se trompa.

Jéguin, en voyant de près la jolie chambrière, en devint respectueusement amoureux. Il sentit, qu'il ne pouvait être heureux, en l'avilissant. Il ne pouvait quitter son état et ses bénéfices ; mais il voulut que Victoire se crût mariée qu'elle fût honnête et vertueuse. Il signifia ses intentions à l'abbé Roué, qui s'y conforma, moyennant... Il devint secrétaire de M. C. d'A** (quels gens on donne aux princes); il eut un bénéfice qu'il vendit pour ne pas résider, etc.

Telle était la position, quand Jéguin vint annoncer à l'abbé Roué, qu'il ne pouvait plus vivre, sans

épouser Victoire Laraison, sous le nom de frère Roué des Iles. L'abbé y consentit, en payant. — Chacun doit être heureux à sa manière (dit-il). La mienne fut de tromper Catherine, d'en faire ma servante, ma complaisante soumise : *Bene fit!* je le venx bien, et même je vous marierai. L'amant de Victoire prit au mot l'abbé Roué. On l'arrangea, et Victoire Laraison devint Madame *Roué-des-Iles* (ce fut le nom que prit Jéguin).

Le mariage n'a point affaibli les sentiments de l'époux . Au contraire, la crainte où il se trouvait, à tout moment, de perdre son bonheur, le lui rendait plus cher. La catastrophe de l'abbé Roué ariva : Jéguin a tremblé!... surtout lorsqu'il vit l'abbé au Châtelet... Il travailla pour lui ; on le fit sortir. Jéguin, comme frère, offrit de payer la fatale lettre de change... On s'y refusa : L'honnête homme compromis voulait que le crime fût puni.....

Mais bientôt Roué est obligé de fuir... Catherine, cette infortunée victime de la séduction, est emprisonnée, menacée!... Elle se représente alors différentes actions criminelles, auxquelles la force, ou la complaisance l'ont fait participer... La dernière seule pouvait l'effrayer... ella enlevait pour son maître, ce qui lui était confié par la justice!... Le désespoir la saisit : Elle termina des jours, que son caractère,

sa position, sa figure eussent rendu heureux, si elle n'avait pas été rencontrée par l'abbé Roué!...

Depuis cette fin terrible, Jéguin a repris son nom : il espère que la loi du mariage des prêtres sera décrétée, et alors, il tâchera de contracter un mariage valide...

Nous osons le dire, il n'est pas coupable. Il n'a pas trompé Victoire ; il lui donne le bonheur. Il ne l'a pas corrompue ; elle a le cœur pur : c'est la plus vertueuse des épouses. Elle est mère, elle est chérie, elle est digne d'être épouse d'un évêque, qui voudrait donner un modèle de vertu à toutes les femmes de son diocèse.

O législateurs ! établissez le divorce, et rendez Victoire épouse légitime !

Dans toutes ces histoires, M. Aquilin des Escopettes va-t-il droit à son but ?... Il le croyait, et nous voulons bien le croire aussi. Néanmoins, nous lui observerons que celle-ci ne milite qu'en faveur de la motion de l'abbé *Cournant*. Ce n'est pas que nous blâmons cette motion sifflée par les séminaristes, soufflée par des matadors, qui préfèrent une intrigue à une épouse... Nous l'approuvons, au contraire ! et nous lui disons : *Pedibus manibusque descendimus in tuam sentitiam !*

SEPTIÈME TRAIT

—

LES FAUSSES VEUVES

Un jeune homme, marié depuis deux ans, passait un jour dans la rue *Saint-Honoré.* Il y vit une jeune marchande, enceinte, et cependant si jolie, si provoquante, malgré son air souffrant, qu'il sentit pour elle des sentiments très-tendres. La Révolution arriva : le jeune homme fut occupé ; on l'inculpa ; son épouse fut saisie, et perdit la tête... Elle mourut en donnant le jour à un fils.

Desforts avait perdu de vue la jolie marchande, et lorsque, moins troublé, il repassa pour la voir, il ne la trouva plus. Il s'informa. On ne put lui en donner aucune nouvelle.

Un soir qu'il revenait sans dessein, par la rue d'*Orléans*, il aperçut une jeune personne bien

faite, qui allait devant lui. Desforts doubla le pas, et reconnut sa belle, dont l'extérieur annonçait la tristesse et l'infortune. — Madame! (lui dit-il), pardonnez-moi, si je vous adresse la parole! Je ne suis pas un impudent. Vous m'intéressez, malgré moi! La tristesse se peint sur votre visage...daignez me dire, si je pourrais vous obliger?— Je suis une inconnue pour vous... — Non, non, Madame!... je vous ai vue dans cette boutique. Ils étaient alors dans la rue *Saint-Honoré*. — Moi! Monsieur! — Permettez-moi de vous accompagner... de m'informer... La femme fit quelque difficultés... Mais Desforts la pressa si vivement, qu'elle consentit à moitié.

On arriva au clnquième, sur une cour. Une mauvaise tapisserie, mais propre, quelques chaises... un petit lit... un berceau... La chambre était frottée... — Quelle demeure, pour la beauté! (dit le jeune homme, à demi-voix).

Il s'informa. Il apprit que le mari de Madame *Charlart* s'était ruiné; qu'il était disparu... et que trois mois après, on avait envoyé son extrait mortuaire. Desforts voulut qu'une femme qui l'interressait aussi vivement, lui exposât l'état de ses affaires. Hélas! elle n'avait plus rien et elle devait... plus de mille écus... Elle manquait de l'absolu

nécessaire pour la fille, âgée de six mois, qu'on lui avait rendue, et qu'elle avait été forcée de sevrer.

Le jeune homme se fit tout expliquer. Il donna l'argent pour les dettes... Il pourvut aux besoins, embrassa l'enfant et sortit.

Le lendemain, il prit l'appartement du second, libre alors, le fit meubler, et y fit descendre Madame Charlart. Il y amena son fils, avec sa gouvernante, et pria la jeune veuve de veiller sur les deux enfants. C'était une manière généreuse de tout faire accepter.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Desforts venait tous les jours. Il mangeait avec la veuve. Il lui exprimait la plus tendre amitié : point d'amour. Il la vit heureuse enfin. Un soir, qu'ils causaient ensemble, après le souper, Desforts dit à son amie : — Je me trouve le plus heureux des hommes, depuis que je vous connais ; et surtout, depuis que nous sommes familiers. Je suis content auprès de vous. Au dehors, je vous désire, mais sans impatience : Vous êtes à mes yeux la plus belle de toutes les femmes, et cependant, je suis sans désirs... Ce n'est pas que des caresses... ne me fissent un plus grand plaisir !... Mais je préfère votre tranquillité, la bonne opinion que vous avez de moi, à un

bonheur physique. A ces mots, la jeune veuve vint se précipiter dans ses bras....

— Je vous adore! (lui dit-elle), et ce que vous venez de dire, manquait à mon bonheur... Je craignais qu'une autre ne vous inspirât de l'amour... Je voulais vous donner tous les sentiments agréables et flatteurs! — Hé bien, vous me les donnez! (répondit l'amoureux Desforts,) et c'est par excès d'amour que je vous cachais le mien. Madame Charlart fut comblée! Ce fut elle qui prodigua les plus tendres caresses.

Desforts pouvait être heureux. Il donna une nouvelle preuve d'amour, en différant une jouissance offerte. Il fit les préparatifs du mariage, sans en parler à Madame Charlart, et lorsque tout fut en état, il lui donna la main, pour aller à l'église. La jeune veuve était parée : elle avait signé sans le savoir. Arrivée au pied des autels, un prêtre se présente : quatre témoins seulement étaient derrière elle. On fait la demande à l'époux : Il répond, en pressant la main... de son amie.... On lui demande à elle même son aveu? Elle le donne, ravie... et tombe dans les bras du généreux Desforts... On craignit pour la vie... Le nouvel époux sentit, qu'il n'était pas nécessaire de la surprendre, pour augmenter son bonheur... On la ramena. Des

larmes d'attendrissement la soulagèrent... et l'amour matériel affaiblit un peu le sentiment.

Depuis cette heureuse journée, le bonheur de la belle Desforts était au comhle.. Mais est-il rien de stable, ici bas ?

Il y avait six mois que les deux époux étaient unis, lorsqu'on vit reparaître Charlart, qui n'avait fait courir le bruit de sa mort que pour inspirer de la compassion, pour sa femme. Il avait appris qu'elle était dans l'aisance ; il ne savait comment. Il revenait à Paris, pour s'informer. Elle était alors chez son nouvel époux, et Charlart, qui n'avait aucun moyen de le connaître, ignorait sa demeure. Il la cherchait aux spectacles, aux promenades. Comme il ne savait pas son mariage, il ne songeait guère à rechercher sur les registres des paroisses.

On était dans la sécurité chez Monsieur et Madame Desforts, lorsqu'un soir, à une représentation de *Figaro*, Charlart aperçut sa femme, brillante, le rire du bonheur sur les lèvres, Il l'avait adorée Il éprouva la peine la plus cruelle !... Mais il sentit, que c'était sa faute ! Il la suivit, après le spectacle ; il sut qu'elle était remariée; l'état, le nom de son mari... Il s'en retourna tristement, et garda le silence. Mais il fut reconnu. Le mariage de sa femme n'était pas un secret. On parla. Cette affaire fit quelque bruit....

Or, il faut savoir, que Madame Desforts la première femme était tendrement aimée de ses parents. Lorsqu'ils virent qu'elle avait perdu la raison, ils sentirent qu'elle deviendrait un objet odieux pour son mari, s'il continuait à la voir. Ils la firent passer pour morte en couches, et la séquestrèrent, résolus d'employer, pour la calmer, les moyens les plus doux. Ils y parvinrent. Elle guérit... Sa mémoire seulement demeura presque anéantie. Elle ne connaissait même ses parents, qu'à raison de sa familiarité avec eux, depuis sa convalescence; elle avait oublié toute sa première vie, comme si elle eût été morte réellement, et qu'elle fût revenue au monde. On ne désespéra pas de lui faire aimer son mari, et les réunir. On l'informa.

L'on apprit alors son mariage. On fut très-embarrassé !.... Desforts n'était pas coupable. Comment faire ?

Tandis qu'on était dans cette embarras, Charlart, qui se cachait à Paris, s'avisa de rendre une visite aux parents de Madame Desforts première, pour savoir ce qu'ils pensaient; se découvrir, s'il était à propos, et se consulter avec eux. Lorsqu'il entra, on venait de parler à la première épouse de Monsieur Desforts, de son mari. Charlart était bel homme. La jeune dame, dont l'oreille était encore

frappée du nom de son mari,s'écria.en voyant celui de sa rivale : — Le voilà !... Oui, le voilà ! N'est-ce pas que le voilà ? Et elle se jeta dans ses bras, d'un air de ravissement... On fut bien embarrassé ! Comme Madame Desforts première était fort jolie, Charlart ne se trouva point fatigué de ses vives caresses. Il se découvrit ensuite, et demanda aux parents, ce qu'il était à propos de faire ? On se consulta longtemps.... Enfin, il fut résolu, qu'on verrait les deux remariés. On écrivit à Monsieur Desforts.

L'époux de la veuve Chalart se rendit chez son ancien beau-père. On lui montra sa femme. Il fut très-surpris !... On espérait, que par instinct, elle lui marquerait des préférences. Elle ne fit aucune attention à lui. Comme Charlart devait paraître, il arriva. Madame Desforts première courut se jeter dans ses bras.... Desforts alla chercher lui-même sa femme, afin de la prévenir. Elle fut très-effrayée ! Mais son second mari la rassura, par tous les serments de l'amour. Elle parut. Charlart voulut aller à elle. Madame Desforts première donna les marques de la plus violente jalousie ; tandis qu'en voyant sa rivale, dans les bras de son mari, elle exprimait du contentement.

Ce fut alors que les parents sentirent la sagesse

de la loi du divorce. Ils furent convaincus que le seul moyen de conserver une fille adorée, était de la faire *divorcer* avec Desforts, de faire *divorcer* Charlart, avec la belle *Constance Desormeaux*, et d'unir *Isabelle Ribolli* leur fille, à Charlart, quoi-pauvre, et de naissance inférieure. On a porté cette affaire devant le tribunal des *Divorces ;* elle a été bien expliquée, et les quatre époux, mis d'abord en liberté, ont ensuite été rejoints, comme ils le désiraient.

Tout était perdu, dans l'ancien régime de l'indissoluble fatalité! Comme si l'on pouvait rendre immuables des hommes et des femmes, qui sont la mutabilité même! Apprenez, ô mortels! que Dieu seul est sans changement! Pour vous, formes animées de la matière, changez comme elle!...

On a, dans le même jour, arrêté le mariage du fils de Desforts avec la fille de Charlart. Mais ce mariage se fera-t-il? Ces deux enfants, destinés l'un à l'autre, se conviendront-ils, dans l'âge de l'amour? C'est ce que l'on ignore. Aussi les parents, qui sentent si bien, qu'une véritable inclination, est la source du bonheur, ont-ils décidé, que leurs enfants, non-seulement ne seraient pas contraints, mais qu'on examinerait en silence, si leur penchant réciproque les portait l'un vers l'autre... On doit

les séparer; mais leur parler beaucoup l'un de l'autre, pendant leur première jeunesse; les rendre un objet de curiosité mutuelle. Car c'est une préparation à l'amour. Et quand ils se verront. l'on scrutera leurs cœurs. Ils seront libres, et leur union sera regardée comme un bienfait inattendu de la Divinité.

—

C'est ainsi que M. AQUILIN DES ESCOPETTES, *pendant un séjour clandestin dans la capitale, a découvert une multitude de faits singuliers, bizares!... On n'a retranché qu'une partie du* CURÉ-PATRIOTE, *que nous regrettons fort! et que nous placerons peut-être ailleurs.*

FIN.



